This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730696 3

OBSERVATIONS

SUR

LA LITTERATURE

MODERNE.

TOME PREMIER.

Continuò ferro culpam compeſce, priùſquam
Dira per incautum ſerpant contagia vulgus.
Virg. Georg. Lib. III.

Joseph
par l'Abbé De Laporte

A LA HAYE.

M. DCC. XLIX.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

OBSERVATIONS SUR LA LITTERATURE MODERNE.

JAMAIS la Littérature en France n'a été auſſi riche qu'elle l'eſt aujourdhui; ſi l'on peut appeller richeſſes, cette multitude de Livres nouveaux qui paroiſſent chaque jour parmi nous. Le nombre des Ecrivains ſe multiplie avec celui des talens; enfans des Sciences & des Beaux-Arts, ils croiroient dégénerer, s'ils ne laiſſoient aprés eux des monumens qui manifeſtent leur origine. Mais en travaillant à leur gloire, contribuënt-ils à notre amuſement? Au ſein de la fécondité, ne ſommes-nous jamais réduits à déplorer notre indigence?

Les années de fertilité ne ſont pas celles qui produiſent le plus de mauvaiſes plantes; leur trop grande quantité étouffe le bon grain. C'eſt au laboureur induſtrieux à arracher de la terre les ſuperfluités qui pourroient nuire à la recolte.

La Littérature eſt une terre abondante ; elle exige de nous de pareils ſoins. On doit donc ſçavoir gré à ceux qui veulent bien s'en charger ; & qui pour nous procurer le plaiſir de connoître un bon ouvrage, ſe donnent volontiers la peine d'en lire une infinité de mauvais.

Ce travail eſt auſſi dangereux qu'il eſt déſagréable ; on ſçait à quels périls s'expoſe, de la part des Auteurs, quiconque oſe entreprendre de cenſurer leurs écrits. Mais que ne doit-on pas riſquer pour la gloire des Lettres, pour l'utilité du Public ?

Citoyens zélés d'une République Litteraire, verrions-nous d'un œil tranquille déſoler notre pays ? Un goût contagieux voudra s'y introduire, & nous ne ferons aucun effort pour en arrêter le progrès ? Ah ! c'eſt alors qu'il faut courir aux armes, & que chaque citoyen doit devenir ſoldat.

Continuò ferro culpam compeſce, priuſquàm
Dira per incautum ſerpant contagia vulgus.

Gardons-nous cependant de ne jamais rien reprendre qu'avec diſcernement, & de ne pas faire tomber notre cenſure ſur ce qui ne mérite que des loüanges. Un

Livre, quelque mauvais qu'on ſe ſuppoſe, eſt preſque toûjours eſtimable par quelque endroit; & c'eſt de ce côté-là principalement que nous devons l'enviſager, ſans néanmoins diſſimuler ſes défauts. Un ouvrage, quelque bon qu'il ſoit, a quelquefois des endroits foibles; ils ne doivent pas nous échapper, & le Public doit les connoître.

Que la réputation d'un Auteur n'entre jamais pour rien dans le jugement que nous portons de ſes écrits; les plus grands hommes ne réüſſiſſent pas toujours; & de médiocres Ecrivains font quelquefois de bonnes piéces. Corneille a fait *Angeſilas*, M. de Voltaire *la Princeſſe de Navarre*, l'Abbé Pelegrin nous a donné l'Opéra de *Jephté*, & M.... *les Dehors trompeurs*.

En reprenant les défauts d'un ouvrage, nous devons ſur-tout avoir grand ſoin d'en reſpecter l'Auteur. Lorſqu'il publie ſon Livre, il veut bien le ſoumettre à notre critique; mais il n'abandonne pas pour cela ſa perſonne à notre cenſure.

Ce ſont-là des loix inviolables dont jamais il ne peut être permis de s'écarter; auſſi ſe propoſe-t'on de les obſer-

ver fidélement dans tous les articles ſuivans.

ARTICLE PREMIER.

ZADIG OU LA DESTINE'E.

Hiſtoire Orientale.

IL eſt rare d'exceller dans tous les genres de Littérature. L'eſprit humain eſt reſſerré dans des bornes ſi étroites, qu'il ne peut guére s'étendre également ſur tant d'objets différens : il ne faut donc pas s'étonner, ſi quelquefois on a vû des hommes ſi grands & ſi petits tout à la fois : ſi grands, lorſqu'ils ont ſçû ſe borner au ſeul genre qui leur étoit propre ; ſi petits, lorſqu'ils ont aſpiré à une gloire qui leur étoit étrangere. Si grands, quand par la force d'une vive éloquence, ils régnoient en ſouverains ſur le cœur des autres hommes ; ſi petits, quand dans les accès d'un délire poëtique, on les entendoit bégayer le langage des Dieux. Si grands, lorſqu'avec des couleurs agréables, ils peignoient à nos yeux le ridicule de nos mœurs ; ſi petits, lorſqu'ils vou-

loient nous retracer auſſi les actions des Héros. Si grands, quand ils ne cultivoient que les lauriers de Melpomene; ſi petits, lorſqu'ils prétendoient y mêler les palmes de Thalie. Il faut donc que chacun ſe renferme dans le genre où il excelle, puiſqu'il eſt ſi difficile d'exceller dans tous les genres. Ce n'eſt pas à dire cependant, qu'il n'y ait pour chaque homme en particulier, qu'un ſeul chemin qui le conduiſe à la gloire, ni que perſonne ne puiſſe courir tout à la fois pluſieurs carrieres différentes avec un égal ſuccès. Il eſt vrai que de pareils exemples ſont bien rares, & que dans l'antiquité même on auroit peine à en trouver. Virgile n'a point fait de Tragédie, ni Quinte-Curce de Poëme épique. Sophocle n'étoit point un Géometre, ni Archimede un Hiſtorien. Mais ce prodige étoit réſervé à notre âge, & nous avons un homme qui réünit tous ces talens. C'eſt le grand homme de notre ſiécle, le chantre d'Henri IV., l'hiſtorien de Charles XII., l'auteur d'Œdipe & de Zaïre. L'Hiſtoire, la Poëſie, la Géométrie, l'Eloquence, tout eſt du reſſort de M. de Voltaire; mais pour qu'il ne manquât rien à ſa gloire & à la nôtre,

il devoit ſe prêter encore à un autre genre d'écrire qui eſt devenu comme le goût dominant de notre nation. C'eſt ce qu'il fit avec ſuccès l'année dernière dans ſon Roman de *Zadig*.

C'eſt un enfant de ſon loiſir, dont il ne voulut pas d'abord ſe dire publiquement le pere, mais qui portoit des marques trop ſenſibles d'une naiſſance diſtinguée, pour qu'on pût douter longtems de l'excellence de ſon origine.

Ce Roman n'eſt à proprement parler, qu'un recuëil choiſi de traits amuſans, arrivés à pluſieurs, attribués à un ſeul. Ce ſont de petites hiſtoires ramaſſées de côtés & d'autres, unies avec art, & qui n'en forment qu'une ſeule, dont le but principal eſt de faire voir que tout ce qui nous arrive dans le monde, eſt l'effet d'une vertu ſupérieure, d'une puiſſance indépendante de notre volonté. C'eſt preſque l'*Iſlamiſme* des Turcs, le *Fatum* des Anciens.

Zadig eſt un jeune homme de Babylone qu'une deſtinée cruelle & bizarre ſe plaît à perſécuter. Elle ſe jouë de ſes vûës, de ſes projets, de ſes entrepriſes & de ſa vertu même, toûjours payée par des diſgraces qui ne devroient être

que la juſte punition du crime.

C'eſt le détail de ces malheurs qui forme tous les petits contes dont l'Auteur a fait autant de chapitres différens de ſon ouvrage. Voici le premier, il eſt intitulé le *Borgne*.

Zadig aime tendrement la jeune *Sémire*, & il en eſt aimé de même. Ils touchent au moment heureux où l'hymen doit les unir. Un rival ſe préſente : c'eſt un jeune homme ſans mérite que Sémire n'aime point, & qui veut l'enlever. Zadig, pour la défendre, ſe bat contre ſes raviſſeurs, il eſt bleſſé près de l'œil, mais il triomphe enfin, & met Sémire en liberté.

Les Médecins décident que la bleſſure de Zadig eſt incurable, ils le condamnent à perdre l'œil ; Sémire ajoûte foi à leur déciſion, & elle épouſe le rival, parce qu'elle a de l'averſion pour les borgnes. Zadig guérit, oublie Sémire, épouſe *Azora*.

Le nez fut la ſeconde diſgrace. La jeune veuve *Coſrou* venoit d'élever un tombeau à ſon époux ſur le bord d'un ruiſſeau : elle avoit promis aux Dieux, dans le fort de ſa douleur, de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau

du ruiſſeau y couleroit. Et dès le ſecond jour elle étoit occupée à en détourner le cours.

Azora ſe répandoit contre elle en de longues invectives. Zadig, pour éprouver ſa femme, contrefit le mort : on le mit dans un tombeau : ſon ami *Cador* étoit dans la confidence : il plaignit Azora, pleura avec elle, la conſola, lui parla de mariage. Elle ſe facha, s'adoucit, & pardonna. Cador feignit d'avoir mal à la ratte, Azora en fut affligée, elle voulut le ſecourir. *Il n'y a qu'un remède qui puiſſe me ſoulager*, lui dit Cador ; *c'eſt de m'appliquer ſur le côté, le nez d'un homme qui ſoit mort la veille.* Azora prit un razoir, courut au tombeau de ſon époux ; mais Zadig n'étoit pas aſſez mort pour ſe laiſſer couper le nez. Ce conte ſent bien *la Matrone d'Epheſe.*

Une ingrate maîtreſſe, une épouſe infidéle ſont des maux ſi communs dans le monde, que Zadig eût été injuſte de murmurer contre le ſort, ſi jamais il ne lui en eût envoyé que de cette ſorte. Le ciel lui en réſervoit d'autres qui ſont la matiere des contes ſuivans.

Il ſeroit trop long de les rapporter

ici; je dirai ſeulement que Zadig, toujours conduit par ſon étoile, paſſe ſucceſſivement du malheur à la proſpérité, & de la proſpérité à la diſgrace, ſans jamais ceſſer d'être homme de bien, juſques ſur le trône même, où, après bien des revers, le porte enfin ſa deſtinée.

Il y a dans ce petit Roman une infinité de penſées vives, lumineuſes, qui caractériſent ſon Auteur, & qui ſont autant d'étincelles de ce feu divin, qui anime la plûpart de ſes ouvrages. En voici quelques-unes ſur leſquelles le hazard m'a fait tomber.

„ L'amour propre eſt un ballon gon-
„ flé de vent, dont il ſort des tempêtes
„ quand on lui a fait une piquure.

„ L'empreſſement de montrer de l'eſ-
„ prit, eſt la plus sûre maniere de n'en
„ point avoir, & de gâter la ſocieté la
„ plus brillante.

„ Une paſſion naiſſante & combattuë
„ éclate; un amour ſatisfait ſçait ſe ca-
„ cher.

„ L'occaſion de faire du mal ſe trou-
„ ve cent fois par jour; celle de faire du
„ bien une fois dans l'année.

„ Les hommes ſont des inſectes qui ſe
„ dévorent les uns les autres ſur un petit
„ atôme de bouë.

Le généroſité de Sparte rend cette démarche inutile ; Léonide eſt renvoyée à Meſſéne, le Sénat y prend connoiſſance de ſon crime, & condamne la mere & le fils à la mort.

Ariſtoméne a aſſez de crédit ſur l'eſprit des Soldats, pour empêcher l'exécution de cet arrêt ; mais il aime trop ſa patrie, pour donner atteinte à l'autorité des Sénateurs ; il conſent à laiſſer périr toute ſa famille, plûtôt que de voir couler le ſang du moindre des citoyens.

Toute l'Armée réclame contre la barbarie du Sénat ; mais Ariſtoméne ménace d'immoler lui-même les victimes, ſi l'Armée ne met bas les armes qu'elle a priſes pour leur défenſe.

Arſire ſon ami, moins ſcrupuleux, ou plus raiſonnable, tranche tout d'un coup le nœud de la difficulté. Il entre au Sénat le poignard à la main, il l'enfonce dans le ſein de Cléonis & de Dracon. Par ce coup de vigueur il intimide les plus hardis, met en liberté l'épouſe & le fils d'Ariſtoméne, reçoit des actions de graces de tout le monde, ſe retire fort ſatisfait, & la piéce finit.

S'il eſt vrai que les Auteurs ſe peignent dans leurs ouvrages, on ne peut

nier

nier que M. Marmontel ne ſoit un bon patriote, & que l'amour de ſon pays ne ſoit ſa vertu favorite, ou plûtôt ſa paſſion dominante. Jamais Brutus & tous les fanatiques de Rome ; jamais Thémiſtocle & tous les enthouſiaſtes de la Gréce ne témoignerent pour leur patrie des ſentimens ſi vifs, un amour ſi violent, un zéle ſi outré, qu'Ariſtoméne dans cette Tragédie, qu'*Arétie* dans *Denys le Tyran*. Ce n'eſt point vertu, c'eſt excès, folie, fureur, frénéſie.

Quel homme, que cet Ariſtoméne ! Ou plûtôt, quel monſtre ! Quelle femme, qu'Arétie ! Ou plûtôt quelle furie ! L'un a un fils & une épouſe, l'autre a un pere & un amant ; l'amant, le pere, le fils, l'épouſe, tout eſt oublié, tout ſera ſacrifié même, ſi la patrie l'exige ; que dis-je ? Si elle paroît ſeulement le ſouhaiter.

Faut-il donc être barbare, pour être bon citoyen ? La nature, le ſang, l'humanité, l'amour n'ont-ils pas leurs droits comme la patrie ? Et la patrie elle-même en auroit-elle encore ſur nous, ſi ceux de l'humanité & de la nature étoient détruits ?

Comment l'Auteur ne voit-il pas,

qu'en voulant établir dans nos cœurs un ſentiment, qui, depuis la fondation de la Monarchie, n'en a jamais été banni, il travaille à en arracher d'autres, qu'il importe encore plus de conſerver, & ſans leſquels même, celui qu'il veut établir, ne pourroit jamais ſubſiſter ?

Si les caractères d'Arétie & d'Ariſtoméne n'étoient point de pure imagination, ſi les ſentimens qu'on leur prête ſur notre Théâtre, étoient fondés ſur l'hiſtoire, ou même ſur la nature & la vraiſemblance, on pardonneroit à M. Marmontel de les avoir introduits ſur la ſcène ; encore n'auroit-il dû les y admettre, que comme des exemples à éviter, & non pas comme des modéles à ſuivre.

L'exemple de Brutus qui fait mourir ſes propres enfans, ne doit point l'autoriſer ; cette ſituation eſt hiſtorique, celles d'Arétie & d'Ariſtoméne ne ſont qu'imaginaires. D'ailleurs Brutus eſt un monſtre que l'on ne doit point prendre pour modéle : ſi on l'admire, dit M. de Saint Evremont, c'eſt que *la grandeur d'une République admirée de tout le monde, en a fait admirer le fondateur, ſans examiner beaucoup ſes actions : il faudroit avoir été*

de ſon ſiécle, & même l'avoir pratiqué, pour ſçavoir s'il fit mourir ſes enfans par le mouvement d'une vertu héroïque, ou par la dureté d'une humeur farouche & dénaturée. Quoiqu'il en ſoit, *on frémit encore*, dit M. Boſſuet, *en voyant dans les hiſtoires la triſte fermeté de ce Conſul.*

Ce ne ſont donc point des exemples ſemblables qu'il faut nous propoſer à imiter, pour nous porter à la vertu. *Comme ſi le zéle d'un Citoyen devoit dérober l'homme à lui même*, dit encore M. de Saint Evremont; *& que le but de la ſocieté, qui a été inſtituée pour nous faire vivre avec moins de danger, fût de nous obliger à mourir.*

L'homme a ſes droits en nous avant le Citoyen,

Dit M. Marmontel lui-même, & il a raiſon; pourquoi donc fait-il tenir à ſon héros une conduite toute oppoſée à cette maxime? Pourquoi le Citoyen détruit-il en lui l'homme, le pere & l'époux?

L'amour conjugal eſt, après celui de la patrie, le ſentiment qui domine le plus dans la Tragédie d'Ariſtoméne; mais l'un & l'autre y ſont également mal entendus. Autant il y a de férocité dans la maniere dont Ariſtoméne té-

moigne ſon zéle pour ſa Patrie, autant je trouve de folie dans la preuve de tendreſſe, que Léonide croît donner à ſon époux.

Quoi de plus inſenſé que ſa fuite chez les Spartiates ! Quel pouvoit être le ſuccès d'une démarche ſi extravagante ? D'y attirer Ariſtoméne, & de l'engager à ſe venger des Sénateurs en trahiſſant ſa Patrie ? Elle connoiſſoit donc bien peu le génie de ce zélé républicain ? Comment, après plus de vingt ans de mariage, une femme peut-elle connoître ſi mal le caractére de ſon époux ?

Mais je trouve dans la conduite des Spartiates, quelque choſe de dur & d'inhumain ; comment ces peuples ſi généreux à l'égard de leurs ennemis, pouvoient-ils l'être ſi peu envers les Dames ? Ils n'ignoroient pas, ſans doute, à quoi ils expoſoient Léonide en la renvoyant à Meſſene ; il étoit plus naturel & plus ſûr de la retenir à Sparte, pour la ſouſtraire au jugement des Meſſeniens, que de leur envoyer un Ambaſſadeur, comme ils firent, pour plaider ſa cauſe, ou pour demander ſa grace.

Quand on ſe donne la liberté d'imaginer des ſituations, & de créer des faits, il faut au moins qu'ils ſoient fondés ſur la raiſon, & appuyés ſur la vraiſemblance.

C'eſt cependant là belle équippée de cette femme, qui eſt comme le pivot ſur lequel tourne tout l'édifice de cette Tragédie. C'eſt avoir bâti ſur un bien mauvais fondement : mais cela a fourni à l'Auteur l'occaſion de nous donner un magnifique tableau de l'amour conjugal. Qu'il eſt beau, après quinze ou vingt ans de mariage, de voir Léonide toûjours auſſi tendre, toûjours auſſi paſſionnée pour ſon cher mari, que le premier jour de leurs nôces ! Que de ſentiment, que d'amour dans ces expreſſions,

Je ne connois que toi, je ne vis que pour toi ;
Le cœur de mon *Amant* eſt l'Univers pour moi.
Mon époux eſt pour moi, que m'importe le reſte.

Eſt-ce là le langage de la plûpart de ces femmes, qui, revenuës de la bagatelle, n'aiment plus leurs maris que par devoir ; n'eſt-ce pas plûtôt celui d'une jeune Amante qui éprouve encore les plus vifs tranſports de l'amour ? Puiſſe

un pareil exemple ranimer parmi nous les flammes languiſſantes de l'hymen.

Tant d'amour méritoit bien quelque indulgence de la part d'Ariſtoméne : mais c'eſt un fanatique qui n'a que ſa Patrie dans la tête, qui n'eſt touché que des intérêts de ſa République. Sa femme ſe préſente devant lui pour ſe juſtifier ; il ſemble qu'il craigne de la trouver innocente ; il ne daigne pas ſeulement l'écouter, & la fait arrêter ſans vouloir entendre ſes raiſons. Comment peut-elle tant aimer un homme de ce caractére ?

Le Sénat, qui s'aſſemble au troiſiéme Acte, forme un ſpectacle peu digne de la majeſté du Théâtre. On y voit une femme & un enfant à qui on fait ſubir un interrogatoire en régle, à la maniere du Châtelet & de la Tournelle, & comme cela ſe pratique devant nos Lieutenans Criminels. Deux graves Sénateurs y font les fonctions d'Avocats, plaident pour & contre ; on va aux opinions, le chef recuëille les voix, & prononce l'Arrêt de mort.

Léonide & Leuxis, criminels & complices,
Perdront tous deux la vie au milieu des ſupplices.

C'étoit bien-là le moment où Arſire devoit jouer du couteau ; mais l'Auteur avoit encore deux Actes à remplir, il avoit beſoin de ſe menager des ſituations.

En voici une des plus touchantes, & je crois des moins raiſonnables. Le Senat ſe raviſe & change de ſentiment, ſans qu'on ſçache trop pourquoi. Il révoque ſon premier Arrêt, ſe contente de la mort d'un des coupables, & veut que ce ſoit Ariſtomene qui choiſiſſe lui-même la victime.

Voilà en vérité un Senat bien bizare. C'eſt cependant ici la belle ſcène, la ſcène attendriſſante, la ſcène qui a fait tout le ſuccès de la piéce. Un fils qui veut mourir pour ſa mere, une mere qui veut mourir pour ſon fils ; Ariſtomene peut ſauver l'un & l'autre : à quoi ſe déterminera-t'il, ſur qui tombera ſon choix ? Il eſt pere & époux : ah ! que c'eſt ici que le poignard d'Arſire feroit merveille ; il termineroit tout d'un coup le différend. La tête de Dracon & de Cleonis aſſureroit celle de Léonide & de ſon fils. Mais Ariſtomene n'a garde de permettre qu'on répande le

ſang précieux des Chefs de la République. Ah ! le bon citoyen ! mais le méchant mari, le mauvais pere !

Arſire lui conſeille, pour défendre ſa famille, de faire entrer l'Armée dans Meſſene. Cette propoſition le fait frémir : quels malheurs en effet ne cauſeroient pas à ſa chere patrie, des Soldats effrenés qu'on introduiroit dans la ville ? Pour ſa famille, c'eſt ce qui l'inquiéte le moins.

Mon ſang eſt au premier qui voudra le répandre.

Mais les vieillards égorgés, les enfans maſſacrés, les meres éplorées, les filles tremblantes, & tous ces ravages dont il fait une ſi brillante deſcription, trop brillante même, pour la ſituation où il ſe trouve, voilà ce qui le touche uniquement. Il n'eſt pas juſqu'aux pierres & aux maiſons de la ville, qu'il ne préfere à ſon propre ſang.

Lieux où je vis le jour, Palais de nos Ayeux,
Dont j'avois écarté l'eſclavage & la guerre,
Quoi ! vous aurez pour moi diſparu de la terre !

Il eſt ſi occupé de ces malheurs, qu'il ne

ne penſe pas ſeulement à déclarer la victime qui doit être immolée.

Il eſt vrai qu'il peut reſter tranquille ; il a un ami généreux qui lui en épargnera la peine. Sans Arſire, le pauvre Ariſtomene mourroit martyr de ſa patrie. Dracon & Cleonis avoient réſolu ſa perte ; mais Arſire a un poignard ; le moment d'en jouer eſt arrivé ; qu'il prenne garde ſeulement, quand il aura fait ſon coup, que le zélé Ariſtomene ne le faſſe arrêter comme un ennemi de la Republique, qui aura oſé porter ſa main parricide ſur les Chefs du Sénat. Il ne manqueroit plus qu'un trait ſemblable, pour achever le portrait de ce fanatique Républicain.

Je ne parlerai point du double dénoüement de cette Piéce, on ſçait combien tout le monde en a été révolté.

Ce qui m'a le plus ſurpris dans le cours de la Piéce, c'eſt de voir deux hommes ſi peu verſés dans la politique, gouverner à leur gré tout le Sénat de Meſſene.

Cléonis employe toutes ſortes d'artifices, pour forcer Ariſtomene à ſe révolter contre ſa Patrie. Si ce projet eût réüſſi, quel en eût été le ſuccès ? Le

Chef du Sénat avoit-il une Armée t
prête à oppoſer à celle du Gener
Meſſene ? Non ſans doute ; & celu
avoit allumé le feu , couroit gran
que d'en être le premier conſumé.

Mais le peu d'intelligence de ces
Sénateurs , ſe montre principale
vers le milieu du cinquiéme Acte
viennent de voir ce que les Tro
étoient ſur le point de faire en fave
leur Général , & ils ménacent malg
la Ariſtomene de conduire ſa femm
ſon fils au ſupplice , s'il ne leur livr
Chefs de l'Armée. Ils s'imaginoient
que ce Géneral abandonneroit ſi
ment ceux qui avoient pris les a
pour ſa défenſe , ou , qu'en cas de r
ils pourroient impunément faire
Léonide & Leuxis ? Sans doute que
dant ce tems-là , l'Armée ſe tien
dans l'inaction,

En vérité Cléonis & Dracon
auſſi mal-adroits , qu'ils ſont méch
Je ſçais bien mauvais gré à Arſire
ne nous avoir pas plûtôt délivrés d
deux importuns. C'eſt le ſeul repr
qu'on ait à lui faire , car il eſt vérit
ment le Héros vertueux de la Pi
tous les autres Perſonnages s'écli

devant lui. Pour Ariſtomene, ce n'eſt rien moins qu'un grand homme. Il eſt d'une ſimplicité à faire pitié ; toûjours la dupe d'un traître qui ne cherche qu'à le perdre ; toûjours en garde contre les conſeils d'un ami qui veut le ſauver.

Sa femme Léonide n'eſt pas non plus d'un jugement bien ſain, ſa démarche imprudente en eſt une bonne preuve.

Leuxis leur fils eſt *un Sage dans l'enfance.* Ces ſages prématurés ſont ordinairement des eſprits lourds. Quelle famille ! qu'en eût-il coûté à l'Auteur de leur donner à tous un peu plus d'eſprit ? Un homme qui en a tant lui-même, peut bien ſans peine en donner aux autres.

Il a traité ſes Vers plus avantageuſement que ſes Perſonnages ; ce qu'il a refuſé à ceux-ci, il l'a répandu ſur ceux-là avec prodigalité ; & ſi les uns manquent de lumiere, les autres ſont comme autant de traits lumineux qui brillent & qui éclairent.

Auſſi c'eſt à ſes Vers principalement que l'Auteur doit le ſuccès de ſa Tragédie ; mais les Vers ne ſont que la plus petite & la moins eſtimable partie d'un Poëme dramatique : il en eſt d'autres auxquelles M. Marmontel doit s'appli-

quer davantage. La connoiſſance cœur humain eſt une de celles don me paroît le plus éloigné ; c'eſt cepe dant la plus néceſſaire.

C'eſt faute de l'avoir bien étudié qu'il nous a repréſenté un Héros qui détermine trop aiſément à ſacrifier ſa mille aux intérêts de ſa Patrie : pa qu'un généreux Citoyen conſente à douloureux ſacrifice, mais il doit avc balancé long-tems auparavant. Voilà que demande la nature.

Quand je vois Zaïre dont le cœur e partagé entre un amant qu'elle adore la religion qu'elle a embraſſée, cette tuation me touche, m'intereſſe ; m'a tendrit : mais ſi la fille de Luſignan pr fere ſans délibération ſon amant à ſa r ligion, je ne vois plus en elle qu'une v luptueuſe pour laquelle je deviens tou à-fait indifférent, ou même que je m priſe ; ſi au contraire pour ſuivre ſa rel gion elle abandonne ſon amant, ſa ve tu me touche, il eſt vrai, mais l'amou veut du moins qu'elle balance un mc ment.

Quoique les Vers faſſent preſque tou le mérite de la Tragédie d'Ariſtomene tous les Vers de cette Tragédie n'on

cependant pas un égal mérite. Il y en a & en fort grand nombre, dont la conſtruction eſt dure, & le tour diſgracieux. Ceux-ci, par exemple.

Et ſoit notre conduite injuſte ou légitime,
Il ne vous convient pas d'oſer la nommer crime.

Juſqu'aux pieds des Autels en rampant il ſe gliſſe,
Et l'envie étonnée en frémiſſant l'admire.

Par mes malheurs ma gloire eſt à jamais ternie.

Du devoir il eſt beau de ne jamais ſortir.

. . . . . dans ce juſte équilibre
Par qui ſous un Sénat ſubſiſte un peuple libre.

. . . . . plus le péril eſt grand,
Et plus à ſes ſoûtiens ſa foibleſſe ſe prend.

Il y en a d'autres qui n'ont pas les mêmes défauts, & qui cependant font encore moins d'honneur à M. Marmontel. Ce ſont des Vers pris dans pluſieurs Auteurs connus, & qu'il ne s'eſt preſque point donné la peine de changer. Dans Polieucte, Sévère dit en parlant de Pauline :

Je ne veux que la voir, ſoupirer & mourir.

Léonide dit en parlant de ſon fils;

Je ne veux que le voir, l'embraſſer & mourir.

On trouve dans le Comte d'Eſſex le Vers qui ſuit :

Et j'ai quelque intérêt à garder le ſilence.

Ce même Vers ſe trouve preſque tout entier dans Ariſtomene,

Vous aviez intérêt de garder le ſilence.

Azéma dit à ſon amant dans Sémiramis :

. . . . . .

L'amour parle, il ſuffit, que m'importe le reſte.

Léonide dit à ſon époux :

Mon *amant* eſt à moi, que m'importe le reſte.

Je pourrois en citer encore d'autres qui prouveroient également que l'Auteur ne ſe fait point de ſcrupule de s'enrichir du bien d'autrui. On lui pardonneroit tous ces petits larcins, s'il étoit réduit à l'indigence; mais il eſt honteux quand on eſt ſi riche de ſon propre fond, de s'approprier celui des autres.

On m'a aſſuré que M. Marmontel avoit fait vingt mille Vers pour faire Ariſtomene : il vaudroit mieux qu'il en eût fait quelques-uns de moins, & qu'il ne ſe fut pas ſervi de ceux d'autrui.

Quelqu'un a dit qu'on trouveroit dans cette Tragédie, lorſqu'elle ſeroit imprimée, plus de huit cens Vers que l'Auteur a pillés de côtés & d'autres ; il y a certainement là de l'exagération ; & je ſuis perſuadé même que l'impreſſion fera diſparoître tous les Vers étrangers qui ſe ſont gliſſés parmi les ſiens : avec les vingt mille qu'il a de reſte, il aura bien de quoi les remplacer.

Je lui conſeillerois d'en ſupprimer un grand nombre qui ne ſont point aſſez exacts, & tous ceux en particulier qui renferment une penſée fauſſe, tels que ces deux-ci.

Du devoir il eſt beau de ne jamais ſortir ;
Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.

On fait à cette occaſion-là pluſieurs queſtions. On demande s'il eſt plus beau à une femme d'être toûjours fidéle à ſon mari, que de lui manquer de fidélité d'abord, & de s'en repentir après ?

On demande encore, s'il y a moins de mérite à mourir innocent que pénitent ?

On demande enfin s'il eſt plus glorieux à un Auteur de faire du premier coup une Piéce excellente, que de la faire mauvaiſe d'abord, & de la rendre meilleure dans la ſuite ? On laiſſe à M. Marmontel le ſoin de réſoudre cette derniere queſtion,

Malgré tous les défauts qu'on a trouvés dans cette Tragédie, il faut convenir qu'elle annonce de grands talens. Nos plus grands hommes n'ont guéres mieux commencé ; & il en eſt peu qui ayent commencé ſi jeunes. Nous avons dans la perſonne de M. Marmontel un tréſor naiſſant, dans lequel notre Théâtre va puiſer pendant fort long-tems des richeſſes immenſes, & nous aurons l'avantage de ne pas voir finir de ſitôt, cette longue ſucceſſion des favoris de Melpomene, qui depuis Corneille juſqu'à M. de Voltaire, n'a point été interrompuë.

Je dirai, pour finir cet article, que ſi cette Tragédie a eu des critiques, elle a eu auſſi bien des admirateurs ; ſi, après la premiere repréſentation, tous les *Cléonis* & les *Dracons* du Caffé voiſin ſe ſont déchaînés avec fureur contre Ariſtome-

ne, & ont voulu lui ravir la gloire qu'il venoit d'acquerir ; il s'eſt trouvé également des amis généreux, qui, comme d'autres *Arſires*, ont défendu avec chaleur les intérêts de leur ami perſécuté. Les uns & les autres ont porté peut-être un peu trop loin l'éloge & la cenſure ; mais ce qu'on peut dire de plus vrai, c'eſt que M. Marmontel ſeroit un grand homme, s'il joignoit la juſteſſe du deſſein, à la beauté de ſon coloris.

ARTICLE III.

LETTRES D'UNE PERUVIENNE.

L'Uſage de cenſurer notre Nation & de critiquer nos mœurs, en les comparant avec celles des autres peuples, continuë à s'introduire de plus en plus parmi nous. Autrefois ce n'étoit guéres que dans des Satyres particulieres, & ſur nos Théâtres, qu'on s'élevoit contre nos défauts, & qu'on déclamoit contre nos vices ; aujourdhui, on ne fait preſque plus d'Ouvrage, où l'on ne s'étudie à ridiculiſer juſqu'à nos vertus. On compoſe des Lettres, des Relations, des Voyages, où l'on ne croiroit pas intéreſ-

ſer le Lecteur, ſi l'on ne s'égayoit à nos dépens, & l'endroit du Livre où nous ſommes le plus maltraités, eſt toûjours celui qui nous plaît davantage.

Les Lettres Perſannes & les Lettres Juives n'avoient pas épuiſé tous nos ridicules ; il nous en reſtoit encore aſſez pour l'ornement des Lettres Peruviennes ; auſſi ſe ſont-elles enrichies de notre abondance.

Cet Ouvrage eſt une eſpêce de Roman épiſtolaire ou en forme de Lettres, & en ſtyle de ſon pays, une jeune Péruvienne mêle au récit de ſes amours, une critique fine & ingénieuſe des mœurs & du caractere de notre Nation.

Le fond de ce Roman eſt extrêmement ſimple. *Zilia* jeune Princeſſe du Sang des *Incas*, qui ſont les Rois du Païs, avoit été élevée dans le Temple, parmi les Vierges conſacrées au Soleil : Elle étoit deſtinée par ſa naiſſance à épouſer *Aza*, fils de l'Incas regnant. Le tems approchoit où elle devoit s'unir à ſon époux ; mais l'arrivée des Eſpagnols dans les Indes, les cruautés qu'ils y exercent, lui en font perdre preſqu'entierement l'eſpérance.

Eſclaves des Eſpagnols, les deux amans ſont contraints de ſuivre leurs vainqueurs, qui, chargés de l'or du Pérou, alloient en enrichir leur Pays. Le Navire qui portoit la Princeſſe eſt attaqué par un Vaiſſeau François. Après un combat aſſez rude, *Déterville*, qui le commandoit, ſe rend maître du Navire Eſpagnol; mais il eſt moins touché des richeſſes immenſes qu'il y trouve, que de la beauté de la jeune Eſclave. Il ne néglige rien pour s'en faire aimer Zilia a pour lui de l'eſtime, de la reconnoiſſance, de l'amitié même, mais c'eſt pour Aza qu'elle reſerve tout ſon amour.

Cependant le Vaiſſeau arrive en France, & Déterville emmene avec lui la jeune Péruvienne à Paris. Il la préſente à ſa famille qui y tenoit un rang diſtingué, & la met enſuite dans un Couvent, où il lui donne des maîtres, pour lui apprendre la langue, les uſages, & la religion de notre Païs.

Malgré toûtes ces occupations, Zilia trouvoit encore le tems d'écrire à ſon cher Aza, mais Aza étoit un infidéle qui ne méritoit plus ſa tendreſſe. Arrivé en Eſpagne, il y avoit formé de

nouvelles chaînes ; ſéduit par les charmes d'une jeune Eſpagnole, il ſe diſpoſe à s'unir à elle par les liens de l'hymen. S'il vient en France, s'il voit Zilia, ce n'eſt que pour ſe dégager de la foi qu'il lui a jurée, & pour aller après ſans remords, s'unir à l'objet qu'il aime.

Envain Déterville ſe flatte que l'inconſtance de cet Amant apportera quelque changement dans le cœur de Zilia ; elle lui déclare que ſon penchant pour Aza eſt invincible ; „ je puis guérir de „ ma paſſion, lui dit-elle ; mais je n'en „ aurai jamais que pour lui. Tout ce que „ l'amitié inſpire de ſentimens ſont à „ vous ; vous ne les partagerez avec „ perſonne. „

Elle le conjure enſuite de ne point attendre d'elle d'autres ſentimens ; & loin de vouloir prendre de nouveaux liens, elle ne penſe plus qu'à ſe dégager de ſes premieres chaînes, & à oublier dans la ſolitude l'infidéle Aza.

Voilà en abrégé toute l'hiſtoire de Zilia : c'eſt ſur ce fondement qu'eſt conſtruit l'édifice des Lettres Péruviennes. Qui croiroit qu'un ſujet ſi ſimple pût produire tant de beautés ? Mais ſous la main qui le traite, tout ſe change en

or. Conſidérons en détail tous ces tréſors, & ſi parmi tant de richeſſes nous, trouvons des choſes d'un moindre prix, ne les confondons point avec le reſte.

Je remarque d'abord, que ce qui domine dans cet Ouvrage, eſt un ſentiment de tendreſſe qu'éprouve pour la premiere fois un cœur tout neuf, & qui s'exprime d'une maniere toute nouvelle. Ce n'eſt ni dans les Poëtes, ni dans les Romans que Zilia a appris à aimer; ce n'eſt point là non-plus qu'elle puiſe les expreſſions de ſon amour. Son ame eſt la ſource & l'image de ſes ſentimens, & ſes paroles en expriment toute l'étenduë. „ Aza, que tu m'es cher, que „ j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à „ donner à ce ſentiment toutes les ſortes „ d'exiſtences qu'il peut avoir! Je vou„ drois le tracer ſur le plus beau métail, „ ſur les murs de ma chambre, ſur mes „ habits, ſur-tout ce qui m'environne, „ & l'exprimer dans toutes les langues.„

C'eſt ainſi que dans une de ſes Lettres la jeune Péruvienne nous dépeint ſon amour; il prend dans toutes les autres une forme toûjours nouvelle; ce n'eſt qu'un ſentiment, mais ce ſont mille couleurs différentes qui le repréſentent.

Tout devient neuf ſous la plume de Zilia ; ce n'eſt pas qu'elle repréſente les choſes différemment de ce qu'elles ſont, mais elle les rend autrement que le vulgaire les conçoit.

Un bois, par exemple, eſt un endroit délicieux, " où l'on croit voir la fraîcheur avant de la ſentir. Les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénétre & ſemblent frapper le ſentiment auſſitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laiſſe à peine diſcerner ſi elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même, ſans être apperçû, porte dans tout notre être une volupté pure qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en diſcerner l'organe. "

Paris eſt un une Ville qui " contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes. Elle paroît un univers, plûtôt qu'une habitation particuliere.

Un Couvent eſt une maiſon de Vierges, " le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſprit, au ſentimens du

„ cœur, & je crois même à la raiſon, „ du moins leur diſcours le fait-il pen„ ſer. „

Un Médecin eſt un homme dont „ la „ bonté eſt dure, les ſecours cruels, & „ la familiarité impérieuſe. „

Le moment de la mort " de loin nous „ effraye, parce que nous y penſons de „ toutes nos forces ; quand il eſt arrivé „ affoibli par les gradations de douleur „ qui nous y conduiſent, le moment „ déciſif ne paroît plus que celui du re„ pos. „

Un Auteur eſt un homme qui " con„ noît & peint bien les ſubtiles délica„ teſſes de la vertu ; mais qui n'en a pas „ plus dans le cœur que le commun des „ hommes, & quelquefois moins. Au„ deſſus des autres par les lumieres de „ ſon eſprit, il eſt réduit à la triſte né„ ceſſité de vendre ſes penſées, comme „ le peuple vend, pour vivre, les plus „ viles productions de la terre. "

Je ne finirois pas, ſi je voulois rapporter tous les traits ingénieux, qui ſe trouvent répandus par tout dans les Lettres de Zilia ; ſes réflexions ſur un miroir, ſur le tems, les ſpectacles, les richeſſes, les bienfaits, la religion, méri-

teroient auſſi d'avoir ici leur place ; mais je crois en avoir aſſez dit, pour confirmer l'idée avantageuſe qu'on a conçuë de cet Ouvrage.

J'ajoûterai ſeulement un portrait vrai, mais peu flâteur, de notre nation, & que notre équité naturelle nous force de trouver reſſemblant, quelque intérêt que nous puiſſions avoir à le croire un peu outré.

Les François ſemblent s'être échappés des mains du Créateur, " au moment „ où il n'avoit encore aſſemblé pour leur „ formation, que l'air & le feu. Ils ont „ une vivacité ſi impatiente, que les „ paroles ne leur ſuffiſent pas pour s'ex- „ primer ; ils parlent autant par le mou- „ vement de leur corps, que par le ſon „ de leur voix. „

„ La frivolité de leur caractère ne leur „ permet d'être qu'imparfaitement ce „ qu'ils ſont ; ainſi que leurs jouets de „ l'enfance, ils n'ont comme eux qu'u- „ ne reſſemblance ébauchée avec leurs „ modèles ; du poids aux yeux, de la „ légereté au tact, la ſurface coloriée, „ un intérieur informe, un prix appa- „ rent, aucune valeur réelle. Auſſi ne „ ſont-ils eſtimés par les autres nations, que

„ que comme les jolies bagatelles le
„ ſont dans la ſocieté ; le bon ſens ſou-
„ rit à leurs gentilleſſes , & les remet
„ froidement à leur place. „

„ Leurs divertiſſemens conſiſtent en
„ une gayeté violente , exprimée par
„ des ris éclatans auxquels l'ame paroît
„ ne prendre aucune part ; dans des jeux
„ inſipides , dont l'or fait tout le plai-
„ ſir ; ou bien dans une converſation ſi
„ frivole & ſi répetée , qu'elle reſſem-
„ ble bien davantage aux gazouille-
„ mens des oiſeaux , qu'à l'entretien
„ d'une aſſemblée d'êtres penſans. „

„ Les devoirs que l'on ſe rend conſiſ-
„ tent à entrer en un jour dans le plus
„ grand nombre de maiſons qu'il eſt poſ-
„ ſible , pour y rendre & y recevoir un
„ tribut de louanges réciproques ſur la
„ beauté du viſage , de la taille ; ſur
„ l'excellence du goût & du choix des
„ parures. Il faut néceſſairement rece-
„ voir ce tribut en perſonne , encore
„ n'eſt-il que bien momentané ; dès que
„ l'on diſparoît , il prend une autre for-
„ me. Les agrémens que l'on trouvoit
„ à celle qui ſort , ne ſervent plus que
„ de comparaiſon méprisante , pour éta-
„ blir les perfections de celle qui arrive.

„ La cenſure eſt le goût dominant
„ des François, comme l'inconſéquen-
„ eſt le caractère de la nation; leurs Li-
„ vres ſont la critique générale des
„ mœurs, & leur converſation, celle
„ de chaque particulier. „

„ Toutes les femmes ſe reſſemblent;
„ elles ont toutes les mêmes manieres;
„ & je crois qu'elles diſent toûjours les
„ mêmes choſes. Les apparences ſont
„ plus variées dans les hommes; quel-
„ ques-uns ont l'air de penſer; mais en
„ général, je ſoupçonne cette nation
„ de n'être point telle qu'elle paroît;
„ l'affectation me paroît ſon caractère
„ dominant. „

Ce portrait, qui, comme on voit, n'a rien qui doive beaucoup flâter notre vanité, auroit néanmoins de quoi nous faire eſtimer la main qui l'a tracé, ſi elle avoit un peu plus ménagé ſes couleurs. Elle les a d'abord toutes épuiſées ſur nos défauts, & elle ne s'en eſt point réſervé pour peindre nos vertus. On peut reprocher à Zilia de ne nous avoir enviſagés que du mauvais côté, & de n'avoir exprimé que la plus défectueuſe partie de nous-mêmes. Semblable à un Peintre qui pour nous repréſenter les produc-

tions de la nature, ne traceroit à nos yeux que des rochers ou des insectes.

On souhaiteroit que la jeune Péruvienne qui a si bien étudié nos mœurs, se fût également appliquée à imiter par tout dans son style, le naturel de nos expressions. On dit dans l'avertissement qui est à la tête de ses Lettres, qu'on a donné *une tournure plus intelligible à certains traits Métaphysiques qui auroient pû paroître obscurs* On auroit bien dû aussi, sans doute, donner une tournure plus naturelle à certaines phrases recherchées, qui pourroient paroître un peu précieuses. En voici quelques-unes.

„ Je touchois au moment où l'étincel-
„ le du feu divin dont le Soleil anime
„ notre être alloit s'éteindre; la nature
„ laborieuse se préparoit déja à donner
„ une autre forme à la portion de ma-
„ tiere qui lui appartient en moi.

„ Je goûtois une volupté délicate à
„ conserver le souvenir des plus secrets
„ mouvemens de mon cœur, pour t'en
„ offrir l'hommage.

„ Je trouve ton idée dans le moin-
„ dre de mes désirs curieux, & je ne
„ la rencontre dans aucun des objets
„ qui s'offrent à ma vûë. „

„ Je me prête à mes foibleſſes, je ne „ combats celles de mon cœur, qu'en „ cédant à celles de mon eſprit.

Ce ſtyle cependant eſt plus pardonnable à Zilia qu'à toute autre ; c'eſt une étrangere à qui il échappe de tems en tems des façons de parler propres de ſon pays. Mais ce qu'on ne lui paſſera pas ſi aiſément, ce ſont des ſentimens qui ne peuvent convenir en aucun pays du monde, quand on eſt né ſur le trône, ou qu'on eſt deſtiné à y monter. L'amour doit toûjours céder à la gloire, & la plus grande gloire eſt celle de regner. Une ame véritablement grande ne s'écarte jamais de ces ſentimens : on ſouffre de les voir effacés du cœur de Zilia.

" Abandonne ton Empire, mon cher „ Aza... Achette ta vie & ta liberté au „ prix de ta puiſſance, de ta grandeur, „ de tes tréſors. Il ne te reſtera que les „ dons de la nature, nos jours ſeront en „ ſûreté. Riches de la poſſeſſion de nos „ cœurs, grands par nos vertus, puiſ- „ ſans par notre modération, nous irons „ dans une cabane jouir du ciel, de la „ terre & de notre tendreſſe.

„ Tu ſeras plus Roi, en regnant ſur „ nos ames, qu'en doutant de l'affec-

„ tion d'un peuple innombrable ; ma „ ſoûmiſſion à tes volontés te fera jouir „ ſans tyrannie du beau droit de com- „ mander. En t'obéïſſant je ferai retentir „ ton empire de mes chants d'allegreſſe.

On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce ſentiment beaucoup d'amour & de tendreſſe ; il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût autant d'élevation & de véritable grandeur. Cette façon d'aimer ne peut convenir qu'à des ames du commun ; encore les entend-on s'exprimer bien différemment. Loin de vouloir abandonner une couronne, le premier de leurs vœux eſt d'en poſſeder, pour les offrir à l'objet de leur amour.

Je ne voudrois une couronne
Que pour l'offrir à vos appas ;
Mais par malheur, je n'en ai pas,
Je n'ai qu'un cœur, je vous le donne.

Cela s'appelle faire paroître des ſentimens au-deſſus de ſon état. Mais être né pour régner ; & conſentir à ne pas regner, pour aimer plus à ſon aiſe, ce n'eſt pas en avoir de bien dignes de ſa naiſſance.

Ah ! qu'on remarque bien plus de

grandeur dans l'Amante de Titus. Elle aime l'Empereur, & elle le quitte, pour le laiſſer regner avec gloire.

Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'allarmes;
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le tems que Titus attire tous ſes vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voye en un moment enlever ſes délices.
Je crois depuis cinq ans, juſqu'à ce dernier jour,
Vous avoir aſſuré d'un véritable amour;
Ce n'eſt pas tout, je veux en ce moment funeſte,
Par un dernier effort couronner tout le reſte;
Je vivrai, je ſuivrai vos ordres abſolus.
Adieu, Seigneur, régnez; je ne vous verrai plus.

C'eſt ainſi que cette Princeſſe préfere à ſon amour, la gloire de ſon Amant, tandis que Zilia veut ſacrifier le trône de ſon Amant aux charmes de ſon amour.

On dira peut-être qu'un Prophête de ſa nation avoit prédit la deſtruction de l'Empire des Incas, qu'Aza ne devoit plus eſpérer de regner, & que c'eſt pour le conſoler de la perte de ſa couronne, qu'elle lui offre l'empire de ſon cœur.

Mais on voit dans la neuviéme de ſes Lettres, qu'elle n'ajoûte pas beaucoup de foi à cette prédiction, puiſqu'elle ſe flâte toûjours de revoir ſon cher Aza, de regner avec lui, *de combler d'honneurs, & de richeſſes le Cacique bienfaiſant qui les rendra l'un à l'autre.*

Parmi ce qu'il y avoit de plus curieux à voir à Paris, lorſque Zilia y arriva, l'Opera eſt ce qui fixa principalement ſon attention. Un ſçavant de profeſſion ne manqueroit pas de faire obſerver ici un Anacroniſme. Comment ſe peut-il faire, diroit-il, que Zilia ait vû l'Opera, puiſque ce ſpectacle ne fut introduit en France qu'environ cent ans après qu'elle y fut arrivée ? Ce fut preſque au commencement du ſeiziéme ſiécle, ajoûteroit-il, que les Eſpagnols, ſous Charles-Quint, détruiſirent la domination des Incas au Pérou ; & ceux qui font remonter le plus haut l'établiſſement de l'Opera en France, n'en fixent l'époque qu'au tems de Marie de Médicis. D'autres même prétendent, que ce fut le Cardinal Mazarin qui apporta le goût de ce ſpectacle à Paris. L'Abbé Perrin fut le premier qui vers le milieu du dernier ſiécle y haſarda des paroles

Françoiſes ; mais les répréſentations en muſique & en machines, ne commencerent à paroître dans leur perfection, que du tems de Quinault & de Lully.

C'eſt ainſi que par un grand étalage de doctrine il concluroit avec vivacité que Zilia n'a point été à l'Opera. Mais je dirois volontiers à ce Critique, ce qu'on diſoit à ceux qui reprochoient à Virgile une erreur de cette nature, que le but d'un Auteur eſt de plaire, qu'importe qu'Enée ait vécu trois ſiécles après Didon, ſi c'eſt dans le récit de leurs amours que Virgile ſe fait lire avec plus de plaiſir.

Ce qu'on pourroit reprocher avec plus de raiſon à l'Auteur des Lettres Péruviennes, c'eſt l'infidélité d'Aza, qui abandonne Zilia avec autant d'inhumanité, que le Héros Troyen ſe ſépara de la Reine de Carthage. Il eſt vrai que dans cet ouvrage, comme dans l'Enéide, c'eſt la Religion qui autoriſe, & même qui preſcrit cette eſpêce de divorce : ce ſont les Dieux qui ordonnent à Enée d'aller en Italie, ce ſont nos Loix qui défendent à Aza d'épouſer ſa parente. Mais pourquoi les ſuppoſer unis par

de

des liens incompatibles avec ceux de l'Hymen ? Un dégré de parenté de moins rendoit Zilia à ſon Amant, & épargnoit aux Lecteurs la douleur de la voir abandonnée.

On pardonne à Virgile d'avoir rendu ſon Héros infidéle ; ſa fuite eſt ſuivie de tant de faits intéreſſans, qu'on ſeroit fâché de lui voir finir ſes avantures à Carthage ; au lieu que l'infidélité d'Aza n'a d'autre ſuite, que le malheur de Zilia, & le chagrin de ceux qui s'intéreſſent à elle.

Toute autre qu'elle, pour s'en conſoler, eut écouté favorablement les propoſitions de Déterville ; Aza l'avoit, ſans doute, bien mérité ; & d'ailleurs il n'y avoit qu'un François, qui fût digne d'un cœur comme celui de Zilia.

Aza devoit être pourtant un homme bien aimable, pour avoir ſçu plaire à une perſonne qui avoit tant d'eſprit ; ou Déterville devoit en avoir bien peu lui-même, pour n'avoir pû remplacer Aza.

Il falloit encore, ou que Zilia ignorât ce que c'étoit que l'amour, pour croire que Déterville pût en guérir par l'étude de la Philoſophie ; ou qu'elle n'eût pas envie de lui tenir long-tems

les expreſſions plus tendres, les ſentimens plus vifs, les penſées plus neuves, que dans l'Hiſtoire de Zilia. Heureuſe la nation, où le ſexe, borné par-tout ailleurs aux ſoins obſcurs du ménage, oſe prendre l'eſſor, & ſe mêler aux êtres penſans! Heureuſe la femme qui a aſſés de force d'eſprit, pour ſe mettre au-deſſus des préjugés de ſon ſexe.

ARTICLE IV.

NANINE.

Comédie de M. de Voltaire.

SElon l'uſage introduit depuis quelque tems à Paris, la Tragédie d'Ariſtomene, dont nous avons parlé, avoit été ſuivie d'une Hiſtoire du même nom, mais non pas du même homme. L'Ariſtomene de M. Marmontel eſt une eſpèce de Heros fabuleux, qu'on a décoré d'un nom célébre, à qui on a attribué des actions imaginaires, mais qui n'a preſqu'aucun rapport à cette Hiſtoire: je croirois même, qu'elle n'a été faite, que pour empêcher que le Public, trompé par la reſſemblance du nom, ne confondît le véritable Ariſtoméne de la Gréce, avec celui du théâ-

tre de Paris, que l'Auteur de la Tragédie avoit créé dans ſon imagination.

M. de Voltaire, dans ſa Comédie de *Nanine*, vient de faire tout le contraire de M. Marmontel ſon éléve. Celui-ci, ſous un nom connu, avoit repréſenté des actions ignorées de tout le monde; l'autre, ſous un nom inventé, nous rappelle des avantures que tout le monde connoît. Les ſituations de la Tragédie ne ſont rapportées dans aucune hiſtoire, toutes celles de la Comedie ſe trouvent écrites dans un Roman; le Héros de M. Marmontel eſt un faux Ariſtoméne, la Nanine de M. de Voltaire eſt la véritable *Paméla.*

Tout le monde connoît ce Roman; il parut, il y a quelques années, ſous le titre de *la Vertu récompenſée.* Il fut fait en Anglois d'abord, & celui que l'on a en France n'en eſt que la traduction. Elle a fourni à deux de nos Poëtes le ſujet de deux Comédies de ce nom, dont une donna lieu à cette plaiſanterie: au ſortir de la premiere repréſentation, quelqu'un demanda à la porte: Comment va Pamela? Un plaiſant répondit: *Elle pâme hélas!*

Pour revenir au Roman; Pamela

étoit une jeune Payſanne, qu'une Dame de qualité, qui lui trouvoit de la beauté & de l'eſprit, avoit retirée avec elle dans une de ſes Terres, & qu'elle faiſoit élever comme une perſonne de condition. Cette jeune fille avoit de la vertu & des ſentimens, & elle répondoit parfaitement aux ſoins qu'on prenoit de ſon éducation. Elle étoit d'un caractère qui la faiſoit aimer de tout le monde, & elle avoit principalement ſçu gagner le cœur de tous les domeſtiques de la maiſon.

Le fils de la Dame chez qui elle étoit, en devint amoureux; mais Paméla avoit des ſentimens trop modeſtes, pour aſpirer à devenir ſon épouſe, & trop vertueux, pour l'écouter dans d'autres vuës, que celles du mariage. Elle prit la réſolution de s'en retourner chez ſon pere, tant pour ſauver ſa vertu, que pour donner à ſon Amant le tems de guérir de ſa paſſion. Celui-ci l'obligea à reſter: il n'étoit pas éloigné de l'épouſer, mais il avoit un terrible préjugé à combattre: un homme de qualité épouſer une Payſanne! D'ailleurs, comment s'aſſûrer qu'il poſſéderoit le cœur de ſon Amante? Il s'étoit

fauſſement perſuadé qu'elle avoit pris de l'amour pour un jeune homme d'un Village voiſin, & ſur quelques preuves qu'il crut en avoir, il voulut la renvoyer. Déja Pamela s'étoit revêtuë de ſes habits de Payſane, & ſe diſpoſoit à partir; mais ſon Amant ne fut pas long-tems dans ſon erreur, & il reconnut bientôt, qu'il étoit lui-même celui qui avoit fait le plus d'impreſſion ſur le cœur de ſa chere Pamela. Elle l'aimoit en effet; mais ſa vertu, ſon état & la bienſéance de ſon ſexe, lui faiſoient renfermer en elle-même les ſentimens de ſa tendreſſe. Quelque ſoin qu'elle prît de les tenir ſecret ſon Amant à la fin s'en apperçut; & quand il crut n'avoir plus lieu d'en douter, il lui offrit ſa main, qu'elle accepta avec reconnoiſſance.

Voilà en abrégé toute l'hiſtoire de Paméla, & en même tems le précis de la Comédie de Nanine, où il n'y a qu'un ſeul perſonnage qui ne ſe trouve pas dans le Roman: c'eſt celui de la mere du Comte *d'Olban*, qui n'eſt qu'un rôle de rempliſſage: mais l'on ſçait bon gré à l'Auteur de l'avoir ajoûté à l'Hiſtoire principale. Ce rôle admirablement joüé

par Mademoiſelle Dangeville, fait preſque lui ſeul tout le comique de la piéce. Pour la Baronne *de Lorme*, c'eſt le vrai caractère de Myledi *Davers*, ſœur de l'Amant de Pamela. Ces deux femmes ſont également méchantes, également entétées de leur nobleſſe, également ennemies, l'une de Paméla, l'autre de Nanine.

La Baronne devoit épouſer le Comte d'Olban, Amant de Nanine. Sa jalouſie, contre une rivale d'un rang ſi inférieur au ſien, eſt le ſujet de la premiére ſcéne: cette paſſion eſt parfaitement exprimée, & je regarde cette ſcéne comme la plus belle de toutes. Peut-être eſt-elle un peu trop chargée de ſentences. C'eſt le défaut général de cette Comedie; elle contient peu de vers, qui ne renferment quelque maxime; il n'eſt pas juſqu'aux valets & aux payſans qui ne parlent par épigrammes, & qui n'y débitent des apophtegmes. Mais il faut convenir que ces éclairs multipliés qui ébloüiſſent l'imagination, n'ôtent preſque rien au ſentiment qui régne dans toute la piéce; en même tems que l'eſprit admire, le cœur ſe ſent également touché.

Il y a peut-être d'autres défauts qu'on pourroit reprendre avec plus de raiſon : le caractère violent de la Baronne de Lorme va preſque juſqu'à la groſſiereté : l'Auteur ſans doute s'eſt cru autoriſé par l'exemple de Miledi Davers, qui ſe laiſſe emporter juſqu'à battre Pamela : ces ſortes de procedés peuvent ne pas paroître extraordinaires à Londres, mais j'ai peine à croire qu'on s'y accoûtume à Paris. Il eſt vrai que la Baronne ne porte pas tout-à-fait ſi loin ſa vengeance ; elle veut bien ſe contenter ſeulement d'enfermer Nanine dans un Couvent pour le reſte de ſes jours.

Ah ! mon enfant, que j'aurai de plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.

M. de Voltaire, toujours guidé par le Roman Anglois, établit dans ſa piéce une morale dangereuſe, qui ne tend qu'à confondre toutes les conditions, & à former des alliances diſparates. L'amoureux Comte d'Olban débite à ce ſujet des maximes également contraires au bon ordre d'un Etat, & à l'arrangement des familles. Mais c'eſt un amoureux qui parle, & l'on eſt moins choqué de ce qu'il dit, que de la facili-

té avec laquelle la Comteſſe ſa
conſent à ſon mariage. Les Anglois
moins délicats que nous ſur ces
de méſalliances : cependant , qu
fait pas Miledi Davers, pour e
cher que ſon frere n'épouſe Pan
Ce n'eſt qu'en ſecret que celui-ci
clut cet hymen, & il ne le rend p
que long-tems après. Celui du C
d'Olban ſe fait au contraire avec
eſpéce d'éclat : on tient d'abord,
cela, comme une aſſemblée de f
le, & on le célebre en préſence
conſentement des premiers parer

J'ai vu dans les premieres loge
fieurs Dames de condition, qui n
gardoient pas de trop bon œil la v
Comteſſe, & qui, ſi elles avoient
ſa place, n'auroient pas eu pour le
autant de complaiſance, ni n'aur
jamais conſenti à un mariage ſi in
Mais en revanche, toutes les Gri
des troiſiémes loges donnoient à
bonne Dame mille bénedictions,
ſuadées que ſi la mode de ces ſort
mariages venoit à s'établir parmi n
elles ſe verroient bientôt toutes m
morphoſées en Comteſſes. *La Pa*
parvenuë avoit deja échauffé l'ima

tion à pluſieurs ; ce dernier exemple va achever de leur tourner la tête. On ne verra plus bientôt par tout, que de ces chercheuſes d'avantures, qui avec plus d'ambition que Nanine, ſans en avoir ni la beauté ni la vertu, ſe croiront en droit de viſer auſſi haut qu'elle. Sentimens pernicieux parmi les perſonnes du commun, qui, tandis qu'elles ſe repaiſſent de ces chimeres, négligent de devenir de bonnes ouvrieres, choſe plus utile mille fois, & plus néceſſaire dans un Etat, que toutes ces Comteſſes imaginaires.

Si M. de Voltaire avoit ſuivi également par-tout l'Auteur Anglois qui lui a fourni le ſujet de ſa Comédie, il auroit évité une autre faute qui a été univerſellement condamnée. On eſt indigné de voir que le Comte d'Olban faſſe enlever à ſon Amante tous les dons qu'elle en avoit reçus, & qu'il la dépoüille de ſes habits de Demoiſelle, pour la renvoyer dans ſon Village avec les haillons d'une Payſanne. On trouve dans ce procedé autant de dureté que de baſſeſſe ; & l'on eſt fâché de voir qu'un homme de qualité puiſſe en être capable. Tous les jours nous voyons

M. de Voltaire avoit vû, dans le Roman Anglois, que Pamela ſoupçonnée d'une intrigue amoureuſe, & apprenant que ſon amant étoit ſur le point de la congedier, lui avoit renvoyé ſes habits; mais il auroit dû y voir auſſi, que ce n'étoit pas ſon amant qui les redemandoit, qu'il vouloit au contraire, qu'elle les emportât avec elle, & qu'elle gardât l'argent qu'il lui avoit donné, & dont il ſçavoit qu'elle pourroit avoir beſoin.

En ſuivant toujours la comparaiſon de Nanine & de Pamela, je découvre un autre défaut dans la Comédie, qui ne ſe trouve pas dans le Roman: c'eſt la Lettre qu'écrit Nanine à ſon pere *Philippe Ombert*, que le Comte d'Olban prend pour ſon rival. Cette Lettre écrite d'une maniere équivoque, & interceptée par le Comte, eſt ce qui forme l'intérêt principal, ou qui fait, pour mieux dire, tout le vacarme de la Piéce. Qui ſe ſeroit jamais imaginé, qu'une Lettre d'un enfant à ſon pere, d'une jeune fille à un vieux villageois, pût paſſer pour un billet doux? Il faut que l'Auteur ait eu bien envie de jetter des ſoupçons ſur la conduite de Nanine,

nine, pour lui faire écrire une Lettre dans ce goût-là.

Toutes les ſemaines Pamela écrivoit à ſon pere ou à ſa mere; il n'y avoit pas une de ſes Lettres qui ne fût interceptée par ſon amant; mais jamais il ne s'eſt aviſé de les prendre pour des billets d'amour : c'eſt qu'elles portoient toutes ce caractére diſtinctif qui exclut toute mépriſe. *Mon très-cher pere, ma très-chere mere.* Voilà comme elle commençoit toutes ſes Lettres. *Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante & fille* PAMELA. Voilà comme elle les finiſſoit. Elle écrivoit reſpectueuſement, comme il convient à une fille bien née, & ſes Lettres n'avoient pas ce petit air cavalier qu'on remarque dans celle de Nanine. Il n'eſt pas étonnant que le Comte d'Olban ſe ſoit laiſſé ſurprendre par le ſtyle de cette Lettre mais on eſt ſurpris que M. de Voltaire ſoit ſi peu au fait du céremonial épiſtolaire.

On n'eſt cependant pas fâché de la mépriſe, elle donne lieu à une ſcène extrêmement intéreſſante : c'eſt celle où le Comte reconnoît que ce Philippe Ombert, dont il avoit été ſi jaloux, eſt le pere de Nanine. L'arrivée de ce

bon vieillard, ſes ſentimens vertueux, l'innocence de ſa fille, l'étonnement de la Comteſſe d'Olban, l'admiration de ſon fils, le dépit de la Baronne de Lorme, la joïe de tous les domeſtiques forment une ſituation ſi touchante, que les ſpectateurs en ſont attendris, qu'ils en verſent des larmes.

On a voulu faire un crime à M. de la Chauſſée, d'avoir introduit en France un genre de comique que les anciens ont ignoré, & que Moliere n'a jamais connu : mais quelque raiſon qu'on puiſſe avoir de ſe déchaîner ſi fort contre le goût de ce qu'on appelle *le Comique larmoyant*, il ſuffit que M. de Voltaire ſe ſoit déclaré en ſa faveur, pour lui donner de la vogue, & pour le fixer à jamais ſur notre Théâtre. Sa Comedie de *l'Enfant Prodigue* avoit déja fort ébranlé les eſprits ; les ſuccès de *Nanine* vont achever de les entraîner dans le parti de M. de la Chauſſée. Envain quelques critiques voudroient s'élever contre un goût qui réünit à la fois ce que la Comédie a de plus agréable, & ce que la Tragédie a de plus touchant ; ce goût ne peut manquer de prévaloir ; il eſt également ſoutenu par les applaudiſ-

ſemens du public & par l'autorité du plus grand de nos Poëtes. Quelques-uns regardent Nanine comme une Piéce défectueuſe, parce qu'on y rit & qu'on y pleure en même-tems : mais depuis quand eſt-ce un défaut pour un Ouvrage, de réünir en lui ſeul la perfection de deux Ouvrages différens ? Mais, dit-on, on ne ſçait quel nom donner à une Piéce de cette nature ; ce n'eſt donc plus qu'une diſpute de noms ? Eh ! bien, qu'on ne l'appelle, ſi l'on veut, ni Comédie, ni Tragédie, mais qu'on diſe que c'eſt une Piéce irreguliérement charmante, à laquelle tout Paris a aſſiſté, & ſingulierement applaudi.

Parmi les différentes critiques qui ont combattu ce nouveau genre dramatique, il y en a une ſurtout qui m'a paru mériter quelque attention. C'eſt une petite brochure intitulée *Réflexions ſur le Comique larmoyant, par M. de Chaſſiron, de l'Académie de la Rochelle.*

Contre l'ordinaire des Ecrits qu'on nous envoie de Province, celui-ci eſt ſimple, naturel, élégant : & s'il n'eſt pas plein de feu & de vivacité, il eſt plein de ſens & de raiſon.

Le nouveau genre de Comique, qui,

depuis quelques années, s'eſt introduit ſur la ſcène, a eu d'un côté bien des approbateurs, d'un autre côté auſſi, il a eu bien des adverſaires, & M. de Chaſſiron vient en augmenter le nombre. Le but qu'il ſe propoſe dans ſon Ouvrage, n'eſt pas d'apprétier les Auteurs qui ſe ſont diſtingués dans ce genre : " quelle ſource de Critiques, „ dit-il, ne ſe prépare-t'on pas, pour „ peu qu'on bleſſe l'amour propre „ d'Auteurs accoûtumés à recevoir des „ applaudiſſemens publics ? „ Pour moi, je crois qu'on court plus de riſque encore, quand on bleſſe la délicateſſe de ceux auxquels le public n'a jamais applaudi.

Si la crainte des Critiques empêche M. de Chaſſiron d'apprétier les Auteurs, ſon zèle pour la gloire du Théâtre, lui fait prendre aujourdhui les armes contre le nouveau genre de Comedie dans lequel ils ont excellé : Il fait à ce ſujet les quatre queſtions ſuivantes.

" Cette maniere de traiter le Comi- „ que, eſt-elle autoriſée par l'exemple „ des anciens ? „

" A-t'on la liberté indefinie de la „ changer ſans ceſſe ? „

" Nous rapporte-t'elle plus d'utilité „ & de plaiſir que celle du ſiécle de „ Moliere ? „

" Eſt-elle enfin deſtinée à paſſer à la „ poſterité, comme une nouvelle bran- „ che de dramatique propre à orner la „ ſcène ? „

Pour répondre à la premiere queſtion, l'Auteur remonte à la plus haute antiquité, & fait voir qu'Ariſtophanes, Menandre, Plaute, Terence, & tous ceux qui ont vécu avant & après eux, n'ont laiſſé aucun modéle du Comique qu'il attaque, que l'attendriſſement du cœur n'a point été l'objet de leur Comédie, & que Thalie n'a jamais fait verſer de larmes, ni dans Rome, ni dans Athènes.

" Ce n'eſt donc pas chez les anciens, „ conclut M. de Chaſſiron, que les Au- „ teurs du nouveau genre ont puiſé la „ maniere plaintive : & la victoire ne „ ſeroit plus long-tems incertaine ſi „ elle dépendoit de leurs exemples. „

Cette verité eſt ſi évidente, qu'on pouvoit ſe diſpenſer d'en apporter des preuves. Mais ſeroit-il auſſi aiſé de nous convaincre que le Comique de M. de la Chauſſée eſt oppoſé à la na-

ture & à l'eſſence de la Comédie ?

L'Auteur des réflexions ſuppoſe dans ſa réponſe, ce qui eſt en queſtion. Sçavoir que l'exemple des anciens doit fixer le ſort du vrai Comique ; qu'Ariſtote, Horace, Deſpréaux s'étant déclarés pour le goût qu'ils ont trouvé établi de leur tems, ils ne nous eſt point permis de paſſer les bornes qu'ils lui ont preſcrites.

Ne peut-on pas dire que ſi ces Legiſlateurs Litteraires avoient vécu parmi nous, s'ils avoient connu ce nouveau genre de Comédie, ils auroient également fait des règles en ſa faveur ? Il plaît, c'eſt la premiere de toutes les règles, l'autorité n'y peut rien faire.

Mais, demande encore M. de Chaſſiron, *nous apporte-t'il plus d'utilité ou de plaiſir que celui du ſiécle de Moliere ?* Pour du plaiſir, il paroît bien que nous y en trouvons, puiſque nous ſuivons avec tant d'empreſſement toutes les Piéces qu'on nous donne en ce genre. Je laiſſe au public à décider de l'utilité que nous en pouvons retirer ; je crois pourtant que s'il y a de l'avantage, c'eſt principalement pour les Acteurs.

Quant à la quatriéme queſtion, qui

rde la poſtérité ; le jugement qu'on
porteroit ſeroit très-incertain ; il
arriver qu'elle ait pour notre ſié-
a même admiration que nous avons
les ſiécles d'Auguſte & de LOUIS
GRAND ; & alors ce Comique que
le Chaſſiron combat de toutes ſes
es, ſeroit propoſé pour modèle à
neveux ; & ils diroient indifférem-
t, Terence, Moliere & la Chauſ-

uoique l'Auteur des Réflexions ne
t point perſuadé, je dois dire ce-
lant qu'il expoſe ſes raiſons avec
méthode, une clarté, une Logi-
admirable. C'eſt un mérite rare ;
; dont peu de gens lui tiendront
pte. On voudroit y voir plus de
eur, plus d'amenité, plus de bril-
C'eſt le goût de notre ſiécle ; on
herche point l'exactitude, on veut
eu, de l'éclat, de l'agrément. La
le ſimplicité du ſiécle paſſé nous
ıye ; les fleuves majeſtueux coulent
r nous avec trop de lenteur, nous
lons des ruiſſeaux qui murmurent,
ruyantes caſcades, de pétulans jets
u. Notre eſprit veut être toujours
'air, toujours monté ſur un cheval

d'Eſpagne qui le ſecouë, qui l'a
C'eſt un état violent, c'eſt une f
au fort de ſon accès ; il faut eſ
qu'elle finira, qu'on reviendra au
goût, au goût ſain, à la raiſon.
reux ceux qui de bonne heure e
prendront le chemin ; mais plus
reux celui qui pourra réſiſter au
rent, & qui, dans ce délire unive
oſera paroître raiſonnable.

Du devoir il eſt beau de ne jamais ſortir ;
Dût-on même y rentrer avec le repentir.

OBSERVATIONS SUR LA LITTERATURE MODERNE.

ARTICLE V.

Œuvres de M. Remond de S. Mard.

LA varieté eſt, dans les Ouvrages d'eſprit, ce qu'eſt la diverſité des fleurs dans un parterre, la multiplicité des mets ſur une table, la différence des ſons dans la muſique. Notre ame qui ſe laſſe aiſément du même objet. Se plaît à voltiger ſur des matieres differentes, & l'uniformité ne lui eſt pas moins odieuſe, qu'elle eſt deſagréable aux yeux, au goût, à l'oreille.

Un Ouvrage peut être agréablement varié, ou par les choſes qu'il renferme, ou par la maniere de les traiter : & il peut ſe faire lire avec un égal plaiſir,

ſoit que ſous un ſeul aſpect il nous repréſente pluſieurs choſes différentes, ſoit que ſous des tours diverſifiés, il ne nous offre qu'un ſeul objet. Que ſera-ce, s'il réunit à la fois l'un & l'autre agrément, & ſi la variété des couleurs ſe trouve jointe à la diverſité des matieres ?

C'eſt ce que nous voyons avec plaiſir dans les œuvres de M. Remond de S. Mard, où, en forme de Lettres, d'éclairciſſemens, de diſcours, de réflexions, de dialogues, on parle de preſque tous les genres de Littérature, on traite les principaux ſujets de morale.

Il avoit déja paru quelques éditions de ce Livre, celle-ci eſt la plus complette & la mieux conditionnée. On a mis à la tête de chaque volume des figures ſimboliques, qui ſont un ornement à l'ouvrage, & qui égayent l'imagination du Lecteur.

Le premier volume commence par un diſcours ſur la nature du Dialogue, dont on fait voir d'abord l'origine & l'antiquité : on parle enſuite des premiers, qui ont écrit en ce genre, & on établit les régles qu'on y doit obſerver.

„ A conſulter l'allure de l'eſprit hu-
„ main, dit l'Auteur, il me paroît clair
„ que la maniere d'écrire en dialogue,
„ comme la plus naturelle, eſt la plus
„ ancienne: Je ne rebattrai rien de ma
„ conjecture; l'eſprit humain, quand
„ il fait pour la premiere fois une cho-
„ ſe, ne choiſit pas la maniere la plus
„ difficile de la faire. „

Voilà donc M. de S. Mard qui ne veut rien rabattre de ſon opinion ſur l'ancienneté du Dialogue, & moi je trouve qu'il en rabat beaucoup, quand il dit dans le même diſcours: " Le „ Dialogue a pour partage les graces „ naïves, & la belle ſimplicité fait tout „ ſon ornement, & qu'il ajoûte: Je „ ne ſçais par quelle fatalité l'eſprit, „ dès qu'il ſe met à écrire prend auſſi- „ tôt ſon vol, & cherche tellement à „ s'élever, qu'il en coûte pour ſe ré- „ duire, & s'abaiſſer au ton ſimple & „ naturel. „

S'il eſt vrai que l'eſprit ait tant de peine à ſe reduire au ton ſimple & naturel, & s'il eſt vrai auſſi que la ſimplicité ſoit le partage du Dialogue, ce genre d'écrire n'eſt donc pas le plus aiſé, ni par conſéquent le plus ancien.

Ce ſimple raiſonnement me feroit rabattre beaucoup de mon opinion, ſi j'étois du ſentiment de l'Auteur ſur l'ancienneté du Dialogue.

Platon, Ciceron, Lucien ſont les premiers qui ſe ſont diſtingués dans ce genre d'ouvrage.

„ *Platon* étoit né avec ce génie heu-
„ reux qui donne les hautes réputa-
„ tions. Une grande élegance, & beau-
„ coup de douceur dans le ſtyle, lui
„ ont attiré l'admiration de tous les ſié-
„ cles. Ses Ouvrages donnent à l'eſprit
„ de grandes vûës, & ce qu'on voit de
„ hardi & de pompeux, fait qu'on lui
„ pardonne quelquefois ce qui lui man-
„ que de juſteſſe. Riche dans ſes deſ-
„ criptions, il choiſit toûjours pour
„ peindre des objets agréables, & les
„ peint avec force. les raiſonnemens
„ les plus abſtraits acquierent quelque
„ choſe de gracieux en paſſant par ſon
„ imagination qui eſt extrêmement
„ fleurie, & la qualité de Philoſophe
„ dont il ſe pique, ne le fait jamais re-
„ noncer au langage de Poëte. Platon
„ étoit galant & ne ſe défendoit point
„ de l'être. Toutes les fois qu'il parle
„ de l'amour, ſon ſtyle en fait l'éloge,

„ & ſon imagination échauffée par ſon
„ cœur, en devient une fois plus bril-
„ lante. Quand il parle de la beauté,
„ vous le croyez plein des tranſports
„ qu'elle cauſe, ce ne ſont que grands
„ mots, qui, parce qu'ils ont de con-
„ fus, peignent parfaitement le deſor-
„ dre de l'amour.

„ *Ciceron* traite les matieres les plus
„ difficiles avec un air d'enjouement
„ qui l'en déclare maître. Né pour plai-
„ re, & pour plaire en tout genre, il
„ avoit une ſorte d'imagination faite
„ pour embellir la vérité, & pour lui
„ donner cette meſure de graces qui en
„ corrige la ſechereſſe, ſans lui rien
„ faire perdre de ſa force. Tant de qua-
„ lités néanmoins ne lui donnent pas le
„ droit de décider, il propoſe toûjours
„ la verité en tremblant, & avec la
„ modeſtie d'un homme qui examine.
„ Mais par malheur, ſa modeſtie étoit
„ bornée à ſes connoiſſances, & cette
„ vertu l'abandonnoit toûjours, lorſ-
„ qu'il venoit à parler de lui.

„ *Lucien*, que l'Auteur appelle ſon
„ héros, exerça d'abord la profeſſion
„ d'Avocat. Mais il ſe dégoûta bien-
„ tôt d'un métier où les mots & les

„ figures ſont eſtimés plus que les cho-
„ ſes, & où les poumons donnent de
„ l'avantage. Il eut recours à la Philo-
„ ſophie, il étoit fait pour elle. Ces
„ opinions paſſageres qui portent le
„ nom pompeux de ſyſtême, & qu'un
„ Philoſophe oiſif donne à la credu-
„ lité humaine, ne paſſent point chez
„ lui pour des verités. Ennemi declaré
„ de tout ce qui ſent le préjugé, il a
„ la force de ſoutenir ce vuide que
„ la raiſon laiſſe dans un eſprit qui ne
„ veut ſe remplir que d'évidence.
„ Quoique Philoſophe, il ne donnoit
„ la Philoſophie que pour ce qu'elle
„ étoit. Simple & délicat dans ſa ma-
„ niere de penſer, il rendoit ſes idées
„ avec netteté. Il avoit une ſcience que
„ la nature donne, & que le com-
„ merce trop fréquent des Livres peut
„ ôter, il badinoit agréablement.
„ Quand il a attrapé un ridicule, on
„ eſt ſûr de ſe le voir préſenter ſous
„ plus d'une forme, & cette forme
„ eſt toûjours agréable. Tout ce qui
„ eſt revêtu d'un grand nom, a je ne
„ ſçais quoi qui pique ſon goût pour
„ la raillerie, & ſes traits de ſatyre
„ ſont des marques d'honneur.

Ce n'eſt guéres ſur des têtes ignobles qu'on aime à faire tomber ſa ſatyre, comme ce n'eſt point ordinairement les mauvais Ouvrages que l'on critique.

Du caractere de ces trois Auteurs, M. de S. Mard paſſe aux regles du Dialogue.

Ces regles, telles qu'il les donne, ne ſont pas toujours celles qu'avoient ſuivies les anciens; ce n'eſt pas que je prétende que leur goût doive l'emporter ſur celui des modernes; j'eſtime pour le moins autant ce que M. Paſcal nous a donné en ce genre, que les plus beaux Dialogues de l'antiquité, & je ſuis perſuadé que le vrai moyen de nous ennuyer, ce ſeroit de nous en donner comme ceux de Platon.

On ne doit pas s'attendre que j'entre ici dans le détail de ceux de M. de S. Mard; je dirai ſeulement en general, qu'ils ſont écrits avec beaucoup d'agrément, d'art, de delicateſſe; on voudroit y trouver autant de ſimplicité, de clarté, de juſteſſe. Ils finiſſent preſque tous par une penſée vive, brillante, ingenieuſe. On ſouhaiteroit auſſi qu'elle fut toujours vraie, ſenſible, naturelle.

Mais tout ceci ne regarde que la forme de l'Ouvrage, on reproche pour le fond des choſes plus ſerieuſes à l'Auteur. On l'accuſe d'avoir confondu les principes de la morale, & d'avoir changé quelquefois les vices en vertus. Je cite quelques endroits qui ont donné lieu à cette accuſation.

Au Dialogue XVII. Venus dit à Diane: „ Qui vous a dit, belle Diane, „ que la pudeur étoit, dans une belle, „ la caution de ſa vertu ? Sçavez-vous „ bien qu'elle eſt un témoignage de ſa „ foibleſſe ? Rougir à la vûë d'un A- „ mant, n'eſt-ce pas convenir qu'on a „ des droits mal défendus, & qu'on „ pourroit être vaincu, ſi l'on étoit „ bien attaqué ?

DIANE.

„ Mais ſi cela eſt, pourquoi les hom- „ mes font-ils tant de cas de la pudeur ?

VENUS.

„ C'eſt qu'elle fortifie leurs eſpé- „ rances, & qu'elle facilite leurs con- „ quêtes.

Dans le Dialogue ſuivant, Neptune dit à Apollon : " Puiſque nous avions „ tant fait que de bâtir à Laomedon

„ une Ville comme Troye, il étoit bien
„ juſte qu'il nous payât de nos peines
„ par quelques ſentimens de reconnoiſ-
„ ſance. Car je ne vois point de vice
„ plus affreux que l'ingratitude.

APOLLON.

„ Tout le monde le dit: cependant
„ vous ſeriez bien étonné, ſi l'ingrati-
„ tude étoit une ſorte de nobleſſe d'a-
„ me, & ſi c'étoit un ſentiment de
„ grandeur, qui nous fit ingrats. Peut-
„ être nous ne nous jugeons point o-
„ bligés de rien rendre pour un bien-
„ fait, parce que nous croyons le mé-
„ riter. Il eſt vrai que ce qui fait notre
„ ingratitude, doit valoir alors notre
„ eſtime à notre bienfaiteur; & que
„ nous ne ſçaurions aſſez loüer le diſ-
„ cernement qu'il a eu de placer ſon
„ bienfait.

NEPTUNE.

„ Je devois donc pardonner à Laome-
„ don.

APOLLON.

„ Et vraiment oui. Je pourrois mê-
„ me vous dire que vous deviez l'eſti-

„ mer davantage, juſtement à cauſe
„ de ſon ingratitude, &c.

Voici, dans le troiſiéme Dialogue ce que Venus dit encore à Diane : “
„ Déeſſe, vous ne meritez pas d'être
„ ſi belle que vous êtes, & tant d'agré-
„ mens ne vous ont point été donnés
„ pour être ſage. Pourquoi eſt-on bel-
„ le ? N'eſt-ce pas pour faire des A-
„ mans, & pourquoi faire des Amans ?
„ Si ce n'eſt pour faire des heureux ?

DIANE.

„ Quel cas fait-on d'une belle qui
„ prodigue ſes faveurs ?

VENUS.

„ Ce qu'on met de trop dans ſes fa-
„ veurs, eſt préferable à la ſotte bar-
„ barie que vous exercez ſur les autres,
„ & qui pis eſt, ſur vous-même.

DIANE.

„ Ah ! c'eſt cette barbarie qui nous
„ vaut la gloire !

VENUS.

„ Il y a une bizarrerie dans les idées
„ des hommes, dont je ne ſçaurois

„ rendre raiſon. Ils ont attaché leur
„ gloire à ſe rendre utiles les uns aux
„ autres ; & une belle qui ſerviroit le
„ public autant qu'il eſt en elle, ſeroit
„ deshonnorée ? Choſe plaiſante ! la
„ gloire des hommes eſt de ſervir au
„ bien genéral, & la gloire des fem-
„ mes, qu'on nomme honneur, eſt de
„ s'y refuſer.

Voilà les principaux endroits où l'Auteur paroît avoir un peu maltraité la morale ; c'eſt au public à juger ſi c'eſt avec raiſon que cette accuſation a été formée, & en cas qu'il la trouve bien fondée, voici d'avance ce que Mr. de St. Mard lui addreſſe.

„ Je puis aſſûrer le public, que mon
„ deſſein n'a point été de changer les
„ idées qu'il a ſur les vertus & ſur les
„ vices ; que s'il en a cru plus que je
„ ne voulois, je ſuis toujours coupa-
„ ble de mettre mal exprimé. On doit
„ me rendre la juſtice de croire, qu'a-
„ vec un peu plus d'attention, je n'au-
„ rois pas donné ſujet de mal penſer
„ de moi à mon Lecteur ; & je l'eſpere
„ d'autant plus volontiers, que je ſuis
„ prêt de faire en ſa faveur, ce que
„ permet rarement l'orgueïl humain,

„ je condamnerai moi-même mes „ idées, dès qu'elles ſeront capables „ de bleſſer la morale, &c.

Ces ſortes d'exemple ſont rares, & dénotent toujours un bon eſprit.

Le ſecond volume renferme des ſujets à peu près ſemblables à ceux des Dialogues, quoique ſous une forme differente. Ce ſont des Lettres Philoſophiques & galantes qu'on peut regarder comme autant de petits plaidoyers d'amour; comme autant de Paradoxes, dont quelques uns pourroient peut-être donner priſe à la critique. Ils auroient beſoin auſſi d'un petit éclairciſſement, pour juſtifier certaines maximes un peu ſingulieres que l'on y trouve.

La troiſiéme Lettre, par exemple, où l'on ſemble diſpenſer les enfans de la reconnoiſſance qu'ils doivent à leurs peres, eſt ſi contraire à la façon ordinaire de penſer, que malgré le tour ingenieux qu'on lui a donné, malgré la force des raiſons qu'on y employe, il n'eſt perſonne qui ne ſe faſſe un devoir de la condamner.

On decouvre auſſi dans quelques autres de tems en tems de petites héré-

ſies d'amour ; mais eſt-il une matiere où les erreurs ſoient plus frequentes, en eſt-il où elles ſoient plus pardonnables ? elles ſont tournées d'ailleurs ſi agréablement ; elles ſont defenduës avec tant d'eſprit, tant de ſubtilité, tant de fineſſe, qu'on les aime tout autant que des verités, & peut-être plus. Eſt-il rien de ſi joli, par exemple, de ſi ingénieuſement dit, que la reponſe d'un jeune homme qui juſtifie ſon attachement pour une perſonne decriée ; on ſouhaiteroit que ce qu'il dit fut vrai, tant il y a d'eſprit. Il faut convenir qu'une fauſſeté bien ornée, & qu'on donne comme telle, a quelquefois plus de grace qu'une verité toute nuë.

On trouve dans ces Lettres des choſes charmantes ; mais pour me ſervir des paroles de l'Auteur : Elles ſont „ trop fortes de choſes, j'y trouve trop „ de profondeur, & une profondeur „ trop marquée. Quand on veut dire „ des choſes fines, je voudrois que „ pour les rendre agreables, on en ca„ chât un peu la fineſſe. Pour le ſecond „ defaut ; elles ont trop d'éclat & elles „ ne ſont pas aſſez Lettres. A l'égard

„ de la petite hiſtoire (*de Mademo*
„ *D*** qui eſt à la fin* ,) à conſi
„ les idées que je crois qu'on do
„ voir du Roman , celui-là me p
„ d'un aſſez bon goût , & il y a
„ de la mauvaiſe humeur à contr
„ le Public qui en a paru ſatisfait

Mais ce que je regarde ſur - comme un morceau fort eſtimabl ſont les trois *Lettres ſur la naiſſance progrès & la décadence du goût* , q trouvent au troiſiéme volume. ſont écrites avec plus de feu que le reſte ; elles ont même un peti méchant , un petit ton ſatyrique n'eſt point du tout déſagréable premiere eſt moins vive que les autres ; on ſent que l'Auteur n'eſt encore en train , il ne s'anime meſure qu'il avance dans ſon ſuj

Il fait d'abord remonter ſon teur juſqu'aux tems les plus gro de la Republique de Rome : da ſein de la Barbarie , il lui fait vo bon goût éclore , pour ainſi dire lever peu à peu , monter à ſa pe tion , & tomber enſuite avec un pidité incroyable.

Ce qui étoit arrivé à Rome de

par les mêmes raiſons, arriver auſſi parmi nous : après avoir été long-tems barbares, nous nous laſſames de notre ignorance, nous ouvrimes les Livres Grecs & Latins, nous y rencontrâmes le bon goût que nous euſſions peut-être trouvé, mais plus lentement, dans notre cœur, & nous ſurpaſſâmes bientôt ceux qui nous avoient ſervi de modéles.

Mais nos beaux jours ont peu duré; & ſi l'on en croit M. de S. Mard, nous entrons déja dans la barbarie du bas empire.

Deux hommes à Rome avoient cauſé cette decadence ; Ovide & Sénéque ont trouvé des imitateurs parmi nous. M. de la Motte eſt un de ceux qu'on accuſe de cette dépravation de goût en France ; je n'oſe nommer celui qu'on lui donne pour Collegue ; on pourra, ſi l'on veut, le reconnoître à ce portrait.

„ On a vû tout-à-coup ſe préſen-
„ ter dans la carriere du bel eſprit, un
„ jeune homme qui avoit toutes les
„ qualités néceſſaires pour y briller ;
„ à une grande délicateſſe d'imagina-
„ tion, il joint une grande netteté, &

„ beaucoup d'étenduë dans l'eſprit.
„ Né avec ce talent ſi peu conſideré,
„ & qui néanmoins mérite tant de l'ê-
„ tre, né, dis-je, avec le talent de s'éle-
„ ver aux principes des choſes, il ne
„ fait point, pour attraper la verité,
„ ces détours ennuyeux, & pourtant
„ ſi ordinaires. Il y va, & il y méne
„ par le chemin le plus court & ce che-
„ min, il le ſéme de fleurs. Ce n'eſt
„ pas-là tout ſon mérite. Egalement
„ propre à tout, il fait agréablement
„ des vers, nous avons des choſes de
„ lui écrites à merveille en proſe.
„ Poëte, Philoſophe, tout lui obéit.
„ Il commande à ſon imagination, il
„ ne la ſent jamais rebelle. Rien de
„ ce qui peut plaire & éblouir n'eſt
„ épargné dans ſes ouvrages. A-t'il à
„ mettre en œuvre une idée commu-
„ ne; elle acquiert entre ſes mains
„ tout l'éclat dont elle eſt capable;
„ il la taille dans toutes ſes faces; à
„ force d'art, il la rend lumineuſe.
„ Lui arrive-t'il une idée brillante, il
„ l'orne autant que ſi elle étoit com-
„ mune. Jaloux d'en faire ſentir toute
„ la beauté, attentif à ſe faire hon-
„ neur de ſon bien, économe, com-
me

„ me s'il n'étoit pas riche, il l'étend,
„ il l'alonge, il la fait pour ainſi di-
„ re, paſſer par la filiere; & devenu
„ enſuite tout-à-coup prodigue, il
„ étale tout à la fois ſes richeſſes, vous
„ accable de penſées, les met les unes
„ dans les autres, & force ainſi votre
„ admiration. „

Tel eſt l'homme qu'on veut aſſocier à M. de la Motte. C'eſt au public à prononcer ſur cette accuſation; ne prevenons pas ſon Jugement, peut-être ne confirmeroit-il pas le nôtre.

Je ne parlerai point dans cet article de la poëtique de M. de Saint Mard qui forme les deux derniers volumes; elle contient tant de choſes intéreſſantes, qu'il m'a paru plus à propos d'en faire un article ſéparé. Je finis celui-ci par un petit Poëme ſur la ſageſſe qu'on avoit attribué à M. de la Fare, & que l'Auteur a revendiqué.

M. de Saint Mard dans une notte demande grace ſur la maniere dont il y a traité la ſageſſe : il eſt vrai qu'il la repreſente pour le moins auſſi voluptueuſe, & plus ſeduiſante que Venus. Mais il étoit Poëte alors, il avoit droit de tout dire.

ARTICLE VI.

LES AMAZONES.

Tragédie de Madame du Boccage.

Rien n'eſt plus étonnant que l'incor
ſéquence qui regne dans les idé
des hommes. Ils ont imaginé un Parna
ſe, ou une Montagne ſçavante où ils or
mis neuf Muſes & un Apollon c'eſt-à
dire un homme & neuf femmes pou
l'habiter. Comme s'ils avoient voul
nous dire par-là, que l'empire d
Sciences & des beaux Arts appartien
tellement au beau ſexe, que pour u
homme qui y réuſſit on doit aiſémen
trouver neuf femmes qui s'y diſtin
guent. D'où vient donc cet étonnemen
cette admiration univerſelle, lorſqu
quelques-unes d'elles cherchent à
ſignaler ? Les moindres efforts qu'ell
font en ce genre, ſont à nos yeux con
me autant de phénoménes ; & ſi le ſu
cès ſuit le travail, nous ſommes tent
auſſi-tôt de crier au miracle. Pourqu
recourir au prodige dans une choſe
naturelle ? En vérité nous ne rendo

guéres de juſtice à ce ſexe aimable, & nous ſommes bien peu équitables envers les femmes. Je crois cependant qu'elles ne doivent pas nous ſçavoir trop mauvais gré de notre façon de penſer à leur égard; ſi d'un côté elles y perdent, on peut dire que de l'autre elles y gagnent infiniment. Comme nous n'attendons preſque rien d'elles, pour peu qu'elles nous donnent, nous croyons recevoir beaucoup : nous leur tenons compte des moindres bagatelles, & tout ce qui vient de leur part eſt toûjours bien reçu.

Ce n'eſt pourtant pas à ce préjugé géneral que Mme. du Boccage eſt redevable du ſuccès de ſa Tragédie; ce n'eſt pas non plus comme une pure galanterie de notre part qu'elle doit enviſager nos applaudiſſemens, ni comme des honneurs que nous rendons à ſon ſexe. Il n'entre aujourdhui pour rien dans l'eſtime que nous faiſons de cette Piéce; c'eſt lui au contraire qui retire une nouvelle gloire d'un ouvrage, où l'on voit *avec beaucoup de plaiſir les Amazones guerrieres ſi bien repréſentées par une autre illuſtre Amazone du Parnaſſe.*

C'eſt cette conſidération, ſans dou-

te, qui a engagé Madame du Boccage à lui dédier ſa Tragédie ; pouvoit-elle la faire paroître ſous des auſpices plus favorables ? Et peut-on rien dire de plus délicat que ce qu'elle lui adreſſe.

Belles, dont le puiſſant ſuffrage
Donne au genie un prix flâteur,
Je vous conſacre mon ouvrage
S'il a pû toucher votre cœur,
J'oſe me promettre l'hommage
D'un Peuple votre adorateur.
Quand vous admirez le courage
De l'Amazone fiere & ſage,
Qui de l'amour fuit l'art trompeur,
Songez que l'appas ſéducteur
De vos traits, de votre langage,
Met plus de cœurs en eſclavage,
Que n'en a ſoumis la valeur
Des Héroines du vieil âge.
S'il n'eſt plus ce fameux rivage,
Où, ſans liens & ſans vainqueur,
Sur l'appui d'une loi Sauvage
Vous fondâtes votre grandeur ;
De ce triſte & barbare honneur
Notre ſiécle vous dédommage.
Tout ſe plaît, fléchit & s'engage
Sous votre pouvoir enchanteur.
L'univers eſt votre partage.

En ſe conciliant ainſi l'eſtime du beau ſexe, Madame du Boccage ne pouvoit pas manquer de s'aſſûrer auſſi notre ſuffrage : quel eſt donc actuellement le critique aſſez hardi, qui oſera cenſurer un ouvrage qui a pour approbateurs les deux moitiés du genre humain ? L'unique parti qui reſte à prendre, c'eſt je crois d'admirer avec tout le monde, de peur d'avoir ſoi-même tout le monde pour cenſeur. Il eſt pourtant une façon de reprendre qui ne bleſſe pas toûjours l'amour propre des Auteurs, comme il y a auſſi une maniere d'admirer qui n'exclut pas tout à-fait la critique ; & c'eſt à celle-là que je m'attache aujourdhui, principalement en rendant compte de cette Piéce.

Je remarque d'abord que le ſujet en eſt ſimple, l'expoſition aiſée, la verſification naturelle, les ſituations peut-être un peu trop froides, le dénouëment trop commun.

Orithie Reine des Amazones avoit vaincu les Scythes ; Théſée les avoit ſuivis à la guerre, & avoit été vaincu avec eux. On le prend, on l'emmene captif à la Cour de la Reine. Il s'étoit

laiſſé enflammer par les charmes de la Princeſſe Antiope, la Reine ſe laiſſe prendre pour lui de l'amour le plus violent.

C'étoit une loi parmi les Amazones, d'immoler leurs captifs au Dieu Mars : Menalippe leur Générale vouloit qu'on hâtât ce ſacrifice, mais la victime étoit trop chere, pour qu'on ne trouvât pas des raiſons de le differer. Cependant Orithie s'apperçoit qu'Antiope eſt ſa rivale ; elle en témoigne ſon chagrin à Théſée ; & ſur l'aveu que celui-ci lui fait de ſon amour pour la Princeſſe, elle ne cherche plus à s'oppoſer à ſa mort.

On ſe diſpoſe à obéir à la loi, on éleve un bucher, on conduit le captif dans l'endroit du ſupplice, mais une armée d'Atheniens vient auſſi-tôt l'en delivrer.

Théſée ſe met à leur tête, défait l'armée des Amazones, & entre victorieux dans le Palais de la Reine. Orithie ne peut ſurvivre au double affront de voir ſes feux mal reçûs, & ſa rivale heureuſe : elle laiſſe ſon trône à Menalippe, ſe donne la mort, & Théſée épouſe Antiope.

On ne conçoit pas qu'un ſujet ſi ſimple, ſi denué d'incidens, ait pû fournir à Madame du Boccage les cinq actes de ſa Tragédie. La paſſion de la reine pour Théſée, l'amour de Théſée pour Antiope ; la jalouſie d'Orithie, les craintes de la Princeſſe, voilà ce qui produit toutes les ſituations de cette Piece, uniquement faite pour le cœur. On n'y trouve point de ces incidens bizares, de ces coups hardis, de ces ſituations hazardées qu'enfante une imagination mal réglée, & qu'une raiſon ſaine condamne : on n'y voit point de ces éclairs fréquens qui éblouiſſent & qui n'éclairent pas ; qui blaiſent peut-être pour un moment, & que l'inſtant d'après le bon ſens desapprouve : on n'y remarque preſque point de ces maximes rimées, de ces Vers ſententieux qui font d'une Tragédie un recuëil d'Epygrammes, & qui ne ſe ſont introduits chez les anciens, que lorſqu'ils ont commencé à n'avoir plus de goût. Corneille, Racine, Crébillon & l'Auteur de Zaire ont ignoré cette façon nouvelle de traiter la Tragédie ; ce n'eſt cependant qu'en marchant ſur leurs traces qu'on

peut devenir auſſi grand qu'eux. La route qu'ils ont ſuivie eſt celle qui conduit au cœur ; on remarque aiſément que c'eſt cette même route que Madame du Boccage a voulu ſuivre dans tout le cours de ſa Piece : il lui en eût bien moins couté, ſi elle n'eût travaillé que pour l'eſprit.

Dans le premier Acte la Reine confie ainſi à Antiope le ſecret de ſon amour.

De l'Hymen paſſager approuvé par nos loix.
J'avois ſçû juſqu'ici m'interdire les droits ;
Vous ſeule rempliſſiez l'eſpoir de ma couronne.
Mais l'amour a ſurpris le cœur d'une Amazone.

Après avoir declaré que Theſée eſt le Héros qu'elle aime, elle ajoute :

Je le vois terraſſer les monſtres indomptés,
Des Centaures fougueux venger les cruautés,
Au recit de ces faits qui raviſſent mon ame,
Mon courage s'anime, & mon amour s'enflamme.
Qui venge l'univers, peut bien dompter un cœur.

Roland comme Théſée, avoit terraſſé des monſtres ; comme lui auſſi il avoit vengé l'univers, il ne put pour-

tant pas dompter le cœur d'Angelique. Medor ſans faire tant de fracas, vint à bout d'en triompher. C'eſt qu'on ne ſoumet pas les cœurs par la force, comme on terraſſe les Centaures.

Ce n'eſt point par effort qu'on aime,
L'amour eſt jaloux de ſes droits;
Il ne dépend que de lui-même;
On ne l'obtient que par ſon choix.
Tout reconnoît ſa loi ſuprême;
Lui ſeul ne connoît point de loi.

La Reine qui n'a éncore rien dit à Théſée de ſon amour, vient dans le ſecond Acte lui en faire l'aveu; cette déclaration ne convient guéres à une Amazone, & ſur-tout à une Prêtreſſe vis-à-vis d'un militaire; elle en ſent elle-même toute l'indécence.

A vous peindre mon cœur, ma voix embaraſſée,
Laiſſe Antiope ici vous rendre ma penſée;
La garde des Autels, mon trouble & mes tourmens.
M'empêchent d'exprimer mes ſecrets ſentimens.

Une declaration ſi formelle n'avoit pas beſoin d'interprête, & Théſée

21224

pouvoit aſſurement l'entendre ſan ſecours d'Antiope. Il eſt plus emb raſſé lui-même de déclarer ſa flamm la Princeſſe ; celle-ci cependant le n toit fort à ſon aiſe en lui diſant :

Quoique née en ces lieux, je n'en ai poin
mœurs.
Votre ſort m'intereſſe, & vous pouvez m'ap
dre
Quel objet vous ravit.

Le timide Théſée lui répond :

Mon embarras, mes yeux vous le diſent aſſe

En amour les gens du métier ne ſ pas toujours les plus hardis comme l voit, & une Prêtreſſe y parle quelq fois plus librement qu'un Mouſq taire.

La Reine commence au troiſiè Acte à prendre des ſoupçons contr Princeſſe ; ils naiſſent de l'intérêt qu' tiope prend au ſort de Théſée ; & il confirment par le refus qu'elle fait trône & de la main de Gelon. Ce des Scythes avoit envoyé un Amba deur à la Reine pour lui propoſer paix, & lui demander la Princeſſ

nariage ; mais Antiope aimoit. Theſée, elle n'avoit garde de conſentir à cet hymen.

Je paſſe legerement ſur ce troiſiéme Acte, qui, auſſi bien que le précedent, a été trouvé un peu froid. Ils ne produiſent en effet l'un & l'autre, aucune ſituation bien intéreſſante. Le quatriéme eſt proprement l'Acte triomphant de la Piece, & c'eſt la cinquieme Scene qui en fait toute la beauté; ce que l'amour a de plus délicat, le plus tendre, de plus animé, de plus touchant, s'y trouve vivement exprimé : Orithie n'ômet rien pour attendrir le cœur de Theſée, & l'on peut lire que pour une Prêtreſſe de Mars, elle entend parfaitement le langage de l'amour.

Viens, je veux avec toi porter par-tout la guerre,
De monſtres, de brigands, allons purger la terre;
Montrons à l'univers à quel point de grandeur,
L'amour d'une Amazone éleve ſa valeur.
Pour une amante née au milieu des allarmes,
Je crains ni les dangers, ni la ſoif, ni les armes
En te prouvant l'amour qui guidera mes coups
Que ces travaux guerriers à mes yeux ſeront doux.
Quelle félicité de partager la gloire
De l'objet de ſes feux chéri de la Victoire !

D'avoir les mêmes ſoins, les mêmes ennemis ;
Se voir tous deux vainqueurs, & le reſte ſoumis.
Ton exemple & ta vûë élevant mon courage,
Par mes heureux exploits j'obtiendrai ton hommage ;
Et ton amour acquis par mes ſoins généreux,
De ton cœur, malgré moi, m'apportera les vœux.
Je ſerai digne enfin que la Grece étonnée
Admire nos lauriers unis par l'hymenée.

Tant d'amour mêlé à tant de courage n'excite dans Theſée que des ſentimens d'admiration ; ſon cœur reſte toûjours inſenſible pour tout autre que pour la Princeſſe.

Le cinquiéme Acte commence par des plaintes, il continuë par des applaudiſſemens, il finit par la mort de la Reine. Antiope lui reproche celle de Theſée ; Menalippe, qui croit l'avoir fait mourir elle-même, s'en applaudit : Orithie qui reconnoît que ce Heros vit encore, ſe tuë de ſa propre main. Menalippe s'étoit battuë contre Idas qu'elle avoit pris pour Theſée, elle vient raconter le ſuccès de ce combat, où elle croit avoir eu tout l'avantage. C'eſt Mademoiſelle Clairon qui a joué ce rôle. Voici ce qu'elle dit :

Tout ſert à nous armer ; & parmi les clameurs,
Nous marchons ſans déſordre & combattons ſans crainte.
A peine l'ennemi de nos dards ſent l'atteinte,
Qu'irrité de nos coups, ardent à s'en venger,
Dans d'étroits défilés il ſe laiſſe engager.
Je romps leurs Bataillons, leurs ſang ſouille la terre ;
Et dans la nuit qui joint plus d'horreur à la guerre,
Théſée offre à mes yeux ſon brillant Bouclier ;
Il falloit pour tout vaincre abbattre ce guerrier.
Nous nous joignons ; nos traits ſe croiſent l'un & l'autre.
Et loin que ſa valeur l'emporte ſur la nôtre ;
Tandis qu'un coup leger teint ſon fer de mon ſang ;
D'un coup mortel ma hache a partagé ſon flanc.

Mais quelle eſt la ſurpriſe de cette fiere Amazone, lorſqu'elle apperçoit ce Heros glorieux chargé des marques de la victoire, elle qui croyoit l'avoir vû expirer ſous ſes coups.

On peut dire cependant que cette mort prétenduë qui devoit exciter de grands ſentimens de joye ou de douleur, n'en produit que de très-foibles C'eſt le defaut géneral de cette Piece

qui eſt un peu trop unie ; ce qui ne vient que du caractère de douceur que Madame du Boccage donne à preſque tous ſes Perſonnages. Il eſt vrai que les Ecrivains ſe peignent dans leurs Ecrits ; mais ce qui eſt une vertu dans un Auteur, devient ſouvent un defaut dans un Perſonnage de Théâtre. Il faudroit qu'il y eût un peu dans cette Piece de ce qu'il y a de trop dans la Tragédie de Catilina. Orithie n'a de feu & de vivacité que lorſqu'elle parle de ſon amour ; elle ſe tuë avec la même tranquilité, que ſi elle immoloit une victime au Dieu Mars : auſſi ſa mort n'a-t'elle touché perſonne, parce qu'on voyoit bien qu'elle ne ſe tuoit pas tout de bon.

Pour Menalippe, il faut convenir qu'elle eſt moins femme que les autres ; mais auſſi Theſée n'eſt point aſſez homme. Je ſerois bien embarraſſé de dire ce qu'eſt Antiope ; & ſi Menalippe n'avoit pas le defaut des gens de guerre, qui eſt de vanter ſans ceſſe leurs exploits, je la regarderois volontiers comme l'Héroine de la Piece.

On peut dire, malgré tous ces petits defauts, que cette Tragedie a été

très-bien reçuë, & qu'elle meritoit de l'être. L'impreſſion ne lui a rien fait perdre de ſon prix ; elle confirme au contraire les Lecteurs dans l'idée avantageuſe, qu'ils s'étoient déja formée de l'Auteur ſur la lecture de ſon premier ouvrage. Qu'il me ſoit permis de me joindre au nombte de ſes admirateurs, Et de lui en faire mon compliment.

Belle, dont les charmans ouvrages
Ont eu l'avantage flâteur
D'avoir réüni les ſuffrages
Du goût, de l'eſprit & du cœur :
J'oſe vous offrir les hommages
D'un peuple votre approbateur.
Quand vous nous peignez le courage
D'une Amazone fiere & ſage,
Nous admirons moins ſa valeur,
Que l'éclat de l'art enchanteur
Dont vous faites ſi bon uſage.
S'il n'eſt plus, ce fameux rivage,
Où parmi les neuf doctes ſœurs,
On vous eût rendu les honneurs
Dûs à la Muſe de notre âge ;
La Seine vous en dédommage,
C'eſt là que votre nom vainqueur
Du tems bravera le ravage ;
Et qu'en jugeant à la rigueur,

On conviendra que DU BOCCAGE
Eut l'eſprit, le goût pour partage,
Et Paris pour admirateur.

ARTICLE VII.

LE VÉRITABLE AMI,

Ou la vie de David ſimple.

NOus ſommes plus faſtueux, nous autres François, dans les titres que nous donnons aux Livres de cette eſpêce; on ne voit guéres en France de Romans roturiers, ils ſont preſque tous de la premiere condition; il en eſt peu qui ne ſoient décorés du nom d'une terre érigée en Duché, en Marquiſat, ou en Comté. *Mémoire du Duc de* ***. *Avantures du Marquis de* ***. *Confeſſions du Comte de* ***, c'eſt ainſi qu'ils s'annoncent dans le monde. Quelquefois ils ſe contentent de nous apprendre qu'ils ſont de qualité, ſans nous dire ni leur nom, ni leur dignité; mais quelquefois auſſi ils vont chercher des noms nouveaux dans les pays étrangers, comme ſi la France n'en avoit pas d'aſſez diſtingués pour

ſatisfaire leur vanité ; & quelquefois même, comme ſi la terre ne ſuffiſoit pas à leur ambition, ils vont en prendre juſques dans le Ciel ; témoin celui qui vient de paroître ſous le titre lumineux de *Chevalier du Soleil.*

Si cependant il arrive que le Héros ou l'Héroïne d'un Roman ſoit un payſan ou une payſanne, on ne fait connoître la baſſeſſe de leur condition, que pour relever davantage l'éclat de leur fortune : *Le Payſan parvenu*, *la Payſanne parvenuë* nous annoncent quelque choſe de brillant ; & l'on s'attend au moins à les voir l'un & l'autre poſſéder en titre de Marquiſat, les terres que leurs peres avoient labourées.

Nous ne nous aviſerions donc pas de mettre à la tête d'un Roman fait en France, un titre auſſi ignoble que celui de *David ſimple*, ni de l'intituler, par exemple, la vie de *Claude Gauthier.* Ce nom roturier dégraderoit tout l'ouvrage ; l'Auteur ne pourroit guéres ſe flâter de trouver des Lecteurs parmi les gens de condition ; & ſon Livre, qui ne ſe trouveroit dans la boutique d'aucun honnête Libraire,

ſeroit tout au plus étalé au bout du Pont-neuf avec *la Vie de Michel Morin*, & les autres papiers bleus de cette eſpêce.

Toutes ces conſidérations néanmoins n'ont pas empêché qu'on ne traduisît en notre langue *la vie de David ſimple ;* & nous devons ſçavoir gré au Traducteur de n'y avoir eu aucun égard ; il nous eût privé d'un ouvrage eſtimable, & qui mérite bien l'accuëil favorable que nous lui avons fait. Il ne s'eſt point fait annoncer ſous un nom diſtingué, il a paru ſans train & ſans livrée, & ne s'eſt fait connoître que par ſon mérite.

D'autres ſe ſont préſentés en même tems que lui avec tout l'étalage des grands Seigneurs ; mais ce vain éclat n'a ſéduit perſonne ; & ſous cette grandeur apparente, on n'a apperçû que de véritables miſéres. Tous ces Marquis, ces Comtes, ces Chevaliers prétendus qui nous donnoient leurs Mémoires, & qui nous racontoient leurs avantures, n'étoient dans le vrai, que des Valets de Comédie, des *Jodelets*, *des Maſcarilles* qui avoient pris la qualité & les habits de leurs maîtres, pour

en impoſer à une cotterie de pretieuſes ridicules, dont ces faiſeurs de Mémoires imitoient aſſez bien le langage; auſſi ont-ils eû, la plûpart le même ſort que ces valets des *précieuſes* de Moliere, un éclat d'un moment, une confuſion éternelle.

Le Roman de David Simple n'a rien de pareil à craindre; ce n'eſt point à l'éclat de ſon nom qu'il doit ſa réputation; il ſe fait valoir par lui-même, il touche, il inſtruit, il intéreſſe, & par-tout il ne préſente que des principes d'honneur, de probité, de droiture. L'amour n'eſt point comme dans les autres Ouvrages de cette nature, la Divinité qu'on y adore; c'eſt l'amitié ſeule qui en eſt l'ame; mais une amitié fondée ſur la raiſon, ſoûtenuë par le ſentiment, accompagnée de la vertu. On y donne l'idée d'un ami véritable, mais on n'y reconnoît pour véritables amis, que les gens de bien.

Tout eſt Anglois dans ce Roman; le goût, les caractères, la morale; l'Auteur, le Héros, les principaux Acteurs. Je vais, ſelon ma coûtume en donner un petit précis.

David Simple eſt le fils d'un bour-

procura d'abord les ſecours que l'on doit aux malheureux ; il lui rendit bien-tôt après les ſervices, il eût pour lui les ſoins, les attentions que l'on doit à un ami.

Simple étoit au comble de ſes déſirs, il avoit trouvé ce qu'il cherchoit depuis long-tems, & cette découverte ſans doute, devoit être la concluſion du Roman. L'Auteur a voulu le finir par un double mariage. L'épouſe de David étoit toute trouvée ; l'ami du frere fut bien-tôt l'amant de la ſœur, pouvoit-il manquer de devenir ſon époux ?

L'Auteur avoit auſſi ménagé une épouſe à Valentin. La vie de celle-ci forme un autre Epiſode du Roman, & donne lieu à une reconnoiſſance qui touche, qui intéreſſe, & le double mariage qui la ſuit met le comble au bonheur de ces Amans, & termine heureuſement leur hiſtoire.

Toutes les parties de ce Roman ne ſont pas également intéreſſantes, il y a des longueurs dans certains endroits, & dans d'autres il y a des détails bas qui font languir la narration & en dégradent le ſtile.

On a inſeré dans la ſeconde partie
ı Epiſode qui ne tient par aucun en-
oit à l'hiſtoire principale ; on pour-
it le retrancher tout-à-fait ſans dé-
embrer le corps de l'ouvrage, mais
)n pas ſans priver le Lecteur d'un
:s plus beaux morceaux que nous
'ons en ce genre.

C'eſt une jeune Françoiſe qui à la
:rité ſemble n'être venuë à Londres
us le nom d'Iſabelle, que pour en-
etenir Simple & ſa compagnie du
cit de ſes malheurs, mais dans quel-
ıe endroit qu'elle les raconte, en
'ance ou en Angleterre, par-tout
le ne peut manquer de toucher, d'at-
ndrir, de faire couler des larmes.
e Traducteur lui-même s'eſt infini-
ıent ſurpaſſé dans cette Epiſode. Ail-
:urs ſon ſtyle eſt dur, péſant ; ſes
xpreſſions baſſes, triviales, ſa narra-
on lente, embarraſſée. Ici, il écrit
vec plus de nobleſſe, plus de légè-
:té, plus de feu.

Quoique cette hiſtoire ne ſoit point
ée aux évenemens principaux de celle
e David, on ne peut pas dire ce-
endant qu'elle lui ſoit abſolument
trangere. Il y a entr'elles certains

rapports de reſſemblance & d'oppoſiton, qui font croire qu'elles ont été faites pour être miſes à côté l'une de l'autre.

Valentin a une ſœur, cette ſœur a une amie qui devient ſon épouſe. Iſabelle a un frere, ce frere a un ami qui doit être ſon époux.

David épouſe la ſœur de Valentin, le frere d'Iſabelle épouſe *Dorimene*.

L'amitié de David fait le bonheur de ſon épouſe, l'injuſte amour de Dorimene trouble celui de ſon époux.

Cinthie, par les bienfaits de David s'unit à ſon cher Valentin pour toûjours; Iſabelle par les fureurs de Dorimene, perd ſon cher *Dumont* pour jamais.

Les Auteurs du Roman vivent enſemble pour ne plus ſe ſéparer, ceux de l'Epiſode ſe ſeparent pour ne plus ſe revoir.

Les malheurs d'Iſabelle & la félicité de Camille; la probité de David & la méchanceté de Dorimene, le fruits conſolans d'une amitié raiſonnable, & les ſuites funeſtes d'un amour criminel forment ici un contraſte qui fait aimer la vertu, & qui inſpire l'horreur pour le vice.

n auroit tort de condamner les
ians, ſi on ne nous en donnoit que
ette eſpêce. Il n'y a dans celui-ci
ne ſituation, aucune image, au-
e expreſſion qui ne tende à nous
lre meilleurs que nous ne ſom-
; il n'y a aucun état, aucune con-
on, qui ne puiſſe en retirer quelque
ıtage.
es recherches de David, pour trou-
un ami, donnent lieu à une infi-
de caractères qui ne ſont pas ce
l y a de moins bon dans cet ou-
ge. Mais la plûpart de ces portraits
éſentent moins les hommes en gé-
ıl, que les Anglois en particulier,
l ſeroit difficile d'en faire ailleurs
ı Londres, une juſte application.
)n auroit pû en retrancher quel-
s-uns ſans faire tort au Roman.
nme on auroit dû auſſi ſupprimer
tre ou cinq petites hiſtoriettes qui
donnent un air de recueil de piéces
ıchées, & qui dans le fond, ne
itent pas qu'on détourne l'atten-
ı du Lecteur de l'objet principal.
e crois qu'on pourroit encore re-
cher à l'Auteur de ſe défaire trop
ment des perſonnages qui l'embar-

raſſent ; pour peu qu'ils le gênent & qu'ils l'incommodent, une mort ſubite ou violente, vient auſſi-tôt l'en délivrer. C'eſt une faute qui ſuppoſe peu de reſſource dans l'eſprit, pour conduire finement & adroitement une intrigue ; mais c'eſt une faute dans laquelle tombent communément tous les Romanciers de ſa nation, que les nôtres n'ont déja que trop imités.

Les Eſpagnols ſont moins prodigues du ſang humain, & ménagent davantage la vie des hommes. S'ils ſe défont quelquefois de quelques-uns de leurs Auteurs, ce n'eſt point préciſément pour s'en débarraſſer, mais c'eſt pour tirer de leur mort une infinité d'autres avantures. C'eſt ce qu'on peut voir dans l'ancien Roman du *Chevalier du Soleil*. Celui qu'on vient de nous donner ſous ce titre, en eſt moins la traduction que l'abregé. On ne pourroit pas en ſupporter la lecture, ſi on l'avoit traduit en notre langue tel qu'il eſt dans l'original. On a reduit à quatre petites parties ce qui formoit auparavant huit gros volumes ; & ſans en retrancher les beautés, on a trouvé le moyen d'en ſupprimer les ſuperfluités & les longueurs.

Ce Roman eſt dans un goût tout différent de celui de David Simple ; les deux Auteurs ont écrit dans le génie de leur nation ; l'un avec la ſage modération d'un Anglois, l'autre avec le faſte giganteſque d'un Eſpagnol.

Dans le premier, on voit un homme d'une condition médiocre, dont la conduite eſt toute unie, qui vit en paix avec ſes concitoyens, & qui converſe indifféremment avec le Bourgeois, l'Artiſan, l'homme de Condition. Il eſt vêtu ſimplement, il eſt logé de même ; la raiſon l'éclaire, le bon ſens le conduit, & à ſa vertu près, il n'a rien qui le diſtingue des autres hommes.

Dans l'autre, ce ne ſont que des Princes, des Rois, des Empereurs qui ſe font une guerre continuelle, & qui arment tout l'Univers pour leurs querelles ; on n'y voit que des monſtres, des magiciens, des géans qui combattent contre eux, & qui ſont vaincus par des Chevaliers redoutables ; on n'entend parler que d'enlevemens, d'apparitions, de reconnoiſſances, de ſortiléges, de prodiges.

„ gardent comme leur Pere, ce thr
„ que tous lui élevent dans leurs cœ
„ ont quelque choſe de plus flât
„ mille fois pour un Prince que, p
„ le bonheur de ſon Peuple, le ci
„ fait naître ſenſible à la véritable g
„ re.

„ Ainſi penſe l'Empereur, & ces ſ
„ timens que lui a inſpiré l'intérêt
„ ſes Sujets, vont faire pour long-te
„ leur félicité. Un événement impr
„ l'avoit engagé dans une guerre
„ neuſe pour eux; toutes les puiſſan
„ que la jalouſie avoit miſes en ar
„ contre lui, n'en ont que mieux
„ éclater ſa puiſſance. Tout plioit ſ
„ les efforts de ſon bras victorie
„ mais au moment où la foudre
„ main, il ſembloit devoir achever
„ craſer ſes ennemis, il croit enten
„ la voix gemiſſante de ſon Peup
„ l'intérêt de ce cher objet de ſa t
„ dreſſe, l'emporte en lui ſur tout au
„ ſentiment; lui-même met des bor
„ à ſes triomphes, & il donne à
„ Sujets une paix qu'il croit être l'ol
„ de tous leurs déſirs. Elle devoit ê
„ en effet pour eux un très grand av
„ tage; cependant l'extrême attac

„ ment qu'ils ont pour leur Prince, &
„ le déſir de concourir à ſa grandeur,
„ leur faiſoient voir avec moins de
„ peine la continuation d'une guerre,
„ dont tous les événemens le cou-
„ vroient d'une gloire immortelle ;
„ mais elle n'a fait que changer d'ob-
„ jet ; la modération dont il vient de
„ donner un exemple ſi rare, ren-
„ ferme en ſoi plus d'héroiſme, que
„ n'auroient pû faire les victoires les
„ plus éclatantes.

ARTICLE VIII.

HISTOIRE DU PARLEMENT D'ANGLETERRE.

Par M. l'Abbé Reinal.

ON demande quelquefois, en parlant de certains Ouvrages qui ont de la réputation parmi nous, s'ils ſont écrits dans le goût qui leur eſt propre ? Si, par exemple, les Odes des M. de la Motte ont le vrai ton de la Poëſie Lyrique ; ſi les Eclogues de M. deFontenelle portent le véritable caractère du genre Paſtoral ; ſi les piéces de M. de la Chauſſée ſont dans le goût du bon comique ? Me ſeroit-il permis de faire ici la même queſtion, & de demander, ſi M. l'Abbé Reinal a véritablement ſuivi le goût hiſtorique dans ſon hiſtoire du Parlement d'Angleterre, & dans celle du Statouderat ? Y a-t'il pour ce genre de littérature des régles particuliéres aux quelles tous les bons Hiſtoriens ſe ſoient aſſujettis ? Chacun d'eux au contraire, ne l'a-t'il pas traité ſelon ſon goût, ſon

e, ſes caprices ? Ce qui ſemble autoriſer ſon opinion, c'eſt la dité de leurs caractères ; examinons-hacun en particulier, & nous n'en verons pas deux qui ſe reſſemblent.
érodote le plus ancien hiſtorien ſoit venu juſqu'à nous, a le ſtyle , élégant, naturel ; il regne dans arration une impartialité ſi mar- , qu'on a peine à diſtinguer quel pays & de quelle religion il . Son hiſtoire mérite cependant, trouve en effet peu de créance, e qu'il n'étoit pas aſſez inſtruit choſes dont il parloit. Hiſtoriens Grecs
a Grece n'a point produit d'hiſen auſſi accompli que Thucidi- il eſt exact & déſintereſſé dans qu'il dit, grand & noble dans la niere dont il le dit ; il regne dans ſon Ouvrage une certaine auſtéqui le fait beaucoup reſpecter, le faire moins aimer.
a retraite des dix mille eſt une oire excellente, Xénophon en eſt Héros & l'écrivain ; ſon eſprit mande force & d'élevation ; mais il e la netteté & de la juſteſſe. La nſéance des mœurs eſt mal obſer-

vée dans cet Ouvrage, où les i
rans & les barbares parlent en Pl
ſophes, & comme les peuples ci
ſés. C'eſt par la lecture de cette
toire, que Scipion & Lucullus
devenus de grands Capitaines.

Polybe eſt un diſcoureur qui di
ſagréablement de bonnes choſes
narre mal, mais il raiſonne bien.
hommes d'état & les militaires en
plus de cas que les gens de goût &
Grammairiens.

On trouve beaucoup de rec
ches, de jugement & de Log
dans les Antiquités Romaines de
nys d'Halicarnaſſe; ſa politique
d'ailleurs commune, ſes haran
ennuyeuſes, ſa narration traînant

Plutarque eſt bien autant mor
qu'hiſtorien. Il connoît parfaiter
les hommes, & les peint ſans aig
& ſans flâterie. Il ne loue & ne b
que par des faits; ſes vies des illu
Grecs & Romains ſont, au gré de l
coup de ſages, le meilleur Ouvra
l'antiquité.

Hiſtoriens Latins. On trouvera dans les deux
ceaux qui nous reſtent de Saluſte, u
grand, un eſprit juſte, un ſens

mirable : il a l'air trop chagrin contre ſa patrie, & trop mauvaiſe opinion des hommes ; ſon ſtyle eſt peut-être plus dur que fort, & ſa brieveté lui ôte un peu de ſa clarté.

Les Commentaires de Céſar ſont célebres par la pureté du ſtyle, par la ſageſſe de la narration, par la juſteſſe des idées. Si ce grand homme avoit écrit un peu moins ſéchement, il ſeroit un modéle parfait pour l'hiſtoire.

Tite-Live a l'imagination belle, l'expreſſion noble, une éloquence admirable ; il n'y a proprement que lui, parmi les hiſtoriens, qui ait éminemment l'art d'exciter les paſſions, & de remuer les reſſorts du cœur les plus cachés.

Aucun hiſtorien ancien ni moderne ne reſſemble à Tacite : cet écrivain peint, mais ſeulement les grandes choſes. Il penſe hardiment, mais ſes expreſſions ne ſont pas ordinairement heureuſes. Je le crois plus Miſantrope que Philoſophe, & moins zélé pour les bonnes mœurs, qu'envenimé contre les hommes. Sa politique preſque toûjours trop raffinée a

gâté pluſieurs bons eſprits parmi les Eſpagnols & les Italiens. Les génies hardis, ſont ébloüis de l'éclat de ſes penſées ; & les naturels, révoltés de la ſubtilité de ſes raiſonnemens. Sa maniere de critiquer eſt fine en elle-même ; mais elle devient groſſiére, par l'envie qu'il a de critiquer tout : il paroît moins écrire pour plaire, que pour exciter l'admiration. C'eſt une ſorte d'eſprit qui n'eſt d'uſage que pour l'oſtention : on ne s'en accommode pas dans le commerce ordinaire des hommes.

Quinte-Curce devoit naturellement avoir l'ame grande, puiſqu'il ne s'eſt point laiſſé impoſer par le nom, la réputation & les exploits d'Alexandre : il dit le bien & le mal de ce Conquérant, comme il l'auroit pû dire d'un homme ordinaire. On lui a reproché avec raiſon d'avoir trop ſémé de fleurs dans ſon hiſtoire ; mais il faut avouër auſſi, qu'il excelloit à peindre les mœurs d'un air agréable & naturel.

Hiſtoriens Italiens. L'hiſtoire des guerres d'Italie par Guichardin, eſt écrite d'un ſtyle fort élevé, fort pur & fort naturel ; c'eſt

dommage qu'il y ait une partialité ſi marquée contre la France.

Celle de Florence par Machiavel, eſt très-agréable pour la forme, médiocrement exacte pour les faits, pleine de viſions pour la politique; l'eſprit l'emporte de beaucoup dans cet hiſtorien, ſur le jugement.

L'hiſtoire des Guerres Civiles de France par d'Avila, mériteroit une bonne traduction. Cet écrivain circonſtancie fort bien les faits, raiſonne fort juſte ſur les événemens, donne à ſa narration un ſtyle & un enchaînement qui entraîne toûjours le Lecteur.

Fra-Paolo donne à tout ce qu'il traite les couleurs qu'il veut. Perſonne n'aprofondit comme lui les matiéres de Doctrine, ni ne leur donne tant d'agrément. Pour cacher ſon animoſité qui lui fit entreprendre ſon hiſtoire du Concile de Trente, il a pris le parti de plaiſanter ſur tout; mais des railleries perpétuelles, dans une matiére auſſi grave que celle qu'il traite, découvrent la partialité qu'il voudroit cacher. Cet écrivain malgré l'étenduë & l'élevation de ſon génie, a

le caractère le plus vicieux qui ſe puiſſe trouver dans un hiſtorien ; il perd la créance de ſes Lecteurs.

Hiſtoriens Eſpagnols. L'hiſtoire d'Eſpagne, par Mariana, eſt remarquable par la ſageſſe qui le caractériſe ; cet écrivain dit tout ce qu'il faut dire, & il ne dit que cela. Il ne ſe livre pas trop aux beaux endroits, & ne néglige jamais ceux qui ne le ſont point. Les inégalités qui défigurent ſouvent les plus petits Ouvrages, ne ſe trouvent point dans une ſi longue hiſtoire. Tout y eſt aſſorti ; la grandeur du deſſein, la nobleſſe du ſtyle, la majeſté des refléxions. Mariana eſt moins ſuperſtitieux qu'on ne le devoit attendre du ſiécle où il vivoit, & du pays où il écrivoit.

Hiſtoriens Anglois. L'hiſtoire d'Ecoſſe par Buchanam, a de la réputation, & elle en mérite. La latinité de cet Ouvrage eſt digne du ſiécle d'Auguſte, mais la vérité y manque ſouvent. Un air de raillerie, & beaucoup de partialité s'y font ſentir aux Lecteurs les moins pénetrans. Cet hiſtorien trop ſervile imitateur des anciens, leur a dérobé ce qu'il a de meilleures refléxions, & de plus beaux

tours. Pluſieurs Critiques ont obſervé qu'il avoit peu d'élévation dans les ſentimens, & qu'on dévinoit, en liſant ſon hiſtoire, qu'il manquoit de mœurs.

Milord Clarendon a fait l'hiſtoire des Guerres Civiles d'Angleterre auxquelles il a eu tant de part : cet Ouvrage eſt écrit avec beaucoup de force & de dignité. Les portraits de tout ce que cette région a produit de caractères ſinguliers, de grands hommes ou d'eſprits factieux, y ſont tracés de main de maître. L'écrivain a eu l'avantage de vivre avec tous les gens dont il parle, & il avoit trop de pénétration, pour ne les pas bien connoître. De tous les hiſtoriens Anglois, Clarendon eſt le moins partial.

Je ne dirai rien aujourd'hui des hiſtoriens François ; je me reſerve à en parler dans la feuille ſuivante, en rendant compte de l'excellent abregé de M. le Preſident Hainaut, dont on vient de donner une nouvelle édition en deux volumes. Ce que j'ai dit ſuffit d'ailleurs pour faire voir que chaque hiſtorien a écrit ſelon ſon genie ; pourquoi feroit-on un crime à M. l'Abbé Rei-

nal, d'avoir ſuivi le ſien dans les deux hiſtoires qu'il nous a données. S'il n'a ni l'exactitude de Thucidide, ni la juſteſſe de Xénophon, ni la profondeur de Polybe; s'il eſt moins naturel que Céſar, moins vrai que Plutarque, moins inſtruit que Clarendon, s'il eſt plus fleuri que Quinte-Curce, plus raffiné que Tacite, plus outré que Saluſte; s'il écrit avec trop de force, trop de chaleur, trop de vehémence; s'il cherche plutôt à éblouir les eſprits qu'à les inſtruire, plûtôt à ſe faire admirer qu'à plaire, plûtôt à mettre de l'eſprit que de la verité dans ſes Ouvrages; c'eſt peut-être qu'il a voulu ſe conformer au goût preſent. La poſterité pourra conſulter l'hiſtoire du Parlement d'Angleterre, pour ſe former une juſte idee du goût du XVIII. ſiécle. Mais malgré les defauts qu'on reproche à M. l'Abbé Reinal, qu'il me ſoit permis de repéter, ici ce que j'ai dit ailleurs, que perſonne n'entend comme lui l'art de narrer en tableaux. Ses couleurs ſont vives, brillantes, lumineuſes, & tous ſes portraits ſont finis. S. Evremond trouvoit, dans Saluſte, ceux de Caton & de Céſar ſi

beaux, qu'il les preferoit à des hiſtoires toutes entieres ; qu'on juge ſi celui de la Reine Elizabeth eſt beaucoup inferieur à ceux de Céſar & de Caton.

„ Elizabeth que l'admiration univer-
„ ſelle a placée au-deſſus de la criti-
„ que, je dirois preſque de l'éloge,
„ prenoit les rênes d'un Empire agité,
„ dont mille ennemis, tous redouta-
„ bles, & tous dangereux, avoient
„ medité la ruine. Un Philippe ſe-
„ cond, dont la politique inquiette &
„ profonde ſçavoit faire des traîtres
„ dans tous les conſeils des Princes,
„ & ſuſciter des partis dans tous les
„ états : un Duc d'Albe, l'appui de
„ ſon maître par ſes victoires, & le
„ deſtructeur de la ſociété, par ſes
„ cruautés : un Duc de Parme, qui
„ joignoit aux ruſes Italiennes l'avan-
„ tage du phlegme Eſpagnol : une Ca-
„ therine de Médicis, qui preferoit d'a-
„ chever par un crime, ce qu'elle auroit
„ pû auſſi emporter par une vertu : un
„ Duc de Guiſe, que le bonheur de réuſ-
„ ſir à tout, rendoit hardi à tout entre-
„ prendre : Sixte-Quint, qui comptoit
„ pour rien de dominer, s'il ne fou-

„ loit à ſes pieds des couronnes : une
„ Marie Stuard, dont les malheurs
„ ont été ſi grands, qu'ils ont plutôt
„ obſcurci, que relevé l'éclat de ſes
„ belles qualités : quelques écrivains
„ paſſionnés ajoutent ; la Société des
„ Jeſuites, qu'ils appellent calomnieu-
„ ſement une *épée nuë, dont la poignée*
„ *eſt toujours à Rome.* Après tout, Eli-
„ zabeth voyoit autour de ſon thrône
„ des écueils plus dangereux encore,
„ que les orages qui la menaçoient au
„ loin. Les Catholiques qui ſoupçon-
„ noient ſa croyance, quoiqu'elle fît
„ encore profeſſion de leur Religion
„ paroiſſoient diſpoſés à lui conteſter
„ une couronne, qui dans leurs prin-
„ cipes ne lui appartenoit pas, puiſ-
„ que l'union d'Henri avec Anne de
„ Boulen, n'étoit qu'un concubina-
„ ge ; les novateurs que la perſecu-
„ tion avoit unis trop étroitement ;
„ étoient reſolus à dominer, ou à s'en-
„ ſevelir ſous les ruines du trône. Les
„ Irlandois eſclaves de la Cour de
„ Rome & penſionnaires de celle de
„ Madrid, épouſoient aveuglement
„ les fureurs de ces deux couronnes.
„ Les grands formoient tous des pré-

„ tentions, ou pour gouverner la
„ Reine, ou pour l'épouſer, ou pour
„ la detruire. Le Parlement étoit d'au-
„ tant plus avide d'autorité, qu'il y
„ avoit long-tems qu'il n'en avoit
„ eu. "

„ La Reine vit tous ces écueils &
„ les évita par de ces grands coups de
„ politique, qui font un ſpectacle rare
„ ſur la ſcène du monde, parce qu'il
„ n'eſt pas commun d'y voir des Ac-
„ teurs du caractère d'Elizabeth. On
„ eſt étonné encore aujourdhui, com-
„ ment une jeune Princeſſe, ſans ex-
„ perience, ſans ami, ſans conſeil,
„ ſans un droit trop decidé au trône,
„ a pû regner avec plus de dignité,
„ d'autorité, de tranquillité, qu'-
„ aucun Monarque qui portât alors la
„ couronne. Tandis que l'Europe en-
„ tiere étoit en proye aux diviſions
„ domeſtiques, aux guerres étrange-
„ res, aux factions, aux poiſons, à
„ la miſere, aux aſſaſſinats, à toutes
„ les horreurs qui rendront le ſeizié-
„ me ſiecle odieux & celebre; l'An-
„ gleterre voyoit ſon commerce s'é-
„ tendre ſes loix s'affermir, ſa police
„ ſe perfectionner. L'Hiſtoire doit re-

„ cueillir avec ſoin les principes ſu-
„ blimes d'une adminiſtration ſi par-
„ faite. “

„ Elizabeth, ſans que le Parle-
„ ment y eût eu d'autre part, que
„ de faire exécuter ſes ordres, vint à
„ bout de donner ce grand ſpecta-
„ cle à la terre, par une moderation
„ judicieuſe, qui lui fit mepriſer ſa-
„ gement la brillante folie des con-
„ quêtes : par une noble jalouſie du
„ pouvoir ſuprême, qu'elle ſçut éga-
„ lement maintenir par l'inſinuation
„ & par la force : par des principes
„ fixes & invariables de gouverne-
„ ment, dont rien ne fut jamais ca-
„ pable de la faire écarter : par une
„ attention ſcrupuleuſe à reprimer les
„ abus naiſſans, ou à les reſſerer dans
„ les bornes preciſes qu'éxigeoit la po-
„ litique : par une dexterité ſinguliere
„ à ménager les occaſions, qu'elle ne
„ perdit jamais, ou faute de diligen-
„ ce, ou par trop de précipitation :
„ par le talent équivoque, & qu'on
„ peut louer & blamer, de faire naî-
„ tre des haines, d'éterniſer des diſ-
„ cordes parmi ſes ennemis : par le
„ choix toûjours décent, toûjours

„ éclairé, toûjours utile de ſes Miniſ-
„ tres, de ſes Généraux, de ſes Fa-
„ voris mêmes. A ces grands talens,
„ Elizabeth ajoûta l'apparence des ver-
„ tus ſolides & éclatantes, qui ſont
„ l'ornement & l'appui du trône.
„ Quoique ſouverainement ambitieu-
„ ſe, elle parut deſintereſſée; zelée
„ pour la Réligion Anglicane, quoi-
„ qu'indifférente pour tous les cultes;
„ paſſionnée pour le bonheur de ſes
„ Sujets, quoiqu'idolâtre ſeulement
„ de ſa propre gloire. Pleine de fran-
„ chiſe & de probité, quoique peu
„ ſcrupuleuſe dans les affaires, Elle
„ unit les petites vanités des femmes
„ avec les grands ſentimens des Hé-
„ ros; les ridicules d'un ſexe avec le
„ travail de l'autre; beaucoup de dé-
„ faut d'un particulier, avec toutes
„ les qualités d'un Souverain parfait.
„ Pour être jugée comme il faut, Eli-
„ zabeth ne la doit être que par des
„ hommes d'Etat, des Miniſtres &
„ des Rois. „

Si tous les portraits de M. l'Abbé Reinal ne ſont pas toûjours reſſemblans, ils ſont toûjours beaux, toûjours agréables, toûjours appropriés

aux évenemens de ſon hiſtoire
ne nous repréſentoit les homme
comme ils ont été, nous auriо
la peine à croire tous ce qu'ils ont
quand leurs actions ne réponde
aſſez à leur caractère, il ſçait à
veille approprier leur caractère à
actions. Par la ſingularité de ſes
traits, il fait de tous ceux d
parle des hommes ſinguliers; il
à tous ſes perſonnages un caract
marquable, même à ceux qui
jamais eu de caractère bien ma

Quant au ſtyle de l'Hiſtorien
le monde eſt obligé de convenir
eſt trop chargé d'Antithéſes; el
laiſſent point au lecteur le ter
reſpirer. Il eſt vrai que l'Auteur l
duit par des routes agréables &
tes parſemées de fleurs; mais
lui ménage aucun endroit où il
de tems en tems ſe répoſer; ce
qu'en ceſſant de lire qu'il peut re
dre haleine. Je ſçais que l'hiſtoi
ſuſceptible d'ornemens, mais i
en éviter la profuſion. On les em
pour égayer l'eſprit, pour le
ſer, & non pour le fatiguer, ni
l'accabler. Ils doivent embellir le

& ne pas les étouffer. Cette multitude prodigieuſe de figures, d'images, de portraits, de tableaux, qui ſe ſuccedent ſi rapidement dans cette hiſtoire, cauſe à l'eſprit une eſpêce d'ivreſſe qui lui ôte la connoiſſance, ſur ce qui devroit faire l'objet principal de cet ouvrage : je crois que l'Auteur ne les y a pas mis ſans deſſein. La ſéchereſſe, le peu d'aménité que lui offroit ſon ſujet, auroit rendu la lecture de cet ouvrage peu agréable ; il vouloit ſe faire lire, ſe faire admirer, il y a réüſſi.

ARTICLE, IX.

ODE A MONSIEUR DE ***,

Conſeiller d'Etat, &c.

NOus aurions trop davantage, ſi en reprenant ce qu'il y a de défectueux dans les Ouvrages d'autrui, nous ne fourniſſions jamais nous-mêmes matiere à la cenſure. Nous devons d'autant moins nous en flâter, que nos critiques elles-mêmes lui donnent peut-être plus de priſe, que les ouvrages que nous critiquons. Si nous entendions bien nos intérêts, nous bornerions là, par rapport à nous, la cenſure publique, & nous ne nous expoſerions pas, en lui préſentant d'autres ouvrages, à nous faire critiquer par plus d'un endroit. Mais il eſt des occaſions, où pour ſatisfaire aux mouvemens du cœur, on ne conſulte pas toûjours les intérêts de l'eſprit : je ſçais qu'il eût été plus prudent de ſupprimer un ouvrage ſi éloigné de la perfection que l'on exige en ce genre ; mais dans une grande joye,

n néglige quelquefois les regles de
. prudence ; & ce ſentiment n'eſt
oint ſatisfait pleinement, s'il n'écla-
:. Citoyen d'une grande Ville, j'a-
ois partagé, avec ſes habitans, la
ouleur de voir leur Chef prêt à nous
re enlevé par la mort ; le Ciel vient
e le rendre à nos vœux ; & dans
s premiers tranſports de notre joye,
n'ai cherché qu'à la rendre publi-
ue.

O D E.

Ce n'eſt point au Dieu du tonnerre
Que j'offre aujourd'hui mon encens ;
Les Dieux que l'Olympe révere
Ne ſont plus l'objet de mes chants ;
C'eſt vous, Divinités fatales,
Qui ſur les rives infernales
Tournez le fuſeau de nos jours ;
Et pouvez ſelon votre envie
Rompre le fil de notre vie,
Ou bien en prolonger le cours.

Ce n'eſt pas pour moi que j'implore
Les richeſſes de vos fuſeaux ;
Homme inutile & qu'on ignore,
Qu'ai-je à craindre de vos ciſeaux ?
Mais ſi mes chants ont l'avantage

D'amollir votre fier courage,
Et ſi vous m'exaucez enfin ;
Vous prolongerez les années
D'un mortel dont les deſtinées
Devroient n'avoir jamais de fin.

Dans quelles diſgraces affreuſes
N'allions nous pas être plongés,
Si par vos loix trop rigoureuſes
Il eût vû ſes jours abregés ?
Rappellez nos craintes mortelles,
Et combien de larmes cruelles
Verſerent ſes Concitoyens ;
Aux jours que votre main lui file,
Vous vites que toute une Ville
Auroit voulu joindre les ſiens.

Mais enfin vos cœurs inflexibles
Se ſont laiſſé vaincre à nos pleurs ;
Et vous avez été ſenſibles
A la crainte de nos malheurs ;
Une ſanté toujours conſtante
Dans ſon automne floriſſante,
Va combler nos vœux déſormais ;
Et ſi votre ciſeau funeſte
Epargne le fil qui lui reſte,
Nous ſerons heureux à jamais.

Mais non, ſi ſur le noir rivage,
. . . tu n'es point deſcendu,

Cette faveur eſt moins l'ouvrage
De nos pleurs que de ta vertu.
Car dans ces lieux remplis d'allarmes ;
On eſt bien moins touché des larmes
Que verſe un peuple malheureux,
Que des vertus nobles, ſublimes
Qui font les ames magnanimes,
Et rendent l'homme égal aux Dieux.

Quel homme a jamais dans le monde
Montré plus de vertu que toi ?
Une ſageſſe plus profonde,
Et plus de zéle pour ſon Roi ?
Qui ſçut avec plus de nobleſſe
Allier les ris, l'allégreſſe,
Avec l'éclat, la majeſté ;
Et dans une place honorable,
Sans jamais ceſſer d'être aimable,
Qui fut jamais plus reſpecté ?

Mais d'où vient cette nuit affreuſe
Qui ſoudain s'offre à mes regards ?
Je vois une femme hideuſe
L'œil en feu, les cheveux épars ;
Près d'elle un héros invincible
Lui porte d'une main terrible
Des coups en mille endroits divers ;
Mais à l'inſtant l'air ſe découvre,
Le jour paroît, la terre s'ouvre,

Et le Monſtre rentre aux enfers.

... Ce monſtre, c'eſt l'envie,
Dont la haine & la trahiſon
Sur les actions de ta vie
Voulurent verſer leur poiſon :
Mais ta vertu, nouvel Alcide,
Triompha de l'orgueil perfide
De tes ennemis conjurés ;
Honteux de leur défaite entiere,
Ils ſont rentrés dans la pouſſiere
D'où ton nom les avoit tirés.

Ainſi, quand la troupe inſolente
De ces Titans audacieux,
Jadis dans ſa rage impuiſſante
Voulut eſcalader les cieux,
Jupiter armé de ſa foudre
Sçut bien-tôt les reduire en poudre,
Où leurs noms ſeroient oubliés,
S'ils n'étoient placés dans l'hiſtoire,
Pour immortaliſer la gloire
Du Dieu qui les a foudroyés.

Mais laiſſons ces ſujets funebres ;
Les crimes dont ils ſont le fruit
Doivent reſter dans les ténébres
Et ſous les ombres de la nuit.
Sur des objets plus pacifiques,
Muſe, que tes concerts lyriques

Excitent de plus doux tranſports ;
. . . Ta vertu, tes exemples
Nous offrent des ſujets plus amples
Et plus dignes de nos accords.

Faut-il aux yeux de ton Monarque
Celébrer ſes faits éclatans,
Et les jours heureux où la Parque
Le rendit à nos vœux preſſans ?
L'éclat de tes jeux, de tes fêtes,
Répond à celui des conquêtes
De ce Prince victorieux ;
Et pour les rendre plus durables
Sur des monumens mémorables,
Tu les réproduits à nos yeux.

Dans une place difficile
Qui jamais a ſçû mieux que toi
Conſerver les droits d'une ville
Sans négliger ceux de ton Roi ?
Chaque habitant ſous tes auſpices
Coule des jours doux & propices
Dans le repos & dans la paix ;
Et déja ton Prince lui-même
Recompenſe ton zele extrême
Par des honneurs & des bienfaits.

Sur l'héritier de ta ſageſſe,
De ton nom, de ta dignité
Déja ce Monarque s'empreſſe

A manifeſter ſa bonté ?
Il veut que ton fils te remplace,
Que de tout tems de race en race
Tes enfans occupent ton rang ;
Il ſçait que la vertu du Pere
Sera toûjours héréditaire
Dans ceux qui naîtront de ton ſang.

Ce premier bienfait de ton Prince
Eſt ſuivi d'un nouvel éclat
Qui du conſeil de ta Province
T'appelle à celui de l'Etat ;
Il veut ce Monarque équitable
Que toûjours d'un rang honorable
Le mérite ſoit décoré ;
Et cette dignité ſublime
Eſt une marque de l'eſtime
Dont il t'a toûjours honnoré.

Jouis de tous ces avantages,
... Tu les as mérités ;
Et portes juſqu'aux derniers âges
L'éclat de tes proſpérités ;
Pour apprendre aux races futures
Que des vertus nobles & pures
Brillent toûjours de nouveaux feux ;
Et que malgré le bruit vulgaire,
L'homme peut être ſur la terre
eureux, puiſſant & vertueux.

OBSERVATIONS SUR LA LITTERATURE MODERNE.

ARTICLE X.

ESSAIS DE LITTERATURE ET DE MORALE.

Par M. l'Abbé Trublet.

S'Il en coûte à faire un Livre, il en coûte encore plus quand il eſt fait. Eſt-il bon ? Il n'eſt pas de vous. Eſt-il mauvais ? on le condamne ; ou bien l'on n'en dit mot, ce qui eſt encore pis. On deſaprouve *Catilina*, on ne parle point de *Xerxès*, *Electre* & *Rhadamiſthe*, on les conteſte à l'Auteur. Trouve-t'on dans un Ecrit du bon & du mauvais tout à la fois ? Le mauvais, on vous l'abandonne ; le bon, on l'attribuë à autrui : & voilà préciſement le cas où

ſe trouve aujourdhui l'Auteur de ces *Eſſais* ; encore ne ſçais-je ſi on ne lui diſpute pas même l'Ouvrage entier. Cruelle injuſtice des hommes ! On enleve à un pere un enfant qu'il aime, & on le donne à des étrangers, qui peut-être ne s'en ſoucient pas. Quoi ? parce que M. l'Abbé Trublet aura paſſé ſa vie avec les plus illuſtres de nos Ecrivains, ſon Livre ne ſera qu'une collection de ce qu'il leur a entendu dire de meilleur. Sans doute que pour travailler à un Ouvrage qui exige une parfaite connoiſſance des hommes, on voudroit qu'on s'en défendît entierement le commerce ; qu'on ſe retirât dans un deſert ! Mais dans un deſert même eſt-on à l'abri de tout ſoupçon ? Le Sophocle de notre ſiecle ſe retiroit quelquefois dans la ſolitude pour y compoſer ſes Tragédies, & la malignité publique les attribua à un Chartreux. Quoiqu'il en ſoit des veritables ſources où M. l'Abbé Trublet a puiſé ſes réflexions, il eſt certain qu'elles ſont choiſies avec goût, preſentées avec agrément, exprimées avec préciſion. Elles n'ont peut-être pas toutes le même mérite ; cela ne prouve

pourtant pas qu'elles ayent eu une origine differente : dans une famille, tous les enfans ne ſont pas également beaux, quoiqu'ils viennent tous du même pere.

Il y auroit de la mauvaiſe foi à ne rapporter que les endroits de ce Livre les moins glorieux à l'Auteur, comme ce ne ſeroit pas le faire aſſez connoître, que de n'en citer que les plus beaux traits. Je les prendrai donc indifféremment tels qu'ils me tomberont ſous la main ; tant pis pour ceux qui n'auront pas de quoi ſoutenir avec avantage les regards du Public. En voici d'abord un qui me paroît être de ce nombre.

„ De tous les vices le plus généralement haï, c'eſt l'orgueïl ; parce qu'il „ eſt haï de tous les orgueïlleux.

L'orgueïl eſt haï des orgueïlleux, comme l'envie, la trahiſon, l'ingratitude & la médiſance le ſont des envieux, des médiſans, des traîtres & des ingrats. Quand on veut dire d'un vice quelque choſe de particulier, je voudrois au moins qu'on ne l'enviſageât pas préciſement par ce qu'il a de commun avec preſque tous les autres.

Voici quelque chose de mieux
„ La grandeur rend la vertu plus
„ pectable au vulgaire & au Phil
„ phe. Au vulgaire, parce que la g
„ deur lui impose : au Philosop
„ parce qu'il sçait que la grandeu
„ un obstacle à la vertu.

„ Un homme d'esprit se tait :
„ les sots, comme un riche refuse
„ mône aux mandians, il n'a poin
„ monnoye.

La pensée suivante n'est pas
bonne que l'Auteur l'a crû.

„ Sacrifier sans cesse son amour
„ pre à celui des autres ; voilà la n
„ leure définition qu'on puisse dor
„ de la politesse.

N'est-ce pas plûtôt la charité c
tienne que la politesse françoise, qu
semble ici avoir voulu définir ?
sacrifice continuel qui pourroit f
l'homme chrétien, ne feroit assuren
pas toûjours l'homme poli : la vi
politesse est autant dans les façons
terieures, que dans ce sacrifice
cœur. Voici une définition de c
vertu, que je crois pour le moins
bonne que celle qu'on veut nous d
ner comme la meilleure. *La poli*

eſt l'art de ſe gêner ſans affectation pour accommoder les autres. Je dis, *ſans affectation*, ſans quoi ce ne ſeroit qu'une politeſſe étudiée, recherchée, gênante, & par-là même une véritable impoliteſſe.

Le premier article de ces Eſſais roule ſur la maniere d'écrire par penſées détachées. C'eſt celle que l'Auteur a choiſie comme la plus aiſée; mais ce n'eſt aſſurement pas la plus agréable pour le Lecteur. Rien ne le fatigue tant qu'un Ouvrage de cette nature, & rien ne l'intéreſſe moins. Il faut des années entieres pour le lire, parce qu'on n'en lit jamais beaucoup à la fois, & ſouvent la ſeconde édition paroît augmentée d'un volume, qu'on n'a pas encore lû la premiere, qui avoit paru long-tems auparavant.

Dans l'article où il eſt parlé de la critique des ouvrages d'eſprit, l'Auteur dit: " La critique eſt aiſée, & ,, cependant les bonnes critiques ſont ,, rares; c'eſt que les bons eſprits ne ,, font guéres de critiques.

Que de gens rayés tout d'un coup du catalogue des bons eſprits par ce ſeul trait de plume! Que de journa-

liſtes de toute eſpêce à qui on déc
ici la guerre ! A quoi penſoit M. l'
bé Trublet de s'attirer tout ce mor
là à dos ? Je crains bien qu'il ne
faſſe une affaire ſérieuſe avec tous
Meſſieurs. Ils voudront tirer rai
d'un mot qui les outrage, & il
dangereux d'avoir à combattre co
des gens qui ont continuellement
pée à la main. Il eſt vrai que la
part n'ont que des armes émouſ
avec leſquelles ils ne ſçauroient f
beaucoup de mal ; mais il eſt un je
athlete dont le fer plus aigu veng
l'injure faite à tous ſes confreres. El
& ſucceſſeur d'un des plus grands M
tres d'eſcrime que nous ayons eu e
genre, il porte aujourdhui plus
que ſon prédeceſſeur, la perfectio
ſon art. C'eſt à lui, comme au
habile de l'armée, que toute la
gion des Ariſtarques confie aujourd
ſes intérêts & ſa gloire ſi vivemen
taquée par l'Auteur de ces Eſſais.

Prens ta foudre, Fr.... & viens réduire en
dre
De dangereux Ecrits,
Qui voudroient nous ôter la gloire de préte

Au rang des bons eſprits.
iel horrible attentat ; nous, qui ſur le Par-
naſſe,
Jugeons en Souverains,
vouloir nous ranger parmi la populace
Des petits Ecrivains.
oi, tu pourrois ſouffrir qu'une telle infamie
Vînt couvrir notre front ?
! range-nous plûtôt de la main ennemie
Qui nous fait cet affront.
idrois-tu ménager un Auteur qui lui-même
Nous épargne ſi peu !
is-moi, pour le punir de ſon audace ex-
trême
Reduis ſon Livre en feu.
s non ; à ſes excès quiconque s'abandonne,
Doit par punition,
ir en ſes Ecrits, ou bien en ſa perſonne
La loi du Talion.

Voilà donc, ſelon cette loi, notre
ſeur d'Eſſais mis au même rang que
ſ faiſeurs de Critiques ; beaucoup
gens trouveront ſans doute cette
aition bien douce ; mais la modé-
ion dont nous faiſons profeſſion ne
is permet pas de la rendre plus ri-
ireuſe.

Je continuë à feüilleter ce Liv
& voici encore qui me paroît a
bien dit.

„ Les François parlent ſouvent t
„ à la fois lorſqu'ils ſont enſemb
„ leurs converſations ſont bruyant
„ on diroit au contraire, au ſile
„ qui regne ſouvent au milieu d'
„ troupe d'Anglois, qu'ils médit
„ profondement, ou que ceux qui
„ méditent pas craignent de troul
„ les autres. Les François, au b
„ qu'ils ſont, ne s'entendent pas;
„ Anglois ne diſent mot, cela revi
„ à peu près au même.

Ce qui ſuit renferme une vérit
inconteſtable, qu'elle en devient
dicule. " La plus grande gloire,
„ M. l'Abbé Trublet, à laquelle
„ Auteur pût parvenir de ſon viva
„ ſeroit d'être le premier, tant de
„ ſiecle, que des ſiecles précede
„ dans le premier genre de la Li
„ rature, & d'y être plus parfait
„ ne le ſont & ne l'ont été tous
„ autres premiers dans tous les g
„ res. „

Comment peut-on dire ſérie

nent de pareilles choſes ? Quel étage de paroles pour exprimer une vérité que perſonne ne conteſte. J'aimerois autant qu'on nous dit que le plus riche de tous les hommes eſt celui qui poſſede de plus grandes richeſſes ; cela ne rappelle la chanſon du fameux Lapaliſſe.

Il étoit toûjours le premier
Parce qu'il marchoit le plus vîte.

Voici encore une de ces propoſitions d'éternelle vérité qui prouve que l'Auteur de ces Eſſais a peu de goût pour les paradoxes. " De ces deux „ maux, la pauvreté & les richeſſes, „ lequel eſt le plus grand par rapport „ au bonheur ? M. l'Abbé Trublet ré„ pond : n'outrons rien ; c'eſt la pau„ vreté. „ Il n'y a en effet rien d'outré dans cette réponſe ; il n'y a rien que le vrai, & de trop vrai même, car c'eſt ce qui en fait le ridicule.

Il ſeroit inutile de citer ici pluſieurs autres endroits de cet ouvrage ; ce que j'en ai rapporté ſuffit pour en donner une idée ; dans tout le reſte nous trouverions du bon & du mauvais ; plus

de l'un que de l'autre, c'eſt le bo
domine. Voici une derniere penſ
rée de ce Livre, par laquelle je

„ La critique eſt aiſée, la cri
„ eſt odieuſe, & cela par la r
„ raiſon ; parce qu'elle ne s'at
„ ordinairement qu'à relever le
„ fauts.

L'Auteur, ſans doute, ne par
que des mauvaiſes critiques, o
critiques des mauvais ouvrages.
voit donc reſtraindre ſa propoſi
Je ne ſçais ſi la critique que je fa
ſes Eſſais lui paroîtra odieuſe, je
ſeulement qu'elle n'eſt point du
aiſée : ſeroit-ce parce que je ne m
pas uniquement appliqué à relev
défauts de ce Livre ?

Mais juſqu'ici je n'ai parlé qu
beautés & des défauts de detail ;
en géneral ce que je penſe de tout
vrage. J'y trouve aſſez de jugem
& peu d'imagination ; plus de n
que d'élevation dans les penſées
ſtyle exact, mais manieré ; de
tites fineſſes, plûtôt que des c
véritablement délicates ; des di
ſions graves ſur des objets frivole
travail s'y fait ſentir à chaque p

à peine y entrevoit-on de tems en tems le génie. Le Livre, dès qu'il parut, eut ſa place marquée parmi les ouvrages du ſecond ordre ; il y eſt reſté, je ſouhaite que cette ſeconde édition l'en faſſe ſortir pour le porter au premier rang.

ARTICLE XI.

Poëtique de M. Rémond de Saint-Mard.

J'Ai parlé dans le cinquiéme Article de ces feüilles, des trois premiers Tomes des Œuvres de M. Remond de Saint-Mard ; ſes réflexions ſur la Poëſie forment la matiere des deux derniers volumes ; matiere importante dans la Litterature, & dont j'ai crû devoir faire un Article ſeparé.

Beaucoup de gens avant M. de Saint-Mard, nous avoient donné des regles de poëſie : Ariſtote, Horace & Deſpreaux étoient les ſeuls dont l'autorité fût de quelque poids ; les autres n'avoient fait que repeter aſſez mal ce que ces grands hommes avoient dit avant eux. M. de Saint-Mard, ſans negliger les ſecours que lui fourniſſent

les Maîtres de l'art, ajoûte à leu
ceptes ſes propres lumiéres ; &
s'attacher au mécaniſme du ve
nous développe parfaitement
ractère de la veritable poëſie.

Sa façon de traiter une matier
intereſſante, eſt plus intereſſan
la matiere elle-même : ce n'eſt
un pedan de Collège qui aſſomn
Lecteur de préceptes, ni un Sc
ennuyeux qui l'accable de cit
C'eſt un Philoſophe poli & éle
qui entend parfaitement l'art de
ner en ornemens les leçons mêr
les préceptes. Il inſtruit ceux c
cherchent qu'à s'amuſer, il p
ceux qui ne veulent que s'inſ
On croit n'avoir que du plaiſir
liſant, & l'on eſt ſurpris & c
de ſçavoir tant de choſes quand
lû. Entre ſes mains tout s'anime
devient figure, tout devient ir
diſons mieux ; tout devient la
qu'il traite, parce qu'il traite c
choſe dans le goût qui lui eſt p
S'il parle de la Poëſie en géner

„ Avons-nous un beau jour, une
„ mer irritée à peindre ? Avons-nous
„ à célebrer les héros, à chanter nos
„ plaiſirs, à vanter notre Maîtreſſe ?
„ Parlons hardiment le langage des
„ Dieux ; que tout l'univers animé par
„ le beau feu de la Poëſie, s'embelliſ-
„ ſe entre nos mains ; faiſons danſer
„ les Sylvains, peuplons les mers de
„ Tritons, faiſons errer les ombres
„ ſur les bords du Cocythe ; que tout
„ vive par nous, que tout reſpire ; que
„ ces paſſions qui ont déja pour nous
„ tant de charmes, échauffées par la
„ Poëſie, en deviennent encore plus
„ touchantes. Mais ſages dans nos har-
„ dieſſes, & ne chargeant la poëſie
„ que de ce dont elle peut ſe tirer avec
„ gloire, ſongeons que ſi pour ſon
„ honneur & pour notre plaiſir on lui
„ a donné des obſtacles à ſurmonter,
„ nous devons lui chercher des ſujets
„ où elle puiſſe exercer ſes triomphes,
„ & ne l'expoſons jamais à l'affront de
„ s'eſſayer ſur des matieres que la pro-
„ ſe elle-même, au milieu de ſes reſ-
„ ſources ; auroit de la peine à domp-
„ ter. „

M. de Saint-Mard ſuppoſe ici qu'il

y a des ſujets qui ne ſont pas p
à être mis en vers ; il ſuppoſe par
quent que les Dieux, dont la po
le langage, ne peuvent point s
mer ſur toutes ſortes de mati
eſt vrai que tous les Poëtes ne ſ
également capables de traiter i
remment tous les ſujets qui ſe p
tent ; tel a pû nous rendre, dan
toire d'un perroquet, avec tout
ment de la poëſie, toutes les
rieuſes petiteſſes de la guimpe,
puis a échoüé dans la Tragédie
eu qu'un ſuccès médiocre dans
mique. Mais cela ne prouve aut
ſe, ſinon que chaque eſprit a d
nes au-delà deſquelles il ne d
vouloir s'échapper. N'attribuon
point à la poëſie ce qui n'eſt qu'
faut de notre eſprit. Tout ce qu
dans l'univers eſt du reſſort de
Il développe dans Lucrece tout
la Phiſique a de plus caché ; i
ſenſible dans Pope, ce que la
phiſique a de plus abſtrait ; ce q
de plus profond dans la Théolo
clairement expliqué dans le Poë
la Grace, & la Médecine elle-
perd toute ſa barbarie dans cel

Quinquina. Qu'on ne diſe donc point qu'il y a des ſujets qui réſiſtent à la Poëſie, parce qu'il y en a qui réſiſtent à certains Poëtes. La Poëſie eſt la langue des Dieux, comme je l'ai déja dit, & par conſéquent, la langue de tous les arts. Les hommes à qui il eſt permis de s'en ſervir, n'ont là-deſſus qu'un pouvoir limité : elle eſt accordée aux uns pour célébrer les actions des Héros, aux autres pour peindre nos ridicules ; mais il eſt rare que le même homme puiſſe l'employer à ces deux uſages à la fois. L'Auteur de Zaïre n'étoit point fait pour parler de Nanine, ni le Chantre de Henri pour devenir Maçon & bâtir des temples. Eſt-ce à dire pour cela que la maçonnerie n'eſt point du reſſort de la Poëſie ? Non vraiment ; & Amphion n'a-t-il pas bâti une ville ſuperbe par la ſeule harmonie de ſes vers ?

M. de St. Mard, avant de nous parler de l'uſage de la Poëſie, nous avoit fait connoître ſon origine, & la différence qu'il y a entre elle & la Proſe. Rien n'eſt mieux dit, ni plus ingénieuſement penſé que ce qu'on lit ici à ce ſujet.

„ Quand nous nous trouvâmes p
„ la premiere fois enſemble, dit l'
„ teur, il fallut au plus vîte nous n
„ tre en état de nous communiquer
„ penſées les uns aux autres; & de-l
„ forma ce langage naturel qu'on a
„ pellé Proſe. Sans doute ce lang
„ reſta quelque tems groſſier, fut q
„ que tems informe, mais enfin i
„ perfectionna. On vint inſenſil
„ ment à bout d'exprimer avec e
„ titude les conceptions de ſon eſp
„ les mouvemens du cœur furent pe
„ avec netteté, au moyen de la fe
„ des termes, parmi leſquels aya
„ choiſir, on prit ceux qui plus pr
„ & plus ſenſibles, rendoient avec
„ de fidelité ce qu'on avoit à exprir
„ Ainſi au bout d'un certain tems
„ ſe trouva en état de rendre tout
„ même de le rendre avec aſſez
„ facilité. Mais cette facilité dégo
„ la maniere vive & préciſe de re
„ ce qui avoit frappé d'abord ne p
„ plus, & l'on fut bien en peine.
„ fit-on ? On imagina qu'en nous
„ donnant d'une autre façon le
„ embarras que nous avions eu de l'
„ neur à vaincre, on nous feroit à

„

„ près retrouver le plaiſir que nous
„ avions perdu. Les idées, pour cet
„ effet, furent aſſervies à une certaine
„ méchanique, on les renferma dans
„ une meſure ; on convint qu'il ſeroit
„ défendu de la paſſer, & deux biens
„ nous en arriverent : premierement,
„ nés tous avec un penchant pour l'har-
„ monie en géneral, nous goûtâmes
„ bien-tôt une certaine harmonie par-
„ ticuliere, que l'habitude ne tarda
„ pas à nous faire paroître aimable :
„ mais ce que nous y gagnâmes de
„ mieux, le voici. C'eſt que ces idées,
„ qui renduës en Proſe, malgré toute
„ leur magnificence, ne nous piquoient
„ plus, ſorties victorieuſes de la gêne
„ où on les avoit miſes, nous parurent
„ d'un prix ineſtimable. Ainſi fut éta-
„ blie, & il n'y a preſque pas moyen
„ d'en douter, ainſi fut établie la Poë-
„ ſie. On ſe laſſa de la Proſe, elle
„ étoit trop commune ; peut-être auſſi
„ parût-elle trop grave ; on voulut un
„ langage pour le plaiſir, un langage
„ de fête. On en voulut un qui flâtât
„ les oreilles, qui parlât à l'imagina-
„ tion ; mais ce langage, contraint
„ comme il étoit, ne pouvant pas al-

„ ler à tout, on lui aſſigna ſa pl
„ on fixa ſes bornes, & il fut r
„ qu'exact à garder les bienſéan
„ on reviendroit à la Proſe, tout
„ fois que l'éxigeroit la qualité de
„ tieres qu'on auroit à traiter. „

De ces réfléxions génerales, l teur paſſe aux différentes eſpêce Poëſie, & il commence par l'Eglo Tout ce que les Prairies préſente fleurs, tout ce que les Bois of d'agréable, tout ce que la Camp a de riant lui ſert à embellir ſa m re; ſon goût pour les Bergeries le entrer dans ſon ſujet avec une e d'enthouſiaſme. " C'eſt une de me „ lies que l'Eglogue: les Prez, les „ m'entraînent; tout ce qui port „ caractère de Bergerie, m'encha „ je m'y livre comme un enfant „ je crois qu'on me ſéduiroit av „ murmure d'une Fontaine. „

Il ne faut cependant pas pre trop à la lettre tout ce que dit ici l teur des Réfléxions; & la ſuite n tre bien que pour le ſéduire il quelque choſe de plus que le mur re d'un ruiſſeau, le chant des Oiſe la fraîcheur des bois & les fleurs

ne prairie ; il y a de tout cela dans les Eglogues de M. de Fontenelle, & tout cela néanmoins n'aveugle pas M. de St. Mard ſur les défauts que tout le monde y reconnoît ; on peut croire même que ce goût ſi decidé pour cette eſpêce de Poëſie le rend plus clairvoyant qu'un autre, ſur tout ce qui peut ou en procurer, ou en altérer la perfection. Quand on aime bien une choſe, on aime à la voir auſſi belle, auſſi parfaite qu'elle peut l'être ; en amour en amitié même, on s'aveugle quelquefois ſur les vices d'une maîtreſſe & d'un ami ; il n'en eſt pas de même des ouvrages d'eſprit ; plus on les aime, plus on en connoît les défauts. Voilà ce qui rend M. de St. Mard ſi judicieux dans ſes réfléxions, ſi zelé pour la perfection d'un genre d'ouvrage vers lequel il ſe ſent ſi fort entraîné.

Il eſt malheureux pour M. de Fontenelle, que ſes Eglogues ne ſoient rapportées ici que comme des modéles qu'on doit éviter ; mais je ſçais bon gré à l'Auteur de ne nous avoir pas propoſé celles de Virgile, comme des exemples à ſuivre ; s'il faut pêcher par quelque endroit, il vaut mieux être

trop délicat, que trop ruſtique; :
tenir le milieu entre Fontenelle &
gile. Ceux qui ont traduit ce d
en notre Langue, lui ont bea
ôté de cet air agreſte qui m'a to
donné une mauvaiſe idée de la
d'Auguſte, où l'on prenoit plaiſi
tendre des Bergers ſe diſputer l
lement, & ſe dire les injures le
groſſieres. Ce ſont cependant c
jures que les adorateurs de l'ant
préferent encore aujourdhui à la
cateſſe de ſentimens que M. de
tenelle a peut-être pouſſée un pe
loin, mais qui dumoins ne fait
de deshomneur à notre ſiécle.

Ce n'étoit pas aſſez pour nous ir
re, que M. de St. Mard nous p
ſât des exemples à éviter; il fallo
core qu'il nous produiſit des mo
qu'on pût ſuivre ſans crainte d
garer. Il cite les ſources où l'on
en puiſer, & il rapporte enſuit
Eglogue toute entiere qui peut
regardée comme un vrai modél
goût Paſtoral. On eſt étonné qu
diſe pas un mot des Eglogues d
Roi; & quoi! Parmi les vingt q
Poëte nous a données, n'auroit-o

n trouver une qui fut aſſez bonne
lui ſervir au moins de mauvais
ele? Pourquoi faut-il que ce ſoit
le Fontenelle tout ſeul qui ſoit
gé du ſoin de nous apprendre com-
: on peut mal faire ? N'y a-t-il
d'autres défauts à éviter dans
ogue ; que celui d'y faire entrer
d'eſprit. Si c'eſt là le défaut de
s de M. de Fontenelle, je ſuis per-
: que celles de M. Roy auroient
lles la gloire de nous apprendre à
riter de plus conſidérables ; c'é-
lonc une raiſon de lui donner la
rence.

ɔrès avoir traité à fond ce qui re-
: l'Eglogue, l'Auteur nous donne
éflexions ſur la Fable. On imagine
ıent que c'eſt M. de la Motte qui
endre ici la place de M. de Fon-
le. C'eſt lui qui dans cet article
it fournir les mauvais exemples
Fable, comme M. de Fontenel-
ans l'article précédent, avoit four-
s mauvais modéles de l'Eglogue.
faut pas croire cependant, que
e St. Mard ſe faſſe un plaiſir cruel
ıquer ſans ménagement ces deux
es amis ; on s'apperçoit que ce

„ Fable, ne m'en parlez pas; ils
„ gêlent par leur froideur, & me
„ quent par leur ſingularité. Serie
„ ment, quand on me repréſente
„ *Jugement*, *Dame Mémoire* & *Dem*
„ *le Imagination*, je me trouve tout ſ
„ di; je ne ſçais de quelle couleu
„ tout ce monde là : je voudrois
„ me les repréſenter, mais je ne ſ
„ rois; tant que dure la Fable, m
„ tigue ſubſiſte; mon cerveau peſ

L'Auteur de ces Réflexions p avoir autant d'antipathie pour l'Ele qu'il avoit témoigné de goût pour glogue. C'eſt en effet le genre de ſie le plus fade & le plus inſipide nous ayons, ou plûtôt, que ayons eû; car on peut dire que regne eſt paſſé; auſſi M. de S. M n'en parle ici que pour en faire ſe le ridicule, & une des choſes qui fa plus d'honneur au goût de notre cle, c'eſt de l'avoir preſque enti ment abandonnée.

La Satyre dans le goût de c d'Horace, de Regnier, de Deſpre & de Sanlec n'a pas plus de vo aujourdhui parmi nous, que l'Ele Ce n'eſt pas que nous ayons plus

loignen

nement pour la médiſance, qu'on
i avoit alors, mais nous ſommes
t-être un peu plus pareſſeux : au
: d'une longue Piéce de Vers, nous
is contentons d'une Epigramme, de
lques Couplets de Chanſon ; nous
ſaiſons également par là notre ma-
ité & notre vengeance, ſans trou-
: notre tranquillité & notre repos.
M. de St. Mard paſſe légérement
l'Elegie & la Satyre, pour s'éten-
davantage ſur un autre genre d'Ou-
e plus commun en France, & au-
l ſe ſont exercés ſans ſuccès, de-
; Rouſſeau, preſque tous ceux qui
mêlent de Poëſie. A peine a-t'on
dix bonnes Odes depuis vingt ans.
Campagnes du Roi, ſes Victoi-
, ſa maladie, ſa convaleſcence en
fait éclore des millions en Fran-
; & en Latin, à Paris & dans les
vinces. La fureur Lyrique s'étoit
paré de tous les Poëtes, & mêmes
ceux qui ne l'étoient pas ; & ſous
texte que ce genre de Poëſie de-
nde de l'enthouſiaſme, ils vouloient
s reſſembler à des Energumenes.
ne voyoit par tout que des gens,
, à les entendre avoient *l'eſprit*

troublé, la raiſon égarée, les ſens tés ; ils ne ſçavoient tous *où ils ét qu'ils entendoient, ce qu'ils voyoient qu'ils diſoient.* Et c'eſt ce qu'ils loient faire des Odes.

Mais laiſſons toutes ces méc Piéces dans l'oubli où elles o plongées dès leur naiſſance. E méritent pas même d'être cit comme des exemples à éviter. leurs ce ſeroient empiéter ſur le de M. de la Motte que M. de Mard a choiſi par préference p faire ſervir par tout de mauva déle. Ici, il l'oppoſe à Rouſſeau me dans l'article de la Fable il oppoſé à la Fontaine. Ce n'eſt rendre ſervice que de le mettr bonne compagnie ; ce n'étoit non plus l'intention de M. de Mard ; s'il eût voulu le faire p avec plus d'avantage, il lui e aiſé de lui trouver une ſociet ſortable ; M. Roy, pour l'Od Richer, pour la Fable, n'auroie diminué de la gloire de M. de l te : mais d'être placé avec Rouſ la Fontaine ; franchement cett pour lui n'eſt pas tenable. C'eſ

ion mettoit M. de Boiſſy à côté
oliere, & l'Auteur d'Ariſtomene
: Racine & Crébillon.
ais quels ſont les défauts que M.
aint-Mard trouve dans les Odes
. de la Motte ? C'eſt, dit-il, que
ut y ſent le Theoreme & le Coro-
re ; qu'une analyſe fade y mêne
ûjours, comme par la main, une
le d'analyſes plus fades encore ;
'au lieu de nous y montrer une
rité triſte de côté, & comme par
égarde, on a la maladreſſe de la
ontrer toûjours de front, de ne ja-
ais l'embellir, de ne la faire ja-
ais tenir à des choſes aimables. „
bien là en effet le caractère des
s de M. de la Motte, ſi on en ex-
: ſes petites Odes Anacréontiques
leſquelles mêmes on ne laiſſe pas
ercevoir auſſi quelquefois de la
& de la contrainte. Quel eſt donc
ractère diſtinctif de l'Ode ? Qu'eſt-
ui conſtituë ſon eſſence ? " Sur ce-
, dit M. de St. Mard, il y a une
pèce de ſchiſme : les uns tiennent
e l'Ode doit être brillante, pom-
uſe, magnifique. Qu'elle a bonne
ace à n'avoir pas l'air trop raiſon-

qui n'imaginent pas qu'un homme prit puiſſe faire un Abbregé, qu'ils n'ont point encore vû d'Abbrégé où il y eût de l'eſprit. Qu'ils s'imaginent donc aujourdhui qu'un homme de-goût peut s'exercer à ce genre de travail, & qu'un Abbrégé peut quelquefois un ouvrage de génie. Quoi ? La ſageſſe du Créateur moins admirable dans la conſtruction d'un Moucheron que dans celle d'un Eléphant ? N'eſt-il pas au contraire glorieux de renfermer dans un point toutes les merveilles que nous admirons dans un eſpace plus étendu ? N'eſt auſſi la gloire de M. le Président Hainaut, d'avoir ſçû réduire dans un petit Volume une Bibliothéque entiere. Je n'exagere point, les Abbrégés des Hiſtoires de Grégoire de Tours, de M. de Thou, de Mezerai, & de Daniel ne renferment qu'une partie de ce qui eſt contenu dans ce petit Ouvrage, & cet Ouvtage ne laiſſe rien à deſirer, de tout ce qui eſt renfermé dans ces grandes Hiſtoires. Chaque page offre au Lecteur ce qu'il ne trouveroit point ailleurs dans des Volumes entiers. Il y voit d'un ſeul

ıture où tous les traits ſe trouvent
›rimés parfaitement, & rendent au
ıturel la choſe qu'ils doivent repré-
ter.
l faut avoir l'eſprit bien plein de ſon
et, & être bien maître de ſa matie-
pour ſçavoir ainſi la reſſerrer ſans
›ſcurcir. C'eſt le grand art auquel
›race déſeſperoit de pouvoir jamais
venir, & où l'Auteur du nouvel
›regé excelle principalement.
Avec une connoiſſance auſſi parfaite
tous les évenemens dont la France
té le Théâtre, & de tous les Acteurs
i y ont joué les plus grands rôles,
ıt-il s'étonner ſi M. le Préſident Hai-
ut a ſçû nous en tracer des portraits
›rais, ſi reſſemblans, & ſi l'idée qu'il
us en donne eſt entierement con-
rme à celle que s'en étoient formée
ırs contemporains ? Car voilà en
oi conſiſte la perfection d'un Hiſto-
n, de nous rendre les hommes tels
'ils ont été réellement, & non pas
s que l'imagination nous les repré-
ıte ; p il faut une lecture ré-
chie, e profonde de toutes
ırs act
faut é s motifs qui les ont

fait âgir ; les circonſtances où ils
trouvés, les tems où ils ont vé
perſonnes avec leſquelles ils on
faire, & les affaires mêmes qu'ils
à traiter ; il faut entrer dans tou
tail de leur vie, & lire pour ain
juſques dans le fond de leur am
ſuivre les mouvemens, en dével
les replis, en pénétrer toutes le
ſées.

Mais ce n'eſt peut-être point
là le plus difficile ; après les avoi
étudiés, il faut les peindre d'apr
ture ; les faire connoître, comm
les connoît ſoi-même ; & qu'on a
çoive du premier coup d'œil, ce
s'eſt montré à nous qu'après de gr
recherches & beaucoup de t
Pour cela le peintre doit ménage
art toutes ſes couleurs ; les rendr
fortes ou plus legeres, ſelon les
tères qu'il a à nous tracer : ſon i
nation ne doit lui ſervir qu'à bien
ſon objet, c'eſt à la vérité à ne
rendre. Elle doit guider le pinceau
transformer pour ainſi dire en cl
trait, & ſe peindre en quelque
elle-même dans le tableau qu'on
repréſente.

C'eſt ce qu'on peut remarquer dans tous les portraits que nous a donnés M. le Préſident Hainaut, où l'on voit qu'il ne fait uſage de ſon imagination, que pour donner plus d'éclat à ſes couleurs, & nous rendre la vérité plus ſenſible. J'en rapporterai quelques-uns par leſquels on pourra juger de tous les autres. Celui de M. de Louvois eſt le premier qui me tombe ſous la main.

„ Il étoit né avec de grands talens „ qui avoient principalement la guer- „ re pour objet. Il y rétablit l'ordre & „ la diſcipline, ainſi qu'avoit fait M. „ Colbert dans les Finances. Mieux „ informé que le Géneral lui-même, „ auſſi attentif à récompenſer qu'à „ punir, économe & prodigue, ſui- „ vant les circonſtances, prévoyant „ tout, & ne négligeant rien, joi- „ gnant aux vûës promptes & éten- „ duë la ſcience des détails; profon- „ dement ſecret, formant des entre- „ priſes qui tenoient du prodige par „ leur execution ſubite, & dont le „ ſuccès n'étoit jamais incertain, mal- „ gré la foule des combinaiſons ne- „ ceſſaires qui devoient y concourir.

„ Mais il eût été à ſouhaiter qu'il
„ n'eût pas porté trop loin le zele pour
„ la gloire de ſon Maître, & que ſe
„ contentant de voir le Roi devenu
„ l'objet du reſpect de l'Europe, il
„ n'eût pas voulu encore qu'il en de-
„ vînt la terreur.

L'Auteur ne peint point toûjours en grand; il ſe contente le plus ſouvent de quelques coups de pinceau aſſez legers, qui ſans charger ſa toile de trop de couleurs, ne laiſſent pas néanmoins d'exprimer parfaitement le caractère de ſes héros. C'eſt ainſi qu'il a tracé le portrait d'un des plus grands de nos Rois.

„ La France n'a point eu de meil-
„ leur ni de plus grand Roi qu'Henri
„ IV. Il étoit ſon Géneral & ſon Mi-
„ niſtre; il unit à une extrême fran-
„ chiſe, la plus adroite politique; aux
„ ſentimens les plus élevés, une ſim-
„ plicité de mœurs charmante; & à
„ un courage de ſoldat, un fond d'hu-
„ manité inepuiſable. Il rencontra ce
„ qui forme & ce qui déclare les
„ grands hommes, des obſtacles à
„ vaincre, des périls à eſſuyer, & ſur-
„ tout des adverſaires dignes de lui.

M. le Préſident Hainaut accompa-
e la plûpart de ſes portraits de re-
xions & de remarques, qui comme
'ai deja dit, donnent auſſi un grand
x à ſon Livre. Les amateurs des
ences & des Beaux-Arts liront ſur-
it avec plaiſir celles qui ſe trouvent
a fin des regnes de François I. & de
uis le Grand. Elles rappellent les
ns heureux où les Lettres ont pris
iſſance en Europe, & ſont depuis
ivées à leur perfection parmi nous;
les François ont commencé à pen-
, & l'ont enſuite appris aux autres
uples.

„ On ne peut être trop ſurpris, dit l'Auteur, de la ſimplicité qui a regné en France pendant plus de 1000. ans; ce fut la renaiſſance des Lettres qui en étendant l'eſprit, fit appercevoir de ce qui manquoit. Les Arts ſe perfectionnerent par la culture, & leur culture fournit de nouvelles idées; on commença à ſe trouver trop reſſerré à meſure que l'on penſa davantage; on eut honte du peu dont on s'étoit contenté juſques-là; & quand une fois l'imagination ſe fut ouverte, elle rega-

„ gna bien vîte tout le tems où
„ avoit été enveloppée dans les t
„ bres de l'ignorance. L'époque
„ bre de cette grande révolutio
„ Europe eſt le ſeiziéme ſiecle ;
„ à-dire, la deſtruction de l'Em
„ des Grecs par Mahomet, qui fi
„ fluër dans l'Occident tous les Ar
„ les Sciences de la Grece. Les
„ dicis à Florence, Leon X. à R
„ & François I. en France, redo
„ rent la vie aux Beaux-Arts ; c
„ deux fois le ſort de la Grece c
„ truire & d'embellir l'Occident

Le parallele des ſiecles d'Auguſ
de Louis XIV. eſt un morceau d
de ces deux regnes, & ſans cor
dit, le plus bel endroit de cet ou
ge. Nous n'avons rien de mieux di
cette matiere ; nulle part on ne tr
des idées plus juſtes, des expreſ
plus fortes, des penſées plus neu
des reflexions plus profondes, &
ſonne n'a parlé avec plus de gran
de ces deux plus beaux regnes de
nivers. Ce morceau eſt trop long
être rapporté ici tout entier ; e
demembrant on ne peut qu'en d
nuër la beauté ; on le lira avec

de plaiſir dans le corps de l'ouvrage.

Les trois races de nos Rois ſembloient devoir former trois parties de ce Livre ; cette diviſion paroiſſoit en effet toute naturelle ; mais le peu qu'il y avoit à dire des deux premieres dynaſties, n'a pas permis à l'Auteur de ſuivre cette diſtribution. Il a diviſé ſon ouvrage en deux Tomes ; le premier contient tout ce qui s'eſt paſſé en France depuis l'établiſſement de la Monarchie, juſqu'au regne de Henri IV. Le ſecond ne renferme que les Rois de la branche de Bourbon.

M. le Préſident Hainaut a eu raiſon de ne pas s'étendre trop ſur les deux premieres races ; c'eſt un cahos qui donneroit beaucoup de peine à l'Auteur qui entreprendroit de le débroüiller, & qui feroit peu de plaiſir au Lecteur, qui ne peut y prendre qu'un très-leger interêt.

Clovis & Charlemagne ſont les héros de la premiere & de la ſeconde race ; Merovée & Charles-Martel en furent les chefs. Les enfans de Clovis, les deſcendans de Charlemagne en ſuccedant à leur couronne, n'hériterent point de leurs vertus ; ils déſolerent

„ que. *puiſqu'elle étoit véritablemen*
„ *d'honneur, elle le ſeroit de la*
„ *femme.*

„ Le fou de la Cour de Fra
„ nommé Triboulet, avoit é
„ ſes tablettes, que Charles-Qui
„ plus fou que lui, de s'expoſe
„ ſer par la France : *Mais*, lui d
„ çois I., *ſi je le laiſſe paſſer ſans*
„ *faire, que diras-tu ? Cela eſt a*
„ prit Triboulet, *j'effacerai ſon*
„ *j'y mettrai le vôtre.*

Une infinité de pareils trait
par-tout dans cet abbregé, en r
la lecture extrêmement agréab
n'aime pas entendre parler toûj
Guerres, de Batailles, de N
tions, de Traités, de Loix, d'
nances ; l'eſprit veut qu'on lui p
de tems en tems des choſes m
rieuſes ; c'eſt ce que fait M. l
dent Hainaut par toutes ces
anecdotes qui répandent ſur ſ
vrage de la gayeté & de l'agr
Elles ne ſont point d'ailleurs é
res à ſa matiere, on peut dire
qu'elles ſont une partie de ſon

Quoique l'Auteur ne ſe ſo
poſé d'étendre ſon hiſtoire q

qu'au regne de Louis XV., il n'a pas laiſſé néanmoins d'y faire entrer auſſi les victoires & les conquêtes de ce Prince. Elles s'y trouvent placées naturellement à l'occaſion des mêmes villes qui ont été priſes ſous les regnes précedens. Voici comme M. le Préſident Hainaut depeint la conſternation génerale où nous avoit jettés la maladie du Roi.

„ Ce Prince, en 1744., accourant „ du bout de ſon Royaume à l'autre, „ & ſuſpendant ſes conquêtes de Flan„ dres pour venir au ſecours de l'Al„ ſace, fut arrêté à Metz par une ma„ ladie qui fit craindre pour ſes jours. „ A cette nouvelle, Paris ſembla dans „ ſa terreur une ville priſe d'aſſaut ; „ on entendit retentir les Egliſes de „ vœux & de gémiſſemens ; les prie„ res des Prêtres & du Peuple étoient „ interrompuës à tous les momens par „ leurs ſanglots ; & ce fut d'un interêt „ ſi cher & ſi tendre, que ſe forma „ le ſurnom de *bien-aimé*, titre au„ deſſus encore de tous ceux que ce „ grand Prince a merités.

Je ne finirois pas, ſi je voulois rapporter tous les endroits de ce Livre qui

pourroient exciter l'attention particuliere du lecteur. D'ailleurs, tout ce que je dirois de plus, n'égaleroit jamais le plaiſir & l'avantage qu'il y auroit à le lire; je bornerai donc ici mes obſervations & mes éloges. J'ajoûterai ſeulement qu'il n'y avoit que M. le Préſident Hainaut qui pût réünir à la fois deux choſes incompatibles, la compilation & le génie; & qui d'un abregé, ſçût faire un bon ouvrage.

Je me ſuis engagé dans ma feüille précedente à dire un mot dans cet article ſur nos Hiſtoriens. Je ne parlerai ici que des plus remarquables, ou de ceux qui dans la compoſition de cet abregé, ont pû être de quelque ſecours à l'Auteur. J'omets d'abord tous les anciens; ils ſont barbares pour la plûpart, & je crois qu'on ne ſe ſoucie pas plus de les connoître que de les lire. Ils étoient bons pour leurs tems, mais ils ne valent plus rien du tout pour le nôtre.

Je commence par M. de Thou, c'eſt le premier qu'on puiſſe lire. Cet illuſtre Hiſtorien a également bien parlé dans ſon ouvrage, de la politique, de la guerre & des lettres. Les interêts de

tous les peuples de l'Europe y ſont développés avec beaucoup d'impartialité & d'intelligence. Il entre quelquefois dans de trop grands détails ; la beauté de ſon ſtyle empêche preſque qu'on ne s'apperçoive de ce défaut. Le jugement domine dans cette hiſtoire ; & il n'y a point peut-être d'Ecrivains, anciens ou modernes, qui en ait plus montré que M. le Préſident de Thou.

Mezerai a écrit une grande Hiſtoire de France qu'on ne lit plus, & un abbregé qui eſt entre les mains de tout le monde. Cet Ecrivain n'étoit pas aſſez inſtruit, mais il étoit fort ſincere. Il manquoit de nobleſſe, de correction, de decence même dans ſon ſtyle. Mais il l'avoit net & vif. On le lit, & on le critique.

Otez à Maimbourg la longueur de ſes periodes, quelques traits de ſimplicité & de bonhommie, & Maimbourg ſera un bon hiſtorien. Il a l'imagination vive, noble, élevée, & plus d'impartialité qu'on n'en devoit attendre d'un homme de ſon état. Les ſujets de ſes hiſtoires ſont tous intereſſans, & perſonne ne ſaiſit comme lui ce qu'il y a de plus curieux dans

chaque ſujet. Malgré cela, to
monde dit du mal de cet Hiſto
mais dans le fond, que lui repr
t'on ? des phraſes trop longues.

Le Pere Daniel a le ſtyle net &
turel ; la narration extrêmemen
poüillée & liée. Ses reflexions ſo
fées, mais communes, & il parc
finiment mieux inſtruit des affair
litaires que de celles du cabinet.
proprement l'hiſtoire des guer
France qu'il nous a donnée, & nc
celle de la nation. On le loüe d
debroüillé les deux premieres ra
nos Rois, & on le blâme d'avoir
tré de la partialité ſur la fin de la
ſiéme. En général, ſa narration
que de chaleur ; ſon ſtyle, de co
& de force.

L'Abbé de Vertot a le ſtyle br
& leger, une narration vive &
nieuſe ; on ne peut pas pouſſer
loin qu'il le fait, l'art d'attacher l
teur, & d'intereſſer en faveu
ſes perſonnages. La connoiſſance
avoit des hommes & des affaires
fort bornée ; ſes portraits ſont pc
flechis, & il manque d'exactitude
ſes recherches. C'eſt un Ecrivain

fait, quand il ne s'agit que de raconter ; il ne poſſede pas au même dégré les autres qualités d'un bon Hiſtorien.

Rollin a dû à ſa modeſtie & à ſes amis, une partie de ſa réputation : à le juger ſans partialité, il faut convenir qu'il connoiſſoit l'antiquité en homme de goût ; qu'il poſſedoit entierement le génie de la langue françoiſe, & qu'il avoit un zéle bien décidé pour les bonnes mœurs. Du reſte, ſon ouvrage eſt très-défectueux. Il y a des répetitions ſans nombre ; une morale longue & ſouvent puerile, & un défaut de Philoſophie qui n'eſt pas excuſable dans le ſiécle où nous vivons. Rollin n'avoit d'autre ambition que celle d'être utile, & il a réüſſi.

Le Pere Berruyer a employé le ſtyle du Roman dans la plus grave de nos Hiſtoires. Il a écrit la vie des Saints Patriarches à peu près comme on raconte les avantures de nos Marquis ; & ces hommes reſpectables y parlent d'amour comme nos Petits-Maîtres. On peut comparer ſon Livre à une vieille Dame, reſpectable par ſa vertu & par ſon grand âge, & qui avec cela ſe coëffe en cheveux, met des mouches, du

rouge, & porte un mantelet blan
une robbe couleur de roſe.

Je ne connois point d'ouvrage
lié, auſſi ſuivi, auſſi exact que le T
de Weſtphalie du P. Bougeant; le
térêts de preſque toute l'Europe y
développés avec une netteté &
préciſion dont on ne croyoit pas
matiere ſuſceptible. C'eſt un Trai
Politique en action, qui inſtruit
ennuyer & ſans fatiguer. Le ſtyl
cet ouvrage eſt élegant & clair,
peut-être un peu froid.

La France a actuellement trois
toriens beaux eſprits. M. l'Abbé
Bleterie; M. Duclos, & M. l'A
Reinal. Le premier eſt ſage & éle
le ſecond Philoſophe & Epigramm
que, le troiſiéme vif & brillant.

ARTICLE XIII.

De l'Opera.

Es différentes révolutions ſurve-
nuës depuis peu à nos Spectacles,
ormeront dans la ſuite un morceau
urieux de l'Hiſtoire Littéraire. Ceux
ui la liront ſeront étonnés ſur-tout du
angement arrivé au plus ancien de
os Théâtres. Thalie, la triſte Thalie
perdu toute ſa gayeté ; triſte, pleu-
uſe & gémiſſante, elle ne ſe montre
lus qu'en habit de deüil, ſous les vê-
mens les plus lugubres. Melpomene,
grave Melpomene a hérité d'une par-
e de ſa joye ; gaye, bouffonne & fo-
itre, elle fait ſucceder le groteſque
u ſerieux, & le burleſque au ſubli-
ie. L'une pleure la perte de ſes en-
ans, l'autre ſe réjoüit du chagrin de
a rivale, toutes deux ne ſont plus re-
onnoiſſables. Révolution bizarre, que
a poſtérité ne pourra croire qu'en li-
ant *Nanine* & *Catilina*, Marmontel &
a Chauſſée. Pour nous qui avons le
alheur d'en être les témoins, nous
émiſſons principalement ſur le ſort de

la Comédie ; nous regrettons , & regrette avec nous ces tems he où les Molieres , les Renards , le touches lui acqueroient autant de re , que les Corneilles , les Rac les Crebillons , les Voltaires , en curoient à ſa rivale. Mais en nou pellant des jours ſi glorieux , no nous flâtons point d'en voir renaî ſemblables ; notre ambition ne s' plus juſques-là. Accoûtumés à l gence , nous ſçavons maintenant contenter de peu ; qu'on en juge p ſeul trait : nous avons trouvé le *chant* admirable , nous venons plaudir au *Faux Sçavant* , & nous mes déterminés à trouver bon to qui ne ſera point au-deſſous de *l. inutile.*

Pour la Tragédie, elle nous troi un peu plus difficiles ; & nous n'ad rons les L... les M... les M... & le que lorſqu'il n'y aura plus parmi de Crebillon , de Voltaire , de du cage , & de Le Franc.

Il eſt un troiſiéme Spectacle au nous ne ferons point du tout de g c'eſt l'Opéra. Quels reproches rions-nous pas à nous faire , ſi t

que tout le monde concourt aujourd'hui à ſa perfection, nous allions contribuër à ſa décadence par des ménagemens condamnables ? Par un nouvel arrangement qu'on vient d'y faire, je prévois pour lui un avenir des plus brillans : l'Opéra ſera déſormais en France le Spectacle favori de la nation ; c'eſt donc ſur lui principalement que doit ſe porter notre attention & notre vigilance. Mais comme beaucoup de gens, même de ceux qui y aſſiſtent tous les jours, n'en connoiſſent ni les révolutions ni les progrès, ni l'origine, j'ai crû qu'il n'étoit pas hors de propos d'en faire ici l'hiſtoire en peu de mots.

L'Opéra de Paris fut érigé en Académie Royale de Muſique l'an 1669. Il paſſa ſucceſſivement dans les mains de l'Abbé Perrin qui en fut le fondateur, du Marquis de Sourdeac qui l'uſurpa ſur lui, & enfin de Lully à qui il fut donné par de nouvelles Lettres-Patentes. Lully avoit un talent ſupérieur pour la Muſique ; il s'aſſocia avec Quinault, qui avoit lui-même un génie éminent pour la poëſie. Celui-ci en s'écartant du goût, de la forme & de la coupe ordinaire des Opéras Italiens,

en créa un d'un nouveau genre, conforme à l'eſprit & au goût de la nation. Il imagina des actions tragiques liées à des danſes, au mouvement des machines, & au changement de décorations.

Tout ce que la paſſion de l'amour peut fournir de vivacité de tendreſſe & d'expreſſions fortes de ſentiment, ce que la magie ou la puiſſance des Dieux peut produire de merveilleux, fut mis en œuvre par ce Poëte, dans les differens ouvrages dont il a enrichi ce Spectacle. Toutes ces pieces ſont compoſées de cinq Actes précedés d'un Prologue, qui eſt toûjours une allégorie à la loüange du Roi ; le corps de l'ouvrage eſt une action tragique, priſe de la Fable ou de nos anciens Romans.

Rien n'eſt plus ingénieux que la maniere dont ſes ſujets ſont traités, & l'on n'eſt point encore parvenu à égaler les graces de ſon ſtyle, le ſentiment qui y eſt répandu, & quelquefois la force & la ſublimité des penſées.

Lully compoſa la Muſique de tous ces Opéras. Son principal mérite eſt d'avoir trouvé des Chants tout-à-fait

analogues à la Langue Françoiſe ; la partie du recitatif ſur-tout, eſt celle où il a excellé. C'eſt preſque toûjours une déclamation naturelle, ſimple, remplie de graces & d'expreſſions ; preſque toûjours noble, quelquefois grande & ſublime, mais ſouvent auſſi monotonne. Il s'en faut beaucoup que ſes Symphonies ayent la même beauté ; tous ſes grands airs, ainſi que ſes ouvertures, ſemblent être jettés dans le même moule ; & à le bien prendre, il n'a proprement fait qu'un ſeul de chacun de ces airs dans chaque genre. Sa réputation cependant étoit extrême ; tous les Muſiciens le regardoient comme leur maître, & le public ne voyoit que lui dans les Opéras que l'on donnoit de ſon tems : Le chant faiſoit diſparoître les paroles, le Poëte étoit éclipſé par le Muſicien, & ce n'eſt que depuis environ vingt ans, qu'on s'eſt apperçû en France que Quinault étoit un Poëte au-deſſus du commun.

Après la mort de Lully, l'Opéra paſſa à deux de ſes fils qui n'eurent point les talens de leur pere. Depuis regardé comme une eſpèce de Ferme, il fut livré à des Directeurs avides qui s'enrichirent

en l'apauvriſſant. Pendant toute
adminiſtration ce Spectacle fut ma
tretenu, les Acteurs mal choiſis
Créanciers mal payés & le Public
ſervi.

Parmi la foule des Poëtes &
Muſiciens, qui depuis Quinaul
Lulli, ont travaillé pour ce Thé
nous n'avons cû que la Motte &
chet, dont les Poëmes méritent
que conſidération, & Campra &
touches dont la Muſique ait que
beautés.

Les deux Poëtes dans leurs T
dies, ont ſuivi ſervilement l'ordo
ce de Quinault; ni l'un ni l'autre
avoit le coloris. Le premier a créé
genres nouveaux qui ont enric
Spectacle, le Ballet & la Paſto
Son *Europe Galante* eſt un Ouvrag
chanteur pour les Paroles & po
Muſique. La Paſtorale d'*Iſſé* eſt a
rable; ſon ſuccès a toûjours été
lant, & elle le mérite par tout
graces de ſentiment qui y ſont ré
duës. Campra a fait la Muſique du

qui donnoit à ſa Muſique un caractère qui lui étoit propre. Pour les Chants il eſt inférieur à Lully, mais il vaut mieux que lui pour la Simphonie.

Destouches n'étoit point Muſicien; il avoit des Chants & du goût, mais n'entendoit ni les Chœurs ni les Symphonies. C'étoient Campra & Lalande qui faiſoient celles de ſes Opéra. Homme d'intrigue, inſinuant & adroit, il avoit fait entendre à nos Courtiſans qu'elles ne devoient être que la partie du ſimple Muſicien Artiſan; c'eſt qu'en effet il n'étoit pas capable de les faire.

M. Roy a travaillé en concurrence avec la Motte & Danchet; il a donné 11. Opéra ou Ballets. *Les Elémens*, & *Callirhoé*, ſont les deux ſeuls Ouvrages qui paroiſſent devoir reſter au Théâtre. C'eſt Destouches qui en a fait la Muſique. M. Roy a travaillé avec tous les différens Muſiciens qu'il y a eu de ſon tems; aujourdhui ſa carriere paroît terminée par les deux derniers Ouvrages qu'il a donnés à la Cour ſans aucun ſuccés; ce ſont la *Félicité* & *l'année Galante*.

En 1733. M. Rameau donna *Hyppolite* & *Aricie*, bien-tôt après on re-

eſt depuis entrée dans l'éducatio
tous nos jeunes gens. Les Vieillard
tachés au genre qu'ils connoiſſo
s'éleverent avec force contre ce
veau phénomene ; ils avoient pou
tout ce qu'il y avoit alors de Muſi
ignorans, qui trouverent qu'il
plus aiſé de déclamer contre le
nouveau, que de le ſuivre. Les
habiles furent partagés, & dès-lo
vit en France deux partis violen
extrêmes acharnés les uns contr
autres ; l'ancienne & la nouvelle
ſique fut pour chacun d'eux une
ce de religion pour laquelle ils pri
tous les armes. Cette guerre ſub
encore ; mais comme les vieill
meurent, & que le monde ſe re

premiers Opéra ſont de différens Auteurs, comme les Ballets de M. Roy avoient été de divers Muſiciens. A un ſecond Lully il falloit un autre Quinault, il le trouva dans M. de Cahuſac avec qui il s'étoit lié. Avant de travailler pour l'Opéra, M. de Cahuſac avoit fait, ainſi que Quinault, pluſieurs autres Piéces de Théâtre. Il y a deux Comédies entre autres & deux Tragédies qui furent joüées à la Comédie Françoiſe. *Zénéide*, petite Piéce en un Acte & en Vers, eſt celle de toutes qui mérite le plus d'eſtime; on la jouë ſouvent, & le Public ne ſe laſſe jamais de la voir. M. de Cahuſac a dêja donné avec M. Rameau quatre Opéra qui ont été honorés du plus grand ſuccès; l'objet principal de ce Poëte a été, juſqu'ici, de ramener ſur le Théâtre Lyrique le merveilleux, qui depuis Quinault en avoit été banni, & de lier les divertiſſemens à l'action principale d'une maniere ſi intime, que l'un ne puiſſe pas ſubſiſter ſans l'autre. Talent rare, & qui avoit été peu connu avant lui ſur ce Théâtre.

Toutes les nouveautés ne s'établiſſent qu'après des oppoſitions, & M. de

Cahuſac en a eſſuyées ; mais les ſi
paroiſſent les diminuër. On attenc
tuellement de M. Rameau & de
Zoroaſtre, Opéra du plus grand ge
qu'on doit donner cet Hyver.

Tel étoit l'état de l'Opéra, lor
le Roi en ſe déclarant le Protec
de l'Académie Royale de Muſic
l'a miſe pour l'adminiſtration, enti
mains de M. le Prevôt des Marcha
ſous l'autorité de M. le Comte c
genſon, Miniſtre & Sécretaire d'
On eſpere beaucoup de cet étab
ment, & l'on ſe flatte avec raiſon
voir bien-tôt une Salle de Spec
moins indécente que celle que
avons actuellement.

Juſqu'ici je n'ai parlé que des P
& des Muſiciens qui ont travaillé
l'Opéra ; il me reſte à dire un mo
principaux Acteurs qui s'y diſting
pour le Chant & pour la Danſe.

M. Jelyot eſt ſans contredit la
parfaite Haute-contre qui ait ja
chanté ſur ce Théâtre & perſonn
pouſſé auſſi loin que lui le talen
le goût du Chant ; ſon action ré
parfaitement à la beauté de ſa voix
ſa réputation égale l'une & l'a

On croit n'avoir point été à l'Opéra, quand on n'a point entendu chanter M. Jelyot.

Mlle Fel eſt une excellente Actrice; ſa voix eſt d'une préciſion & d'une légereté ſinguliere, c'eſt un timbre d'argent : qu'on en juge par ce ſeul trait : elle chante l'Italien, & le prononce comme Mlle *Fauſtine*, quand elle étoit bonne. Il n'y avoit que Mlle Fel qui pû faire oublier Mlle le Maure.

Mlle Chevalier jouë les Rôles à baguette & quelques autres avec ſuccès. Sa voix eſt un grand deſſus.

MM. Chaſſé & le Page ſont deux Baſſes-tailles. Le premier eſt un Acteur excellent, mais par malheur ſa voix vieillit; la juiteſſe & les graces de ſon action y ſupplécent, & il fait encore un très-grand plaiſir aux connoiſſeurs. Le ſecond a une voix légere & ſuſceptible de tous les agrémens d'un deſſus. Son action n'eſt pas encore tout-à-fait formée; mais les progrès qu'on lui voit faire, font concevoir de lui de grandes eſpérances pour l'avenir.

La danſe eſt actuellement la partie la plus brillante de notre Opera. M. Dupré, ſi connu dans l'Europe, eſt

ARTICLE XIV.

Le Ricochets.

EGLOGUE.

CEtte petite piéce eſt le pr
fruit d'une Muſe naiſſant
nous annonce un heureux aven
cru qu'on ne ſeroit pas fâché de
ici. Tandis que nous travaillons
truire le mauvais goût, ne d
nous pas ſonger auſſi à animer
lens ? On a dû quelquefois les
ges les plus parfaits aux premie
plaudiſſemens qu'on a donnés
jeune Muſe. Le ſujet de cette
gue m'a paru ſingulier ; & qu
la Poëſie en ſoit un peu négligé
ne peut pas nier qu'elle ne ren
beaucoup d'eſprit & de ſentim

TYRSIS ET CORIDON.

EGLOGUE.

CORIDON.

aiſſons, mon cher Tyrſis, ſur ces rives fleuries
)lâtrer nos agneaux & nos brebis cheries;
u'un doux amuſement borne ici nos deſirs,
t charmons nos ennuis par d'innocens plaiſirs.

TYRSIS.

)uel ennui cher Berger, peut occuper ton ame?
s-tu le cœur atteint d'une amoureuſe flamme?
t n'auroit-on pour toi qu'un rigoureux mépris?
ans doute, c'eſt de-là que naiſſent tes ennuis.
our moi, je vis heureux; la Bergere que j'aime
l'aſſûra l'autre jour qu'elle m'aimoit de même,
t j'en eus pour garant la treſſe de cheveux
)ont ſa main couronna ma houlette & mes vœux.

CORIDON.

l'on bonheur, cher Berger, eſt égal à ma peine;

Ta Bergere eſt ſenſible, & la mienne inhumaine.
Et pour bien t'exprimer l'excès de ſa rigueur
Il faudroit de mes feux te peindre ici l'ardeur.
Mais laiſſons un diſcours dont ma peine s'irrite ;
Perdons un ſouvenir que mon repos évite,
Et tache de trouver dans quelques nouveaux jeux
Un prompt ſoulagement à mon cœur malheureux.

TYRSIS.

Celui de tous les jeux qui me plaît d'avantage,
C'en eſt un que Daphnis m'apprit ſur ce rivage ;
Il jettoit un caillou qui par un ſort nouveau,
Voloit ſans s'enfoncer, couroit, marchoit ſur l'eau ;
Et ſans ſuivre le cours de l'onde fugitive,
Alloit ſe repoſer au bord de l'autre rive.

CORIDON.

Te croirai-je, Tyrſis ? Par quel art enchanteur
Otoit-il à la pierre ainſi ſa peſanteur ?
Je ſoupçonne en ce jeu quelque vertu magique.

TYRSIS.

n rien n'eſt plus aiſé, Berger, que la pratique.
garde ce caillou que je jette à préſent;
i vois comme ſur l'onde il vole en bondiſſant;
ie ce jeu me peint bien mon aimable Bergere!
me la repréſente en ſa courſe légere;
u'elle eſt charmante alors, & qu'elle offre d'appas!
peine on voit les fleurs ſe plier ſur ſes pas.

CORIDON.

élas! il ne pourra repréſenter la mienne;
le differe trop, cher Tyrſis, de la tienne;
u ſi ton jeu nouveau la rappelle à mon cœur
'eſt en me retraçant ſon extrême rigueur.
lais enfin, éprouvons, du moins pour me diſtraire.
h! Berger, qu'ai-je fait? je ne vois plus ma pierre;
es flots en ce moment viennent de l'engloutir,
t de leur ſein rapide elle n'a pû ſortir.
'eſt ainſi que Philis inſenſible à ma flamme
bſorbe ma tendreſſe & captive mon ame.

TYRSIS.

De celle que je tiens, vois la rapidité....
Peux-tu compter ſes bonds ? quelle vivacité !
Elle peint à mes yeux mon adorable Hortenſe.
Qui ſçait combien mon cœur ſouffre de ſon abſence ;
Elle accourt à mes vœux, & pour me ſoulager,
De l'amour le plus tendre aſſure ſon Berger.

CORIDON.

Vois comme ce caillou ſur le fleuve s'élance ;...
Mais je le vois périr ! Ah ! frivole eſpérance !
Au milieu de ſon cours il meurt ; hélas ! pourquoi
L'onde eſt-elle pour lui ce qu'eſt Philis pour moi ?
Pendant quelques momens cet objet trop aimable
Me flâte, me ſoutient, me paroît favorable ;
Mais hélas ! ſa faveur bien-tôt s'évanoüit ;
Et je la vois perduë au moment qui la ſuit.
L'inconſtance de l'un & de l'autre eſt égale,
Et ſe trouve à tous deux également fatale.

TYRSIS.

garde celui-ci former ce long détour.....
retrace à mes yeux l'objet de mon amour.
ous fuit, il eſt vrai; mais ſa fuite eſt tardive;
emble qu'il voudroit regagner notre rive.
même Hortenſe un jour devant moi s'enfuyoit,
e que ſon Berger à l'inſtant la voyoit;
brûlant du déſir de ſe voir attrapée,
noit un long détour pour être mieux coupée.
n-tôt je la joignis, & dans ce doux moment,
baiſer fut le prix de mon empreſſement.

CORIDON.

nouveau jeu, Berger, te doit être agréable;
n cœur y trouve en tout quelque rapport aimable,
le mien, par un ſort qu'il n'a point mérité,
trouve tout contraire à ſa félicité!
ur ſçavoir le ſujet de ma douleur profonde,
garde ce caillou ſe promener ſur l'onde.
rec un vol rapide il s'éloigne de nous;

Au lieu de l'arrêter, l'eau gémit ſous ſes coups;
Il eſt enfin tranquille aſſis ſur le rivage,
Ah! de Philis en lui je reconnois l'image;
Avec le dernier ſoin elle évite les lieux
Qui peuvent préſenter Coridon à ſes yeux.
Le voit-elle? ſa fuite eſt encor plus rapide
Que celle du caillou ſur cette plaine humide;
Et ne joüit enfin de ſa tranquillité,
Que lorſqu'elle me voit ſurement évité.

TYRSIS.

A la nouvelle ardeur dont brûle mon cœur tendre,
Je ſens que ma Bergere en ces lieux va ſe rendre;
Mais à l'attendre ici ſerai-je encor long-tems?
Conſultons mon oracle, & comptons les momens.
Dans ſa courſe rapide autant que cette pierre
De l'onde frappera la ſurface légere,
Autant de longs momens, ſans que je ſois heureux,
Me fera conſumer mon deſtin rigoureux.
Je confie à ton ſort le bonheur de mon ame,
Souviens-t'en, cher caillou, vole & ſers bien ma flamme.

Il s'eſt précipité dés la premiere fois.
Ah ! ma Bergere vient..... c'eſt elle, je la vois ;
Adieu, Berger, je vole où mon amour m'appelle.

CORIDON.

A te favoriſer que le ſien ſoit fidéle.
Moi, je vais m'occuper dans le ſein de l'ennui,
A perdre mon amour, & mourir avec lui.

AVERTISSEMENT.

DEs occupations indiſpenſables ont empêché cette troiſiéme Partie de paroître plutôt ; ce retardement a fait croire à pluſieurs perſonnes que l'Auteur de ces Obſervations ne continueroit point à en donner la ſuite ; mais on promet qu'à l'avenir on en verra une nouvelle feüille tous les quinze jours, ou toutes les trois ſemaines au plus tard.

OBSERVATIONS
SUR LA LITTERATURE
MODERNE.

ARTICLE XV.

REFLEXIONS SUR L'OPERA.

Par M. Rémond de Saint-Mard.

JE reviens encore à M. de St. Mard, & j'y reviens toûjours avec joye. On ne peut plus le quitter, quand une fois on a commencé à le lire, & l'on parle volontiers de ce qu'on a lû avec plaiſir. Quelle ſatisfaction pour ceux qui rendent compte au Public des Livres nouveaux, s'ils n'avoient à l'entretenir que d'ouvrages ſemblables ! ils ne s'expoſeroient point à la haine des Auteurs, parce qu'ils n'auroient que du bien à dire de leurs Ecrits. Car telle eſt l'injuſtice de ces Meſſieurs ;

de regarder comme leur enn
conque n'eſt point leur adn
Eh, quoi! parce que *la Princeſ*
varre m'a paru platte, *Edoüard*
ſipide, *Ariſtoméne* extravagant
que j'ai préferé aux *Eſſais* de M
bé Trublet les *Caractéres* de la B
aux Idiles de M. Roy, les Egl
M. de Fontenelle, aux Abr
P. Buffier, la Chronologie de l
naut; parce que je trouve plus
ment dans les feüilles de l'Al
Fontaines, que dans les Journ
Trevoux, plus de décence
Bible de Saci, que dans l'Hiſt
Berruyer, plus de génie dans l
riade, que dans le Poëme de M
ce jugement, qui n'eſt que l'é
celui du public, ſera regardé
une déclaration de guerre, & l
traitera en ennemi? & que ſe
donc, ſi je diſois que M. Mar
réſerve pour ſes Tragédies cett
leur lyrique qu'on ne trouve
dans ſes Odes; Si dans un pa
odieux j'apprenois au public
Méchant de M. G. n'eſt que le *M*
réchauffé de M. Deſtouches? c
roit-ce, ſi j'avois mis le feu aux

ples de M. de V. & que j'euſſe renverſé la Statuë équeſtre qu'il s'étoit érigée ſur le Parnaſſe ?

O toi, dont le bras redoutable
A mis ce monument à bas,
Aux traits de ſa haine implacable,
Fr.... tu n'échapperas pas.
Pour moi, dont la main plus timide
N'oſa ſur lui porter ſes coups,
Je ne crains rien de ſon courroux ;
Mon innocence eſt mon égide.

Mais que dis-je, hélas ! n'eſt-on pas toûjours coupable aux yeux des Auteurs, pour peu qu'on paroiſſe ne point eſtimer aſſez quelques-uns de leurs Ouvrages ? En vain vous auriez encenſé tous les autres, s'il en eſt un ſeul à qui vous ne rendiez point le même hommage, ils ne vous tiennent compte de rien : le peu de cas que vous paroiſſez faire de cet enfant diſgracié leur donne pour lui un renouvellement de tendreſſe ? & perſuadés que les autres ont dequoi ſe ſoutenir par eux-mêmes, c'eſt pour ce fruit malheureux de leur travail, qu'ils réſervent toute leur ſenſibilité.

Parmi les diverſes productio
M. Rémond de Saint-Mard, il
a aucune dont les défauts puiſſ
larmer ſa tendreſſe paternelle
ſont toutes les enfans bien né
heureux génie, auſquels leur
donné en naiſſant, ce dégré d
fection qui les met à l'abri de
rigoureuſe critique. On ne ren
point entr'eux cette inégalité
trueuſe, qui, dans un même vo
nous fait voir quelquefois des
d'œuvres de l'art à côté d'un o
de rebut; *la Métromanie* à côt
Louiſiade.

M. de Saint-Mard eſt par-t
même; toûjours poli, toûjours
dans ſon ſtyle; toûjours neuf, to
brillant dans ſes penſées; toûjo
lié, toûjours ſubtile dans ſes
xions: par-tout inſtructif, pa
agréable, le Philoſophe chez lu
re l'homme du monde, & l'hom
monde cache le Philoſophe.

Ses *Réflexions ſur l'Opéra* porten
ractère de toutes ſes œuvres. Il
cette matiere en homme qui c
parfaitement les défauts & les b
de ce ſpectacle: il parle de la M

comme Lully, de la Poëſie comme Quinault, de la Danſe comme Dupré ; & il répand ſur tout ce qu'il dit, autant d'agrément, d'amenité, de fineſſe, que ces grands Maîtres en ont mis dans les Ouvrages de leur art.

M. de Saint-Mard commence ſes Réflexions, à peu près comme nous voyons tous les jours commencer nos Opéra. Un coup d'archet vif & animé nous prépare à ce coup d'œil raviſſant que nous offrent au même inſtant les décorations & les Actrices ; c'eſt-là ſans doute ce que l'Auteur a voulu exprimer par ce début : " Déclamez contre l'Opéra, étalez votre „ St. Evremont, dites-nous avec cette „ belle imagination qui nous perſuade „ tout ce que vous voulez, que l'O„ péra eſt un ſpectacle monſtrueux ; „ vous ne nous en dégoûterez point, „ on ira toûjours à l'Opéra. L'Opéra „ eſt comme une jolie femme à qui „ l'on connoît je ne ſçais combien de „ travers, & que malgré cela l'on ne „ ſçauroit quitter.

La vivacité de ce début, voilà le coup d'archet ; cette jolie femme qui a tant de travers, ce ſont les Actrices.

Je l'ai dit ailleurs, & je ne me laſſe point de le repeter, M. de St. Mard donne à tout ce qu'il dit, la forme de la choſe qu'il traite : on croit être à l'Opéra, quand on l'entend parler de ce ſpectacle. Il n'en diſſimule point les défauts, il les connoît tous, & il convient de bonne foi, qu'il y a beaucoup de mal à en dire : cela néanmoins ne l'empêche point d'en prendre la défenſe. Ce qui choque d'abord un homme de bon ſens ſur ce théâtre, c'eſt d'y voir des gens qui déliberent, qui donnent des ordres, qui pleurent, qui ſe plaignent, qui ſe querellent, qui agoniſent & qui meurent en chantant : c'eſt-là un des grands reproches qu'on a fait de tout tems à l'Opéra. M. de Saint-Mard entreprend ici de le réfuter. Il reconnoît à la vérité, que cette plainte paroît d'abord aſſez bien fondée ; que rien en effet ne ſemble plus extravagant que le deſſein de nous toucher par des chants ſi déplacés, & ſi contraires à la vraiſemblance ; " mais, „ ajoûte-t'il, quelque fou & quelque „ ridicule que paroiſſe un pareil deſ- „ ſein, ceux qui l'ont imaginé n'étoient „ point ſots, & en qualité de gens qui

„ nous avoient bien étudiés, ils pou-
„ voient ſe flâter de l'executer. On
„ nous croit fort attachés à la vraiſem-
„ blance, & nous le ſommes en effet
„ au point que nous crions comme des
„ déſeſperés quand on y manque, ſur-
„ tout quand nous comptons qu'on n'y
„ manquera pas; mais qu'on nous aver-
„ tiſſe qu'on y manquera, qu'on pren-
„ ne le plus petit prétexte du monde
„ pour y manquer, qu'il arrive un Dieu,
„ un Enchanteur, une Fée: qu'on nous
„ tourne la tête avec un peu de merveil-
„ leux, nous diſpenſons de cette vrai-
„ ſemblance qui nous eſt ſi chere; du
„ moins eſt-il sûr que nous ſouffrons
„ peu de ne la pas trouver, pourvû
„ qu'on nous dédommage de ſon ab-
„ ſence; car ſi nous renonçons quel-
„ fois à ce que nous aimons, c'eſt toû-
„ jours pour avoir quelque choſe que
„ nous aimons davantage.

Quelles ſont donc les choſes qui nous dédommagent de cette vraiſemblance que nous aimons tant, & que nous ne trouvons point à l'Opéra? C'eſt l'agrément du chant, les charmes de la Muſique; voilà ce qui nous entraîne à un ſpectacle, dont les défauts mêmes,

our ainſi di
lu plaiſir qu
M. de Sa
Italiens , à
bles de l'Op
miers qui ay
la Muſique
deux Arts.
comme les m
avoient com
notées , ſou
nées de déc
de chœurs ,
nes ; nous
le merveill
que dans le
cela nous av
ra , qui pe
un ſpectacle
Grecs.

Nous ne c
timent de l'
cette origine
de l'analogie
l'ancienne T
des ténebres
cien théâtre ,
mer là-deſſus
res. Auſſi l'Au

pour ainſi dire, ſont la principale c
du plaiſir qu'il nous procure.

M. de Saint-Mard prétend qu
Italiens, à qui nous ſommes red
bles de l'Opéra, ne ſont pas les
miers qui ayent aſſocié la Poëſie
la Muſique, & uni la Danſe
deux Arts. Les Grecs, qu'il reg
comme les inventeurs de ce ſpect
avoient comme nous des Trag
nottées; ſoutenuës d'inſtrumens
nées de décorations, accompa
de chœurs, de danſes & de m
nes; nous y avons ſeulement a
le merveilleux qu'ils n'employ
que dans le Poëme Epique, & de
cela nous avons compoſé notre
ra, qui peut être regardé co
un ſpectacle nouveau renouvell
Grecs.

Nous ne contredirons point le
timent de l'Auteur ſur l'antiqui
cette origine; il eſt certain qu'i
de l'analogie entre notre Opé
l'ancienne Tragédie; mais au tr
des ténebres qui obſcurciſſent ce
cien théâtre, on ne peut guéres
mer là-deſſus que de foibles conj
res. Auſſi l'Auteur s'arrête-t'il ſage

ſur cet article, & paſſe au parallele de la Tragédie proprement dite, avec la Tragédie Opéra. Il trouve, à certains égards, plus de vraiſemblance dans celle-ci que dans l'autre, & en général plus de difficulté à y réüſſir. Il eſt vrai que ces vuides, ces intervalles qui ſe trouvent entre chaque acte d'une Tragédie, ſont tout-à-fait déraiſonnables; l'Opéra marche ſans interruption, & par-là ſon action en devient plus vive, plus ſenſible, & ſur-tout plus vraiſemblable.

Je penſe auſſi avec M. Rémond de Saint-Mard, qu'il eſt plus aiſé de faire une bonne Tragédie qu'un bon Opéra; les raiſons qu'il en apporte me paroiſſent ſolides: le Poëte Lyrique eſt renfermé dans un très-court eſpace pour l'expoſition de ſon ſujet; il eſt obligé de remplir l'intervalle de ſes actes par des divertiſſemens bien amenés qui faſſent une partie de l'action; il eſt réduit à un fort petit nombre de mots, qu'il faut ſans ceſſe tourner & retourner, ſans qu'il ſoit poſſible d'en employer d'autres; il eſt clair que la Tragédie n'a point toutes ces difficultés à vaincre.

„ fût ſi vrai, qui fût ſi bien à lui ; &
„ c'eſt encore une fois ce qui lui fait le
„ plus d'honneur, parce que le lan-
„ gage du ſentiment eſt peut-être plus
„ difficile à attrapper que le ſentiment
„ même.

Ne voilà-t'il pas Quinault bien conſolé de tous les reproches qu'on lui a faits ? Je doute pourtant, s'il étoit encore parmi nous, qu'il voulût ſe contenter de cette réparation. Un Ecrivain dont on a traité les Ouvrages de plats, de ridicules, d'ennuyeux, eſt un homme qu'il n'eſt plus poſſible de radoucir par aucune loüange. Les Auteurs ne ſont ſenſibles qu'au mal que l'on dit d'eux, le bien ne les touche nullement : c'eſt qu'ils regardent l'un comme une injuſtice, & l'autre comme un devoir. Tel qui ne m'a pas ſeulement remercié de tous les éloges que je lui ai donnés dans un article de ces feüilles, auroit crié comme un déſeſperé contre la plus legere critique, ſi ſon Livre en avoit été ſuſceptible. J'attens, pour reveiller ſa ſenſibilité, qu'il faſſe un mauvais ouvrage. Mais je reviens à M. Rémond de Saint-Mard.

Après avoir loüé Quinault comme

on vient de le voir, il prend la liberté de donner quelques avis, & de faire quelques reproches à ceux qui l'ont ſuivi. Il ne les trouve ni aſſez ſimples, ni aſſez naturels ; ils courrent après l'eſprit, & négligent le ſentiment. " Les „ tours fins, dit-il, (& cela devroit „ être écrit ſur toutes les portes des „ Poëtes Lyriques) les tours fins ſont „ le poiſon de la Muſique. Veut-on „ la mettre dans tout ſon beau, tra„ vailler ſérieuſement à ſa gloire, lui „ préparer des triomphes ? Qu'on lui „ faſſe rendre des choſes ſenſibles & „ tendres ; qu'on lui donne des mou„ vemens à exprimer, qu'on fourniſ„ ſe des monologues tels qu'en a mis „ Quinault dans ſes Opéra. Que ſi on „ ne ſçauroit être auſſi admirable, s'il „ n'eſt pas permis aux mortels d'être „ auſſi élégans & en même-tems auſſi „ naturels que Quinault, qu'on ſoit „ ſimple, qu'on ſoit plat, ſi l'on ne „ ſçauroit être mieux ; la Muſique y „ aura encore meilleure grace que ſur „ ce fin & ſur ce tourné, qui après „ avoir infecté la plûpart de nos Ou„ vrages, eſt venu pour achever de „ nous déſeſpérer, gâter notre Opéra.

Il ſeroit bien à ſouhaiter que ce même conſeil fut non ſeulement écrit ſur les portes, mais gravé profondement dans l'eſprit de quelques-uns de nos Faiſeurs de Tragédies, à qui je dirois volontiers : voulez-vous mettre Melpomene dans tout ſon beau, travailler ſérieuſement à ſa gloire & à la vôtre, vous préparer à tous deux des triomphes ? Donnez-nous des Piéces dont les ſujets ſoient tirés de l'Hiſtoire, & non pas de votre imagination ; retranchez-en tous ces incidens bizarres, ces ſituations forcées, ces cataſtrophes inattenduës ; ôtez encore, ôtez toutes ces maximes rimées, ces ſentimens épigrammatiques, ces traits ſententieux qui ébloüiſſent la multitude, & qui font pitié aux gens de goût. Donnez-nous de ces Scènes tendres, ſenſibles, intéreſſantes, telles qu'en a mis Racine dans ſes Tragédies. Que ſi vous ne ſçauriez être auſſi admirables, s'il n'eſt pas permis à des hommes comme vous d'être auſſi élégans & en même-tems auſſi naturels que Racine, ſoyez ſimples, ſoyez unis, ſoyez plats, ſi vous ne pouvez être mieux, le bon goût y trouvera moins à reprendre,

que dans ces Tragédies bourſoufflées, hériſſées de pointes, parſemées d'Epigrammes, dépourvuës de ſens communs.

Amateurs des pointes brillantes,
Des jeux d'eſprits & des éclairs,
Toutes ces beautés pétillantes,
N'immortaliſent point vos Vers.

Voilà ce qu'on devroit dire, ſur tout à ces jeunes Poëtes, dont la Muſe eſt encore ſuſceptible de bonnes impreſſions; pourvû cependant qu'ils n'ayent point été gâtés par les applaudiſſemens du public. Car c'eſt là l'écueil ordinaire des jeunes talens. Ils comptent trop ſur leurs premiers ſuccès, & ils ne voyent pas qu'on les applaudit moins pour les ouvrages qu'ils ont faits, qne pour ceux qu'on croit qu'ils ſont capables de faire, & que leur muſe n'eût pas reçû un accueil ſi favorable, ſi elle eût été plus vieille de dix ans.

Mais je m'apperçois que je quitte toûjours M. de Saint-Mard, malgré le plaiſir que j'ai d'être avec lui. Il n'a encore parlé que de cette partie de l'Opéra qui regarde le Poëte. Combien

„ la derniere perfection. Et à dire
„ ces parties s'accordent comm
„ ment aſſez mal. A le bien pre
„ l'Opéra eſt comme ces états ma
„ reux, où chaque particulier ſe
„ que de l'intérêt général ; car
„ eſt vrai ; Poëte, Muſicien, M
„ de Ballet, chacun dans ce pa
„ veut briller ſeul ; & vous juge
„ qu'à toutes ces petites vanités pa
„ lieres qui ſe croiſent éternelle
„ il n'y a pas beaucoup à gagne
„ l'enſemble & pour la totalité c
„ péra. „

Il eſt clair que la Muſique eſt
la Poëſie ; la partie la plus eſſe
du Théâtre Lyrique. M. de Saint-
traite cette matiere avec beauc

ui n'eſt faite que pour l'accompagner,
t pour l'accompagner avec modeſtie,
'a pour but préſentement que de l'é-
ouffer, & de l'anéantir entierement.
eſt étonné que le goût Italien, qui
ſt cependant le goût de toute l'Eu-
ype, ait pû s'introduire en France
près les Campras & les Lullys. Dans
ne note qu'il a ajoûtée à ſes réflexions,
Auteur dit aſſez librement ce qu'il
enſe de la Muſique Italienne, & il
i traite preſque auſſi mal que celui qui
dit:

e ſuis en vérité, bien étonné qu'en France,
.u mépris des Lullys, des Campras, des Mou-
rets,
)n donne follement dans un goût ſi mauvais.
!ar, préjugés à part, croit-on qu'on intéreſſe
ar des ſons combinés dans l'exacte juſteſſe,
Iais qui, malgré cela, manquant d'expreſſion,
Ie réveillent dans l'ame aucune paſſion;
Ie lui font point ſentir ce trouble qui l'enchan-
te;
:e goût délicieux d'une yvreſſe innocente,
:t qui du Connoiſſeur admirés ſeulement,
)nt la regle pour eux, jamais le ſentiment.
Non, d'un bruit éclatant je ne ſuis point la
duppe,

Il m'en dort auſſi-tôt, à moins qu'il ne m'occupe,
Et ne peut m'occuper, quelque éclatant qu'il ſoit,
Qu'en m'ôtant le pouvoir d'être inſenſible & froid.

Admirateur du Lully, on n'eſt pas ſurpris que M. Rémond de Saint-Mard ne ſoit point partiſan de la Muſique Italienne, & qu'il ſe déclare ouvertement contre celle que nous admirons aujourdhui. Il a été élevé dans le goût de l'ancienne, & l'on n'aime guéres, à un certain âge, que ce qu'on a aimé dans ſa jeuneſſe : c'eſt ce qui ſoûtient encore le parti de Lully. Celui de M. Rameau augmente & ſe fortifie chaque jour de plus en plus ; pour moi qui ne veux point prendre part à cette guerre, & qui admire également ces deux grands hommes, je dis avec un de nos Poëtes ;

Du Tendre Atys, de l'aimable Theſée
J'adore la ſimplicité ;
Oüi, par leur mélodie auſſi tendre qu'aiſée
Le ſentiment eſt imité ;

Juſques au fond de mon ame attendrie
Son doux pouvoir ſe fait ſentir ;
Mon cœur eſt le premier toûjours à l'applaudir :
La nature eſt partout ſi bien peinte & ſaiſie,
Qu'il en ſoûpire de plaiſir,
Et ſe méprend à la copie.
Mais de ces Opéras quels que ſoient les attraits ;
Leurs graces douces & touchantes
Ne ferment point mes yeux ſur les beautés frappantes,
Sur les coups pleins d'audace & les ſublimes traits
Dont brillent *Hypolite* & les *Indes galantes.*
Quelle harmonie, ô ciel ! quels accompagnemens !
Quels tourbillons, quels éclairs ſurprenans !
Des nouveautés ſi tranſcendantes
Font murmurer l'ignorant ſpectateur,
Et tiennent en ſuſpens les oreilles ſavantes
Qu'étonne tant de force & tant de profondeur.
Pour moi, j'admire &, benis le génie
Dont les hardis travaux & la mâle vigueur
Enrichiſſent Paris des tréſors d'Italie.

L'Auteur des réflexions paſſe fort legerement ſur ce qui regarde les déco-

rations & les machines ; il n'y a pas en effet beaucoup de choſes à en dire, & il faut convenir que c'eſt-là l'endroit foible de l'Opéra. On doit convenir cependant que depuis que cette partie eſt entre les mains du ſieur Arnoul, Machiniſte du Roi, elle n'eſt plus reconnoiſſable ; nous avons vû de lui, depuis deux ans, des ouvrages d'une invention & d'une exécution admirable ; on en eſpère encore beaucoup d'autres de ſon habileté, & l'on ſe flâte qu'en peu de tems, cette partie de l'Opéra ſera portée au même point de perfection que toutes les autres. On ne dira donc plus :

Le grand plaiſir de voir
Sur des monſtres formés d'ozier & de détrempe,
Des Dieux plus mal montés qu'un Sablonier d'Etampe,
Pendus dans des cartons comme dans des étuis
Qui deſcendent du ciel comme un ſceau dans un puits.

Mais on dira :

D'un art ingénieux les preſtiges charmans

Imitent le reſſort, le jeu des élémens.

M. de Saint-Mard s'étend un peu plus ſur la danſe, que ſur les décorations & les machines. Il ſe plaint qu'on lui donne trop d'extenſion, ce qui, ſelon lui, arrête l'action au lieu de la ſoutenir; la fait languir au lieu de l'animer.

De-là l'Auteur paſſe aux Acteurs & aux Actrices qui joüoient de ſon tems; il regrette la Journet, & regarde comme une miſere pour nous, de n'avoir plus Thevenard. Mais avec Mlle Fel, Mlle Chevalier & M. Gelyot, l'Opéra peut-il avoir quelque choſe à regretter?

En parlant des Actrices, M. Remond de Saint-Mard veut qu'elles ayent non pas de l'eſprit; il dit qu'à l'Opéra on n'en a pas beſoin; mais un peu d'agrément dans la figure, avec *cette portion de ſenſibilité qui fait parler les regards, & qui donnent du mouvement aux inflexions du corps.* Ce n'eſt point trop exiger, & c'eſt ici le ſeul endroit de ſes réflexions où l'Auteur ſe contente ſi aiſément.

Après avoir examiné l'Opéra dans toutes ſes parties, il ne reſte plus à M. de St. Mard qu'à le conſiderer du côté de la morale.

On a toûjours regardé ce Spectacle comme une école dangereuſe, & capable de corrompre les bonnes mœurs. Les Prédicateurs dans les Chaires, nous en ont fait de tout tems les peintures les plus odieuſes ; & Boileau lui-même dans ſes Satyres, nous le repréſente comme l'écuëil funeſte de la vertu.

L'épouſe que tu prens, ſans tâche en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t'on dit, dans Port-Royal inſtruite
Aux loix de ſon devoir régle tous ſes deſirs ;
Mais qui peut t'aſſûrer, qu'invincible aux plaiſirs,
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence ?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opéra,
De quel air penſes-tu que ta ſainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Les danſes, les héros à voix Luxurieuſe ?
Entendra les diſcours ſur l'amour ſeul roulans ;

: doucereux Renauds, les inſenſés Rolands?
ıura d'eux qu'à l'amour, comme au ſeul Dieu
ſuprême,
doit immoler tout, juſqu'à la vertu même?
'on ne ſçauroit trop tôt ſe laiſſer enflam-
mer?
'on n'a reçû du ciel un cœur que pour ai-
mer?
:ous les lieux communs de mòrale lubri-
que,
: Lully réchauffa des ſons de ſa Muſique.

cquons-nous de Deſpreaux, dit l'Au-
r, *& laiſſons le dire.* Il eſt vrai que ce
ête penſe bien différemment de M.
St. Mard, qui regarde l'Opéra com-
un ſpectacle qui *purge les mœurs*,
qui les purge auſſi-bien que les genres de
ſie qu'on regarde comme les plus moraux.
land & Renaud n'apprennent ils
à nos jeunes guerriers à rougir de
r foibleſſe, & à préférer leur devoir
ur paſſion? Quel exemple plus beau
l'Amour Conjugal, que celui d'Al-
:e? Et quoi de plus capable de gué-
de l'ambition, que le ſort de Phaé-
? D'ailleurs, la Muſique nous rend
ains compatiſſans, charitables; & de

tout cela l'Auteur conclut, qu'il n'y a point tant de mal, qu'on le dit, d'aller à l'Opéra. Il convient cependant que les préceptes qu'on y donne ſont *un peu gaillards*, & que tout conſideré, il vaudroit encore mieux ne point y aller, mais il ajoûte, que nous ſommes des hommes, & qu'on doit nous regarder comme des malades à la foibleſſe deſquels il faut ſe prêter.

Un Caſuiſte auroit ſans doute prononcé d'une maniere plus rigoureuſe, mais c'eſt ici un homme du monde qui parle, & pour un homme du monde, je le trouve encore fort raiſonnable. On eſt même étonné, qu'après nous avoir repréſenté l'Opéra comme une école de vertu, il ne nous conſeille pas d'y aſſiſter, & d'y aſſiſter ſouvent. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'on ira toûjours à ce Spectacle, & que ſi quelqu'un entreprenoit de nous en détourner, on ne manqueroit pas de lui dire ce que dit M. de Saint-Mard au commencement de ces réflexions : déclamez contre l'Opéra tant qu'il vous plaira ; dites-nous avec le plus d'éloquence que vous pourrez, que

ue l'Opéra eſt un Spectacle dange-
eux, vous ne nous en dégoûterez
as, nous irons toûjours à l'Opéra;
oûjours

Nous nous rendrons à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de ttomper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs, font un plaiſir unique.

CÈtte Piéce, repréſentée au
d'Août ſous le titre de *L*
Précepteur, continuée au mois de
tembre ſous celui du *Faux Sçavan*
dit-on, le fruit de pluſieurs anné
travail; je n'en ſuis point ſurpri
ouvrage tel que celui-là, dem
en effet une lecture prodigieuſe
par conſéquent beaucoup de ten
faut avoir feüilleté tous nos Poëte
miques, tant Anciens que Mode
leſquels ont tous contribué à la
fection de cette Comédie. Il n'y
pas un qui n'y ait mis du ſien.
a fourni l'intrigue, l'autre le
nouëment; celui-ci les ſituations
lui-là l'intérêt; enfin, ſi chacun r

ıce ; mais ces imperfections ne l'ont oint engagé à ſupprimer ſon nom : *incognito* n'eſt pas de ſon goût ; il s'é-ve même avec aſſez de force contre *rtaines gens qui ont la foibleſſe de le gar-r en travaillant dans le genre dramati-ue.* Pour moi, j'avois toûjours crû vec bien d'autres, que l'*incognito*, ır-tout à l'égard des Piéces de Théâ-e, étoit

Le parti le plus ſage,
: plus utile, enfin le plus rejoüiſſant.
eureux qui ſe dérobe au critique perçant!
ous pouvez dans le port laiſſer gronder l'o-rage,
ouvrage riſque ſeul, & s'expoſe au naufra-ge;
l déplaît, on n'a point le ſenſible regret
e voir ſon nom en butte au barbare ſifflet;
par un ſort heureux la piéce eſt applaudie,
: public à l'Auteur donne la comédie.
uel charme de goûter les piquantes dou-ceurs,
e s'entendre loüer par ſes propres Cenſeurs;
: le voile levé par ce jeu ſalutaire,
e lire dans le cœur d'un ami peu ſincere.
a plus aigre cenſure, & l'encens le plus doux,
ns perdre de leur force, arrivent juſqu'à vous.
ritant le poiſon qu'offre la flâterie,

Vous triomphez encor de la clabauderie,
Et riant en ſecret du public curieux,
Vous êtes inviſible & préſent à ſes yeux.

La modeſtie, la prudence, l'attrait d'un plaiſir pur & délicat conſeillent donc ſouvent l'*incognito*. Il eſt même de néceſſité abſoluë pour certains Auteurs ; c'eſt leur unique retranchement contre le ridicule & le mépris perſonnel.

Si une piéce de Théâtre n'étoit expoſée qu'à la critique de ces " mauvais Plaiſans, dont parle l'Auteur, „ de ces faux Petits-Maîtres auſſi étourdis que pareſſeux & ignorans. „ Si elle ne devoit tomber qu'entre les mains de ces " perſonnages groſſiers, „ peſans, ſans culture .... qui ne ſçavent ſe venger de leur ſtupidité & „ de leur peu de goût, qu'en ſe répandant en lieux communs, en bas „ proverbes contre les Poëtes, „ il eſt clair que ce ne ſeroit pas la peine de garder l'*incognito* ; le mépris des ſots eſt ſans conſéquence. Mais Paris a des juges éclairés, & l'Abbé des Fontaines des ſucceſſeurs : Ne faiſons donc

pas un crime aux Auteurs timides de ſe cacher ſous le maſque.

Dans le cours de ſa Préface, M. Duvaure fait une queſtion aſſez plaiſante : il demande pourquoi nous déſapprouvons l'état de Comédien, & ſi la faculté de penſer eſt incompatible avec la vivacité françoiſe ? L'eſtime pour les Comédiens, voilà la pierre de touche qu'employe l'Auteur du *Faux Sçavant*, pour juger ſi un être a la faculté de penſer. Cette facon de s'y connoître a quelque choſe d'original, & l'Auteur certainement n'en doit le ſecret à perſonne. Cependant, en ſe reglant ſur ce principe, ne ſeroit-il pas aiſé de prouver qu'on penſe à Paris, plus que par-tout ailleurs ?

A préſent le Théâtre
Eſt en un point ſi haut que chacun l'idolâtre ;
Et ce qu'un autre tems voyoit avec mépris,
Eſt aujourdhui l'amour de tous les bons eſprits,
L'entretien de Paris, le ſouhait des Provinces,
Le divertiſſement le plus doux de nos Princes,
Les délices du Peuple, & le plaiſir des Grands ;
Il tient le premier rang parmi leurs paſſe-tems :

Et ceux dont nous voyons la fag[illegible]
Par leurs illuſtres ſoins conſerver tout le monde,
Trouvent dans les douceurs d'un Spectacle ſi beau
De quoi ſe délaſſer d'un ſi peſant fardeau.

Pour relever encore davantage la gloire du Théâtre, M. Duvaure nous apprend qu'à Athenes on voyoit *une infinité de gens de Qualité, Ambaſſadeurs, Généraux, Magiſtrats & Comédiens.* Il ne veut pas dire, ſans doute, que tout ce monde-là ait été Comédien par état; qu'ils ayent joüé publiquement pour amuſer & divertir le peuple; qu'un Sénateur, après avoir décidé gravement dans l'Aréopage du ſort & de la vie de ſes concitoyens, ſoit venu les faire rire ſur un Théâtre ſous la figure & le perſonnage de Criſpin & de Maſcarille: l'Auteur, aſſurément, ne voudroit pas nous le perſuader. Il veut dire ſeulement que ces gens de condition, pour leur plaiſir & leur amuſement particulier, s'exerçoient quelquefois à repréſenter des Comédies; que quelques-uns même en compoſoient parmi eux, & qu'on les joüoit

en public. Mais qu'eſt-il néceſſaire de remonter juſqu'au tems des Grecs ? Il ne faut pas aller à Athenes pour voir de pareilles choſes. Dans combien de maiſons particulieres à Paris & par toute la France, n'en fait-on pas autant ? La déclamation fait aujourdhui une partie de l'éducation qu'on donne à la jeuneſſe : les Ecoliers, dans leurs Colleges, les jeunes Demoiſelles, dans les Couvens, ne joüent-ils pas auſſi toutes les années de petites Piéces que les Régens & les Maîtreſſes des Penſionnaires ont compoſées ? Tout cela cependant ne prouveroit pas beaucoup pour nos Comédiens ; nos Acteurs & nos Actrices ne pourroient en rien conclure en faveur de leur profeſſion, ſi l'on ne ſçavoit d'ailleurs :

Qu'une Actrice qui joint la ſageſſe aux talens,
Mérite parmi nous les égards les plus grands ;
Qu'elle eſt par ſa vertu d'autant plus élevée,
Que par l'occaſion elle eſt plus éprouvée.
Oüi, malgré les diſcours des eſprits prévenus,
J'eſtime le Théâtre, & j'en blâme l'abus ;
Son art eſt en lui-même un art très-eſtimable ;

C'eſt le défaut des mœurs qui le rend mépri-
ſable ;
Le vice fait lui ſeul, quoiqu'il ſoit protegé,
La honte d'un état, & non le préjugé.

Mais je m'apperçois que ma Préface eſt déja plus longue que celle de l'Auteur ; je viens à ſa Piéce dont voici le canevas.

Polimatte, par un faux étalage de ſcience, a tellement ſurpris l'admiration de *Doriman*, que celui-ci croit ne pouvoir mieux témoigner à ſa fille ſa tendreſſe paternelle, qu'en lui donnant pour époux un homme d'un ſi grand mérite.

Lucile, peu ſatisfait d'un choix également contraire à ſes intérêts & ſon inclination, employe ſon Maître de Langue Italienne, pour informer ſa Tante *Araminte*, & ſon Amant *Liſidor* du deſſein de ſon pere.

Araminte embraſſe avec chaleur les intérêts de ſa niéce, & pour rompre le mariage projetté, voici l'artifice qu'elle imagine. Elle fait joüer le rôle de Vi-Comteſſe à *Liſette* ſa ſuivante. Les charmes de Liſette lui perſuadent que cette Soubrette déguiſée en femme de con-

dition ſubjuguera aiſément l'orgueilleux Polimatte, & qu'elle lui fera quitter Lucile avec un mépris outrageant.

Le faux Sçavant, peu aſſidu apparemment aux Spectacles où cette ruſe n'eſt pas nouvelle, donne ſottement dans le panneau : il a dans l'appartement même de Doriman, un tête-à-tête avec la fauſſe Vicomteſſe, & dans ſon tranſport amoureux, il parle avec le plus grand mépris de Lucile & de ſon pere.

Doriman, placé dans un cabinet voiſin par les ſoins de ſa ſœur, ne perd pas un mot de la converſation, il devient furieux & ne peut plus y tenir ; il ſort pour annoncer au faux Sçavant qu'il ne veut plus avoir aucun commerce avec lui, & qu'il ne doit plus prétendre au mariage de ſa fille.

Polimatte s'en croit bien dédommagé par la poſſeſſion de ſa nouvelle conquête, mais *Fortuné*, ſon valet & ſon rival, lui enleve auſſi la fauſſe Vicomteſſe, & le faux Sçavant reconnoît qu'on l'a joüé.

Le mariage de Liſidor avec Lucile eſt conclu dans la derniere Scène, au grand contentement du pere, de la tante, des deux Amans & des Specta-

teurs. C'eſt par-là que finit [illegible] piéce.

Il eſt fâcheux que M. [illegible]re parmi une foule d'intrigues où il avoit à choiſir, ſe ſoit déterminé à prendre celle-ci, qui pourroit également s'approprier aux Comédies du faux brave, du faux riche, du faux noble, du faux dévot, du faux ami, &c. Elle n'a en effet aucun rapport direct avec le perſonnage caractériſtique de la Piéce. Cependant nos grands Maîtres, dans les Comédies où ils nous offrent des caractéres, plûtôt que des évenemens, ont ſoin que l'intrigue & le dénouëment ſoient tirés du fond du ſujet. Si le mariage d'*Alceſte* avec *Célimene* n'a point lieu, c'eſt la miſantropie de l'Amant qui y porte le dernier obſtacle. *Valere* ne perd toutes ſes eſpérances ſur le cœur d'*Angelique* qu'à cauſe de ſa paſſion indomptable pour le jeu. Au lieu que c'eſt uniquement l'indiſcrétion & l'inconſtance de Polimante, qui lui enlevent la main de Lucile; ſa fauſſe ſcience n'y entre pour rien. Il eſt vrai que pour démaſquer un faux Sçavant, il eût fallu en venir à des diſcutions ſcientifiques qui euſſent refroîdi ſans doute l'imagination de l'Auteur, ſans

amuſer le Parterre ; nous devons donc lui ſçavoir gré de nous avoir épargné l'ennui de ces diſſertations, & par reconnoiſſance nous lui paſſerons ce défaut de ſa Piéce.

Outre le faux Sçavant, la fauſſe Vicomteſſe, on trouve encore dans cette Comédie un faux Valet qui trahit ſon Maître, un faux Précepteur qui n'emporte que l'habit. Le déſir de voir Lucile & de lui parler, engage Liſidor à paroître ſous ce maſque. C'eſt la ſeule partie de l'intrigue qui ait quelque connexion immédiate avec le ſujet, mais ſans contribuër en rien au denouëment. Elle donne ſeulement lieu à un examen où le faux Sçavant paroît ſi prodigieuſement borné, qu'il n'a pas ſeulement l'air d'un écolier. Il ſçait à peine le nom des ſciences dont il croit poſſeder toute la plénitude. S'il parle de Sphére, de Géométrie, de Médailles &c. C'eſt avec ignorance qui n'a pas dequoi jetter de la pouſſiere aux yeux des plus ſimples. Eſt-ce donc là un faux Sçavant ? Appelleroit-on faux dévot un homme qui n'auroit ni les apparences, ni le langage de la dévotion ? Il n'étoit pas néceſſaire de changer le pre-

mier titre de cette Piéce, pour lui en donner un autre qui lui convient encore moins.

Mais ce qu'il y a de fort singulier, c'eſt que Polimatte, tout ignorant qu'il eſt, ne laiſſe pas de ſe faire admirer de Doriman; il fait plus, il s'admire lui-même, ce qui marque une bêtiſe qui s'accorde peu avec les complimens ingénieux qu'on lui fait faire de tems en tems.

Cependant cet homme ſi infatué de ſon mérite, par une contradiction encore plus ridicule, eſt en même tems fort perſuadé de ſon inſuffiſance. En conſéquence de ce ſentiment intime qu'il a de ſon incapacité, il voudroit n'examiner qu'en particulier les talens du Précepteur que Doriman veut donner à ſon fils, dans la crainte de faire éclater ſa profonde ignorance. Mais il peut ſe raſſurer; Doriman ſatisfait de lui entendre prononcer les noms reſpectables de Ciceron & de Virgile, extaſié de l'entendre parler de Grec & de Latin, le croit toûjours " un génie inimitable „ en tout; on rit dans ſes Tragédies, „ ſes Comédies font pleurer, & on „ trouve le ſens commun dans ſes Opé- „ ra.

M. Duvaure n'a-t'il pas à ſe reprocher d'avoir outré la bon-hommie du pere de Lucile ? On peut groſſir les traits du perſonnage caractériſtique d'une Piéce, & même ceux d'un perſonnage ſubalterne, lorſqu'ils ſont néceſſaires pour completer le caractère principal ; mais je ne vois pas pourquoi l'Auteur a rendu Doriman ſi ignorant & ſi ſtupide.

Lucile & Liſidor ſont des perſonnages communs à toutes les Piéces de Théâtre. Liſidor eſt un Amant actif & paſſionné, prêt à tout entreprendre pour obtenir l'objet de ſon amour : on trouve dans Lucile une Amante tendre & déſeſperée qui n'écoute que ſa paſſion. Pour Araminte, elle n'a aucun caractère marqué.

Le Maître de Langue Italienne eſt le perſonnage réjoüiſſant de la Comédie. Son langage François, eſtropié par une prononciation Italienne, a fait plaiſir ſur le Théâtre ; mais à la lecture on n'y trouve pas le même agrément. Cet idiome contrefait devient d'un burleſque fatiguant par ſon trop de continuité.

Timantoni joüe d'abord le Rôle d'un

honnête homme ; il eru [illegible] vers de ſon écoliere qui v[illegible] l'engager à faire une certaine marche en faveur de ſes amours. Mais la probité de l'Italien n'eſt pas à l'épreuve d'une montre d'or. La générosité de Lucile lui fait oublier ſa morale, il ſe charge de tout, & tout lui réüſſit parfaitement.

Les Monologues ne paroiſſent trop multipliés dans les deux premiers Actes de cette Piéce ; ces ſortes de Scènes ont des beautés qui leur ſont propres, mais il faut qu'elles ſoient amenées naturellement, ſoit par les circonſtances qui exigent qu'un perſonnage ſe livre ſeul à ſes réflexions, ſoit par la néceſſité où ſe trouvent les autres Acteurs d'être éloignés du lieu de la Scène. On ne peut pas déſapprouver le monologue de Lucile, par où la Piéce commence ; il eſt naturel que cette Amante déſeſperée cherche la ſolitude, pour ne s'occuper que de ſa triſte ſituation. Doriman n'a pas les mêmes raiſons de s'entretenir ſeul avec lui-même ; il ne médite aucun projet, qui demande le ſecret ; la docilité apparente de ſa fille, doit même lui donner aſſez de ſatisfaction, pour qu'il ne la

Comédie pas auſſi bruſquement qu'il le fait. Mais Araminte & Lucile ne devoient pas ſe trouver enſemble ſur la Scêne ; un monologue fait ceſſer l'embarras.

La vivacité de l'intérêt fait le ſuccès d'une Piéce : par cette raiſon ſeule, un Auteur feroit très-prudemment d'éviter avec ſoin tout monologue qui n'intéreſſeroit pas vivement. Qu'un perſonnage vienne mettre le Spectateur au fait d'une ruſe qu'il médite ſecretement, qu'il ſe plaigne d'un nouvel incident qui rompt toutes ſes meſures ; dans ces circonſtances l'action ne languit point ; l'intérêt prend une nouvelle force, & le monologue ne réfroidit pas les Spectateurs : mais ſe préſenter dans le lieu de la Scêne pour ſe tenir à ſoi-même des propos fort indifférens, pour débiter quelques réflexions triviales, pour inſtruire dans un récit de ce qui devroit être mis en action, c'eſt ne point connoître l'Art du Théâtre.

Voici un autre défaut de cette Comédie. Liſette & Fortuné quittent la Scêne l'un & l'autre au ſecond Acte, pour ſe rendre dans l'appartement de

dens. C'eſt pur hazard ſans doute
zard bien heureux, mais qui n'e
che pas le Spectateur éclairé de re
quer que l'action manque de c
nuité.

Malgré tous ces défauts, on
dire cependant en général que
Piéce eſt écrite avec ſoin ; on tr
de l'art dans le Dialogue, & il
quelques traits d'imagination fort
reux. La Scène où ſe fait la pre
entrevûë du faux Sçavant & de l
comteſſe, ne manque pas de ſa
vives & amuſantes ; celle du Tabl
quoique déplacée, eſt remplie av
neſſe, & d'une maniere fort ingé
ſe. L'invention n'en eſt pas nouv
mais c'eſt un reproche qu'on peut
à preſque toutes les parties qui
poſent cet Ouvrage. L'accuſatio

ſomparer leurs Piéces avec celle de M. Duvaure ; cela, comme on voit, ne finiroit pas ; je me bornerai donc à indiquer quelques endroits que l'Auteur a un peu trop librement imités.

Dans *le Méchant*, par exemple, *Floriſe*, d'un cabinet voiſin, entend tout ce que *Cléon* dit contre elle d'injurieux ; & cette converſation rompt leur mariage projetté. C'eſt bien là la Scène de Liſette & de Polimatte, où Doriman & Lucile ſont ſi mal traités.

L'attachement ridicule de Doriman pour le faux Sçavant de M. Duvaure, n'eſt autre choſe que la paſſion aveugle *d'Orgon* pour le *Tartuffe* de Moliere.

Dans *le Sicilien*, *Adraſte* ſe fait Peintre pour avoir la facilité d'entretenir plus librement *Iſidore* ſa Maîtreſſe : Dans *le faux Sçavant*, *Liſidor* ſe déguiſe en Précepteur pour être à portée de parler plus ſouvent à *Lucile* ſon Amante. Là je trouve un jeune homme amoureux, qui, à l'occaſion d'un portrait, déclare l'ardeur de ſon amour à celle qui en eſt l'objet ; ici, je vois un Amant paſſionné, qui, ſous prétexte d'examiner un tableau, exprime

la vivacité de la flamme à celle qui l'a fait naître. Adraste prend avec Isidore des mesures pour tromper un jaloux; Lisidor & Lucile s'entendent ensemble pour supplanter un Rival.

Mais où je retrouve principalement la Piéce de M. Duvaure, c'est dans *la Comtesse d'Orgueil* de Thomas Corneille, & dans l'*Attendez-moi sous l'Orme* de Renard. Dans l'une on voit une Soubrette déguisée en Comtesse, dans l'autre, une Paysane qu'on suppose être une veuve de Bretagne, qui toutes deux font quitter prise à un époux odieux dont on veut délivrer une jeune Amante.

Mais si tous ces petits larcins Littéraires ne font pas la gloire d'un Auteur, ils contribuënt du moins à l'embellissement de sa Piéce. M. Duvaure nous a rejoüi. Eh! qu'importe de quelle façon il s'y est pris. Il a cherché à nous amuser, il a réüssi. Nous devons sçavoir gré à ceux qui préférent notre plaisir à leur propre gloire, & qui aiment mieux nous faire rire avec les Ouvrages des autres, que de nous ennuyer avec les leurs.

ARTICLE XVII.

OBSERVATIONS SUR LES GRECS.

Par M. l'Abbé Mably.

DEpuis quatre ans, quatre Hiſtoriens, tous quatre Abbés, nous ont donné quatre Ouvrages, qu'on peut placer dans quatre différentes claſſes. L'un inſtruit ſans ennuyer; c'eſt l'*Hiſtoire de Jovien, par M. l'Abbé de Lableterie.* L'autre ennuïe ſans inſtruire; c'eſt *la Vie de Catilina, par M. l'Abbé de la T.* Le troiſiéme n'inſtruit guères, mais il amuſe beaucoup; c'eſt le *Parlement d'Angleterre de M. l'Abbé Reinal.* Le quatriéme inſtruit aſſez, mais il n'amuſe guères; ce ſont ces *Obſervations ſur les Grecs, par M. l'Abbé Mably.* Ce n'eſt pas que ce dernier Ouvrage ſoit mal écrit; je trouve au contraire que le ſtyle en eſt naturel, la narration aiſée, les réflexions judicieuſes, & tous les portraits reſſemblans. On ſent que l'Auteur a bien étudié les peuples dont il parle, qu'il en connoît les mœurs, qu'il en a ſaiſi parfaitement

le caractère ; mais il rend t ut ce qu'il dit avec un froid qui glace l'imagination du Lecteur. Ceux qui ne lisent pas l'Histoire uniquement pour y apprendre des faits, mais qui y cherchent encore de l'agrément, & qui veulent qu'on ne les mene à la vérité, que par des chemins émaillés de fleurs : ceux dont les passions tranquilles demandent à être remuées, & dont l'imagination flegmatique a besoin d'être échauffée par la chaleur d'un Ecrivain : ceux qui ne voyent les objets que lorsqu'on les leur représente sous des traits animés, & qu'on les leur rend sensibles par des couleurs vives & brillantes : ceux-là, sans doute, ne trouveront pas beaucoup de plaisir à lire les Observations de M. l'Abbé Mably. Tout y est simple, tout y est uni : jamais l'Auteur ne fait éclater une étincelle de ce feu divin qui embrase l'ame ; jamais son pinceau ne produit ce coloris lumineux qui fait l'agrément de la peinture ; jamais il n'éleve la voix d'un ton ; jamais il ne fait un pas plus vîte que l'autre : il conduit son Lecteur, comme dans une littiere, par tous les pays de la Grèce qu'il lui fait parcourir ;

faut-il être étonné s'il l'endort quelquefois ? Eh ! comment ne pas dormir ſur un Ouvrage auſſi froid ? Je ne connois qu'un moyen de s'en empêcher ; & c'eſt celui dont je me ſers. J'ai dans ma pôche l'*Hiſtoire du Stathouderat*, quand je me ſens aſſoupi ; j'en lis une page, cela me réveille, c'eſt mon caffé.

Mais ſi le Livre de M. l'Abbé Mably manque de cette chaleur, de cette force, de cette vivacité qui échauffe, qui remuë, qui réveille l'imagination ; on y trouve en récompenſe beaucoup d'ordre, de préciſion, de méthode ; on y apperçoit un diſcernement fin, un jugement réfléchi, une politique éclairée, & une grande connoiſſance des hommes, jointe à une étude profonde de l'antiquité.

Ces obſervations ſont une ſuite de réflexions ſur les mœurs, le gouvernement & la politique de la Grèce ; on y recherche les cauſes de ſa proſpérité & de ſa décadence, de ſon élévation & de ſa ruïne.

Il eſt bien probable que c'eſt le Livre de M. de Monteſquieux ſur *la grandeur & la décadence des Romains*, qui a

écrit. Il nous apprend que les pren
Grecs, ſemblables aux Sauvage
l'Amérique, n'étoient liés entr'eux
aucunes Loix ; qu'ils erroient de
trées en Contrées, & qu'ils ne vive
que de rapines.

Les Athéniens furent les pren
qui renoncerent à ce genre de vi
établirent des demeures fixes, & t
la Gréce ſuivit leur exemple.

Ce pays fut enſuite gouverné
pluſieurs Rois ; mais quelques
ayant ſecoué le joug, les autres
lurent auſſi être libres. Dès lor
mour de l'indépendance, la hain
la Royauté devint le caractère di
tif des Grecs, & le principe de
attachement mutuel.

Le Conſeil Amphictyonique
tribua beaucoup à maintenir

traitoit des affaires de toute la Grece.

Mais ce qui affermit davantage la forme de ſon Gouvernement, ce ſont les Loix que Lycurgue & Solon y établirent, l'un à Spartes & l'autre à Athenes.

Tout le monde ſçait les effets merveilleux que produiſirent à Lacédémone les Loix de Lycurgue; en baniſſant de Sparte le deſir des richeſſes, ce ſage Légiſlateur en éloigna preſque tous les vices; avec l'amour de la pauvreté, toutes les vertus vinrent s'y établir; cette ville célébre inſpira à toute la Grece un reſpect & une admiration dont ſa ſageſſe, ſa juſtice & ſa modération la rendoient digne.

M. l'Abbé Mably ne témoigne pas pour Solon, autant d'eſtime que pour Lycurgue; il n'a pas pour Athenes, la même vénération que pour Lacedémone. Il eſt vrai que les Atheniens furent long-tems inférieurs aux Spartiates; mais ils prirent le deſſus; ils ſe laſſerent enfin de n'avoir que la ſeconde place dans la Grece, & Athenes uſurpa la prééminence dont ſa rivale étoit en poſſeſſion. C'eſt aux grands

hommes qu'elle a produits, & victoires éclatantes qu'elle a rem tées ſur les Perſes, que cette vill meuſe a dû cette ſuperiorité. La faite de l'armée de Darius à M thon, le triomphe de Miltiade fi le commencement de ſa gloire; l route de Xerxès à Salamine, les cès glorieux de Themiſtocle y m le comble. Voici de quelle ma l'Auteur des *Obſervations* nous trac le caractère de ce Héros.

„ Themiſtocle étoit né avec une „ ſion extrême pour la gloire; in „ tient de ſe ſignaler, la bataille „ Miltiade avoit gagnée à Marath „ l'empêchoit, dit-on, de dormi „ réünit en lui toutes les qualités „ ſont le grand homme, & per „ ne, c'eſt l'éloge que lui donne T „ cydide, n'a mieux mérité l'adm „ tion de la poſterité. Une eſpêce d „ tinct ſur lui faiſoit toûjours pre „ le meilleur parti; ſon courage „ toit jamais étonné, parce que ſa „ dence qui avoit remedié à tou „ obſtacles, en les prévoyant, le „ doit ſuperieur à tous les évé „ mens. „

C'eſt bien là le vrai caractère de Themiſtocle, on le reconnoît, c'eſt lui-même : mais le Peintre n'a employé pour faire ce tableau, que des couleurs mortes, il n'a formé que des traits inanimés. Il a peint ce Général comme on peint ces perſonnes, qui, par modeſtie n'ont pas voulu qu'on fit leur portrait de leur vivant, & qu'on ne tire qu'après leur mort. On exprime à la vérité tous leurs traits ; mais ces traits ſont ſans couleur, ſans mouvement, ſans chaleur & ſans ame. Je voudrois que M. l'Abbé Mably eût un peu plus de ce que M. l'Abbé Reinal a de trop ; ſon pinceau en ſeroit plus leger, ſes traits plus animés, ſes couleurs plus lumineuſes & tous ſes portraits plus vivans, J'aurai occaſion d'en rapporter encore quelques autres dans le cours de cet extrait.

Outre les avantages remportés ſur les Perſes à Marathon & à Salamine, les Grecs les défirent encore à Platée & à Micale. Ce furent les Atheniens qui eurent le plus de part à ces ſuccès, & leur gloire excita la jalouſie de Spartiates. Lacedemone ne peut pardonner à ſa Rivale l'honneur d'avoir délivré la

Grèce ; [illegible] furent la principale [illegible] cette animosité qui subsista toûjours depuis entre ces deux Re[illegible]liques.

Les Colonies Grecques souffrirent beaucoup de cette mésintelligence ; mais ébloüies par l'éclat & la puissance d'Athenes, elles s'accorderent presque toutes à déférer à cette ville les honneurs de la Capitale. Cette préférence, qui flâtoit l'ambition des Atheniens, piqua vivement les Spartiates.

Voici comme M. l'Abbé Mably caractèrise ces deux peuples.

„ Lycurgue avoit fait de Sparte plûtôt un Camp qu'une Ville : on s'y „ formoit continuellement à tous les „ exercices de la guerre, le reste y „ étoit mépriſé. Tout citoyen étoit soldat, & n'y pas sçavoir mourir pour „ la Patrie eût été une infamie. Hercule, dit Plutarque, parcouroit le „ monde, & avec sa massuë, il y exterminoit les Tyrans & les Brigands ; „ & Sparte avec sa pauvreté exerçoit „ un pareil empire sur la Grece : sa „ justice, sa modération & son courage y étoient si bien connus, que sans „ avoir besoin d'armer ses citoyens,

„ elle calmoit ſouvent par le miniſte-
„ re d'un ſeul Envoyé, les ſéditions
„ domeſtiques des Grecs, contraignoit
„ les Tyrans à abandonner l'autorité
„ qu'ils avoient uſurpée & terminoit
„ les querelles entre deux villes.

L'Auteur anime un peu plus ſes couleurs dans le portrait qu'il nous a tracé des Atheniens, ſur-tout vers la fin.

„ Ce peuple, dit-il, ſe diſtinguoit
„ par ſon courage, ſes richeſſes, ſon
„ induſtrie, & ſur tout par une élé-
„ gance de mœurs, & un agrément
„ particulier que les Grecs ne pou-
„ voient s'empêcher de goûter, quoi-
„ qu'ils fuſſent aſſez ſenſés pour préfé-
„ rer des qualités plus eſſentielles. Na-
„ turellement vain, vif, impétueux
„ & volage, il ſe croyoit deſtiné, on
„ ignore ſur quel fondement, à gou-
„ verner le monde entier; chaque ci-
„ toyen s'engageoit par ſerment à re-
„ garder comme des Domaines de la
„ Republique, tous les pays où il croît
„ des vignes, des oliviers & du fro-
„ ment. Athenes n'avoit jamais joüi
„ de quelque tranquilité au-dedans,
„ ſans montrer de l'inquiétude au-de-
„ hors. Ardente à s'agiter, le repos la

„ fatiguoit ; & le ſage auroit
„ dérangé plûtôt ſyſtême politique
„ des Grecs, ſi le Gouvernement lui
„ eût permis de ſuivre une entrepriſe
„ avec quelque conſtance. Les Athé-
„ niens eurent tour-à-tour toutes les
„ vertus & tous les vices, & même
„ dans ce degré éminent où ils de-
„ vroient mutuellement s'exclure. Ce
„ peuple auquel on reproche les injuſ-
„ tices les plus criantes, eſt quelquefois
„ juſte comme Ariſtide. Après s'être
„ élevé juſqu'aux vûës ſublimes de
„ Themiſtocle, il eſt la duppe des in-
„ trigues de Periclès qui le ſubjugue.
„ Il eſt brave avec Cimon, timide
„ avec Nicias, inſolent avec Cleon,
„ & téméraire avec Alcibiade. „

Deux peuples, dont le génie & les intérêts étoient ſi différens, ne pouvoient guères manquer d'en venir à une rupture ouverte. Athenes prétendoit dominer ſur les Spartiates ; Sparte vouloit abbaiſſer l'orgueïl des Atheniens ; les eſprits s'aigrirent, on prit les armes de part & d'autre, & ces deux Republiques s'affoiblirent mutuellement, ſans qu'aucune d'elles pût ſe glorifier d'aucun avantage réel. Il

eût fallu à Athenes un homme comme Themiſtocle pour dompter les Lacedémoniens. Mais hélas !

Proſcrit, perſécuté, ſans ami, ſans azile,
Errant dans l'univers, fuyant de ville en ville,
Themiſtocle en horreur à ceux qu'il a ſauvés,
Contre ſes triſtes jours voit les Grecs ſoulevés ;
Tantôt des flots émûs vil jouet ſur les mers
Et tantôt fugitif dans l'horreur des deſerts,
Cachant partout le nom que lui fit Salamine,
Ce nom, jadis ſa gloire, à préſent ſa ruïne.

Ce fut Cimon qui lui ſucceda dans l'adminiſtration de la Republique ; ce Géneral n'étoit point d'avis qu'on fit la guerre aux Spartiates : Periclès qui remplaça Cimon, y eût d'abord la même répugnance, mais il fallut enfin ceder à la néceſſité.

M. l'Abbé Mably fait le caractère de ces deux Géneraux ; il s'en faut bien que ceux qui les ont ſuivis, Cléon & Nicias, ayent eu autant de mérite que ces Grands Hommes.

Le portrait d'Alcibiade, qui ſe mit auſſi ſur les rangs, eſt peut-être le morceau le mieux travaillé de ces Obſervations.

„ Ce n'étoit pas un ami [illegible], mais
„ un homme vain qui vo[illegible]ire du
„ bruit, & occuper les Athéniens. Sa
„ valeur, ſon éloquence, tout dans lui
„ étoit embelli par les graces. Aban-
„ donné aux voluptés de la table &
„ de l'amour, jaloux des agrémens &
„ d'une certaine élégance de mœurs
„ qui en annonce preſque toujours la
„ ruïne, il ſembloit ne ſe mêler des
„ affaires de la Republique, que pour
„ ſe délaſſer des plaiſirs. Il avoit l'eſprit
„ d'un grand homme: mais ſon ame,
„ dont les reſſorts amollis étoient de-
„ venus incapables d'une application
„ conſtante, ne pouvoit s'élever au
„ grand que par boutade. J'ai bien de
„ la peine à croire qu'un homme aſſez
„ ſouple pour être à Sparte, auſſi dur
„ & auſſi ſévere qu'un Spartiate; dans
„ l'Ionie auſſi recherché dans ſes plai-
„ ſirs qu'un Ionien; qui donnoit en
„ Thrace des exemples de ruſticité,
„ & qui dans l'Aſie faiſoit envier ſon
„ luxe élégant par les Satrapes du Roi
„ de Perſe, fut propre à faire un grand
„ homme. Tout eſt perdu, quand un
„ homme, du caractère d'Alcibiade,
„ parvient à la tête des affaires: les

„ graces accréditent les vices ; la dé-
„ cadence des mœurs entraîne celle
„ des loix : les talens agréables ſont
„ ſeuls honorés & protegés, & le Gou-
„ vernement ſans principes ne ſe con-
„ duit que par ſaillies. „

Je fais réparation d'honneur à M. l'Abbé Mably ; & je rétracterois ici volontiers tout ce que j'ai dit ailleurs, uniquement en faveur de ce portrait d'Alcibiade qui me paroît admirable. Il eſt vrai qu'on n'en trouve pas deux pareils dans tout ſon Livre, mais il vaut lui ſeul un Livre entier.

Sans être auſſi grand que Themiſtocle, Alcibiade eût néanmoins aſſez de mérite pour ſe faire exiler. Il n'étoit pas ſûr à Athenes d'avoir trop de ſuperiorité ſur ſes concitoyens, & cela étoit même regardé comme un crime chez tous les Grecs.

Par un caprice extrême
La Grece également craint le mérite & l'aime.
Tout homme ſans vertus eſt moins qu'homme à ſes yeux,
Et quiconque en a trop lui devient odieux.
Sa fiere liberté qu'allarme une victoire,

Les premieres guerres d'Athe
de Lacedémone n'avoient fait qu
tifier l'animoſité de ces deux vill
après une trêve de quelques ann
reprit les armes, & l'on ſe pou
plus vivement qu'auparavant.

Le moment fatal pour Athene
arrivé ; Lyſander Général des La
moniens la réduiſit aux abois, la
traignit à demander la paix, à c
lir ſes fortifications & à changer
me de ſon Gouvernement.

Une troiſiéme Republique v
roître ſur les rangs, c'eſt celle de
bes. Deux hommes, Pelopidas &
minondas, en firent toute la g

tres villes ; Epaminondas reprima ſon orgueil ; & la journée de Leuctres la réduiſit au même état d'humiliation où ſe trouvoient les Athéniens.

Thebes devint à ſon tour la puiſſance dominante de la Grèce ; mais en perdant ſes Géneraux, elle perdit en même-tems tout ſon pouvoir.

Athenes & Lacedémone n'étoient plus reconnoiſſables. Ne pouvant ſe ſignaler au-dehors, les Athéniens ne chercherent plus qu'à s'amuſer au-dedans, à la nobleſſe des ſentimens, à l'amour de la gloire, au deſir de s'élever, ſuccéda parmi eux un goût dominant pour les jeux, les fêtes & les ſpectacles.

Lyſander devenu maître de Sparte, y avoit introduit le luxe & l'amour des richeſſes. La pauvreté de Lycurgue y devint odieuſe ; elle fut bannie d'une République dont elle avoit fait toute la gloire ; & la gloire de Sparte diſparut avec elle.

Athenes abbaiſſée par ſa rivale, Lacedémone humiliée par les Thébains, Thébes retombée dans ſa premiere foibleſſe par la perte de ſes Géneraux, ne furent plus guères en état de ſe nui-

re mutuellement. Les Puiſſances voiſines étoient occupées à démêler leurs différens particuliers. Les Perſes ſe ſouvenoient encore de Marathon, de Salamine, de Platée & de Micale; & la Grèce enfin paroiſſoit devoir être tranquille, lorſque tout-à-coup il s'éleva contre elle un ennemi formidable qui jetta les premiers fondemens de ſa ruïne.

Ce fut Philippe Roi de Macédoine élevé parmi les Thebains, il avoit appris la guerre ſous Epaminondas; il connoiſſoit les Grecs & la maniere de les vaincre.

L'Auteur de ces Obſervations parle en homme d'Etat de la politique de ce Prince; c'eſt peut-être ici le morceau le plus profond & le plus réfléchi de tout ſon Livre.

Si après le gain de la bataille de Chéronnée, Philippe ne pourſuivit pas les Grecs plus vivement, c'eſt qu'il ne crut pas que le tems de détruire leur puiſſance fut arrivé; il voulut les affoiblir auparavant, en les engageant dans une guerre contre les Perſes, mais la mort ne lui permit pas d'éxécuter ſes deſſeins.

Demoſthene & Phocion furent les

ıx hommes qui ſe ſignalerent le plus
ıthénes durant ſes demêlés avec
lippe. L'un étoit la voix & l'autre
ıe de la Republique. Demoſthene
itoit le courage du peuple par ſes
angues, & Phocion par ſa pruden-
éprimoit ſon emportement.
M. l'Abbé Mably finit le troiſiéme
re de ſes Obſervations par un pa-
èle magnifique de Philippe & d'A-
ındre. Le fils n'étoit ſelon lui qu'un
ıme étonnant ; le pere étoit un
ıme admirable.
)ans le quatriéme Livre, qui eſt le
ıier de cet Ouvrage, on ne fait
que plus aucune mention des Athé-
ıs, les Thebains ſont ignorés, Spar-
encore quelque part aux événe-
ıs ; mais une petite Republique,
liée juſqu'alors, vient occuper la
ıe avec éclat.
es Achéens, commandés d'abord
Aratus, enſuite par Philopemen,
eprirent de rendre à la Grèce ſa
niere ſplendeur. S'ils n'y réüſſirent
, ils parvinrent du moins à remplir
lace qu'Athenes & Lacedémone
ient autrefois occupée parmi les
cs.

Aprés la m d'A les A theniens ne ſçurent p ter des diviſions de ſes Succeſſeurs, pour ſe relever de l'état humiliant où ce Prince & Philippe ſon pere les avoient réduits.

La corruption des mœurs introduite à Lacédemone entraînoit toûjours cette Republique vers ſa ruine; il eſt vrai que la gloire des héens excita d'abord ſon émulation; mais ayant enſuite conçu de la jalouſie de leurs ſuccès, elle prit les armes pour en arrêter le cours. Ses défaites furent pour les Achéens de nouveaux ſujets de triomphes.

Mais ces peuples eûrent bien-tôt à combattre des ennemis plus formidables que les Spartiates. Les Romains qui avoient déja conquis toute l'Italie & une partie des Etats voiſins ſongeoient à ſe rendre maîtres de la Gréce. Les Achéens étoient les ſeuls qui puſſent y apporter quelque obſtacle; ils réſiſterent en effet pendant quelque tems aux forces de cette Republique; mais il leur fallut enfin ſubir le joug des Vainqueurs & l'Achaïe devint avec le reſte de la Grèce, une des Provinces de l'Empire Romain.

Voilà en abrégé les faits principaux
›portés dans le Livre de M. l'Abbé
ıbly ; c'eſt en raiſonnant ſur tous
événemens, & en développant le
me caché qui les a fait éclore, que
uteur découvre les cauſes ſecrettes
la grandeur & de la décadence des
ıples de la Grèce. L'Hiſtoire conſi-
ée ſous ce point de vûë eſt une
›le parfaite de Philoſophie & de
litique ; elle nous apprend à con-
ître les hommes, & ſur-tout ce qui
ıt encore mieux que de les connoî-
, à ne point tomber comme eux
ıs des fautes qui ont fait autrefois
uïne & le renverſement des Etats.

ARTICLE XVIII.

VOYAGE DE LA BAYE DE HUDSON.

Par Mr Henry Ellis.

TRADUIT DE L'ANGLOIS

Par M. Sellius.

LEs Romans ſont aujourdhui en France le goût dominant de la nation; l'uſage n'en a jamais été ſi fréquent, & nous n'aimons preſque plus la vérité, que lorſque c'eſt la main de la fiction qui nous la préſente. C'eſt par ménagement, ſans doute, pour un goût auſſi frivole, que l'on ne nous donne plus que des ouvrages de cette eſpêce. Un débordement affreux de Contes, de Mémoires, d'Avantures romaneſques inonde notre Littérature, & abſorbe toute l'attention des Auteurs, des Lecteurs, des Imprimeurs & des Libraires. Si quelquefois il paroît encore parmi nous des Ecrits d'un autre genre, ce ne ſont guéres que des ſecondes ou des troiſiémes éditions d'un Livre déja ancien, ou tout au plus quelques traductions nouvelles des ouvrages de nos voi-

ins ; encore faut-il que ce ſoit des étran-gers qui ſe donnent la peine de nous les endre en notre langue. C'eſt ce que ous voyons aujourdhui à l'égard de ce *oyage de Hudſon* compoſé en Anglois, & raduit en François par un Allemand. e titre de ce Livre n'annonce pas d'a-ord toute ſon utilité ; mais on connoî-ra aiſément par le peu que j'en dirai, le quel avantage il peut être pour la Navigation, la Géographie & le Com-nerce. Il procure à l'une de nouvelles acilités, il enrichit l'autre par d'heu-euſes découvertes, & donne au troi-iéme une étenduë beaucoup plus conſi-lérable. Nous autres nous faiſons auſſi les relations de voyages, mais à notre açon & toûjours dans notre goût : des *oyages de St. Cloud*, des *Voyages d'Anie-es*, voilà juſqu'où nous pouſſons nos écouvertes, voilà les rélations qui nous muſent.

Me conviendroit-il de parler auſſi du *oyage au ſéjour des Ombres ?* Et dans quel ang pourrois-je le placer ? Je ſçais qu'il 'eſt pas auſſi utile que celui de M. El-is, mais je le crois moins frivole que les eux autres. Il ne découvre point de ouveaux païs, mais il fait connoître les

désiré; [illegible] leurs Rela[illegible], qu[illegible] parviend à découvrir.

La [illegible]ière expédition, faite en 1746, fo[illegible] la seconde Partie du *Voyage de la d'Hudſon*; les Capitaines *Moore* & [illegible] furent mis à la tête de cette entr[illegible]riſe, & c'eſt avec eux que M. *Ellis* a parcouru tous les païs dont il nous parle dans ſa Rélation. Je vais rapporter en peu de mots ce que j'y trouve de plus curieux.

Une choſe remarquable qui s'offrit d'abord à nos Voyageurs, furent les glaces qu'on rencontre en tout tems proche le *Détroit de Hudſon*. Elles ont dix-huit cens pieds d'épaiſſeur, & s'élevent en eſpèces de montagnes d'une groſſeur étonnante au milieu de la mer. Ces montagnes forment comme autant de petites Iſles flotantes, mais extrêmement dangereuſes pour les Vaiſſeaux qui vont ſouvent s'y briſer. Elles ne laiſſent pas cependant d'avoir auſſi quelquefois leur utilité; les équipages rempliſſent leurs tonneaux vuides d'eau douce qui s'amaſſe communément dans les endroits creux de cette glace.

Aſſez près de là on découvre les *Iſles*

des Sauvages dont les habitans ſe nomment *Eſquimaux*. On diſtingue les Eſquimaux Indiens & les Eſquimaux Septentrionnaux ; les uns ſont au-deſſus du Détroit de Hudſon, les autres dans la Baye de ce nom ; mais la conformité qu'on remarque dans leur langage, leurs perſonnes & leurs coûtumes, fait croire qu'originairement ils n'ont formé qu'une même nation.

Parmi pluſieurs uſages fort ſinguliers de ces peuples, M. Ellis obſerve principalement, qu'ils léchent tout ce qu'ils achetent des étrangers, avant que de le mettre dans leurs canots : qu'ils ſe ſervent de fiente d'oyes ſéchée en place de cotton pour les mêches de leurs lampes : qu'ils proſtituënt volontiers leurs femmes aux Européens, perſuadés qu'il en naîtra des enfans ſupérieurs à ceux de leur nation.

Ce que l'Auteur nous dit touchant le froid exceſſif qui regne ſur les Côtes de *la Baye de Hudſon* eſt étonnant ; il n'y a point de fluide, ſans en excepter même l'eau-de-vie ni l'eſprit de vin, qui puiſſe y réſiſter ſans ſe gêler. On n'a point de peine à conſerver dans ce païs-là, même ſans ſel, toutes ſortes de pro-

viſions. Les bêtes fauves, les lapins, les perdrix, les faiſans ſe gêlent auſſi-tôt qu'on les a tués, & reſtent pendant des ſix mois entiers dans cet état ſans ſe gâter.

„ Quand on touche du fer, dit M. „ Ellis, ou tout autre corps ſolide & „ uni, les doigts y tiennent ſur le champ „ par la force de la gêlée, & ſi en bûvant „ un coup on touche le verre avec la „ langue ou les lévres, on emporte ſou- „ vent la peau en retirant le verre. „ Comment feroient donc les Eſquimaux qui léchent tout ce qu'ils achetent? Ne craindroient-ils point de ſe voir chacun une hâche ou un marteau pendu au bout de la langue. Cela me rappelle un trait dont j'ai été témoin: un jour qu'il faiſoit fort froid, un homme eut la ſimplicité d'appliquer ſa langue ſur le marteau d'une porte, il la retira toute couverte de ſang, la peau de ſa langue étoit reſtée ſur le marteau.

Voici quelque choſe de plus ſingulier: " Un jour, dit l'Auteur, un de nos „ gens qui portoit une bouteille de li- „ queur de la maiſon à ſa cabane, n'a- „ yant point de boucho[illegible] autre cho- „ ſe pour boucher la [illegible]e, y mit

„ ſon doigt, qui fut bien-tôt gêlé, en-
„ ſorte qu'il ne put plus le retirer, &
„ il fallut même ſacrifier un morceau
„ du doigt pour le tirer d'affaire. „ Un autre, plus entendu que ce matelot, auroit approché du feu ſon doigt & la bouteille; l'un & l'autre ſe ſeroient dégêlés, & enſuite ſéparés plus amicalement; il n'en auroit pas coûté à ce bonhomme un petit bout de ſon doigt.

Après avoir parlé du grand froid qu'il fait dans ce païs-là, M. Ellis nous fait connoître les mœurs & le caractère de ſes habitans. L'affection qu'ils ont pour leurs enfans mérite d'être remarquée, & l'auteur rapporte un exemple tout-à-fait ſingulier à cet égard.

„ Deux petits canots paſſant la *rivie-*
„ *re de Hayes*, & étant arrivés au milieu
„ de l'eau, l'un qui portoit un Indien
„ avec ſa femme & ſon enfant, coula
„ à fond, l'autre étant petit & ne pou-
„ vant ſauver tout au plus qu'une de
„ ces perſonnes avec l'enfant, il s'éleva
„ une conteſtation entre l'homme & la
„ femme. Il ne s'agiſſoit pas d'offres
„ mutuelles de mourir l'un pour l'au-
„ tre; mais il n'étoit queſtion que du
„ ſalut de l'enfant, & de celui des deux

pour sauver la [illegible] au [illegible], n'auroit point fait sans doute de difficulté de se tuer elle-même dans une pareille occasion, pour lui servir de nourriture.

On trouve dans le Livre de M. Ellis plusieurs autres usages fort singuliers de ces peuples; mais les bornes ordinaires de cette feüille ne me permettent pas de m'étendre davantage.

L'Auteur finit sa Relation par une *conclusion* où il tâche de prouver que quoiqu'on n'ait pas encore pû trouver le passage que l'on cherche depuis si long-tems, il ne laisse pas cependant d'exister réellement. Les preuves qu'il en apporte sont solides; mais on me dispensera de les rapporter ici; le peu que je pourrois en dire ne suffiroit pas à ceux qui ont envie d'aller à la découverte de ce fameux passage; & les autres trouveroient que j'en dirois encore trop. Quant au mérite de la Traduction, on peut en juger par les morceaux que j'ai cité; mais qu'on se souvienne toûjours qu'elle a été faite par un Allemand.

OBSERVATIONS
SUR LA LITTERATURE
MODERNE.

ARTICLE XIX.

MEROPE.

Tragédie de M. Clément.

UN Auteur parle-t'il mal de ceux qui courent avec lui la même carriere ? Eſt-il plus attentif à mettre au jour les défauts, que les beautés de leurs Ouvrages ? A coup ſûr c'eſt un homme médiocre ; un petit génie ne ſçait que blâmer ſes Rivaux ; ſon amour propre, quelque outré qu'on le ſuppoſe, lui laiſſe toûjours appercevoir des dangers à trouver des Concurrens : il s'efforce de les abbattre, parce qu'il ſent bien qu'il ne peut s'élever que ſur leurs ruïnes. L'homme

de [illegible] dans quelque genre que ce ſ[illegible]t, [illegible] toûjours le premier à louer tout ce qui eſt digne de l'être ; Il applaudit même au ſuccès d'un rival. Que riſque-t'il ? L'éclat d'un aſtre plus brillant ne lui ôte rien de ſa gloire ; auſſi le voit-il luire ſans jalouſie, que dis-je ? Il ſe fait même un plaiſir d'en faire appercevoir toute la ſplendeur.

Voilà le vrai mérite, il parle avec candeur ;
L'envie eſt à ſes pieds, la paix eſt dans ſon cœur.
Qu'il eſt grand, qu'il eſt doux de ſe dire à ſoi-même,
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime,
Je prens part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens,
Les Arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens.
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins qui s'élevent enſemble ;
Ils vivent l'un pour l'autre, ils triomphent du tems ;
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens,
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines ;
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

N'eſt-il pas bien flâteur pour M. Clement d'être reconnu ſous de ſi beaux traits ? Il faut convenir que la Préface qu'il a miſe à la tête de ſa Piéce lui mérite cet éloge. Il paroît moins l'y avoir placée, pour donner l'idée de ſa *Mérope*, que pour exalter celle de M. de Voltaire ; il en connoît toutes les beautés, & il ne cherche point à les diminuer. S'il croit y trouver quelques endroits moins ſoutenus & moins frappans, il les expoſe avec cette modeſtie & cette réſerve qui caractériſent le vrai mérite.

M. Clément nous apprend que ſa Piéce eſt le fruit d'un long travail, il n'oſe même dire combien il y a mis de tems. Qu'importe, ſi elle eſt bonne ? „ Mais ſi le tems ne fait rien à la va- „ leur de l'Ouvrage, il fait à celle de „ l'Ouvrier, une partie de ſon mérite ; „ & ſouvent la plus brillante, con- „ ſiſte dans une exécution facile ; cet- „ te célerité d'imagination n'eſt pas „ moins précieuſe dans l'Art d'écrire „ que dans la converſation & le com- „ merce de la vie ; c'eſt la préſence „ d'eſprit de l'homme de cabinet. „ Cette ingénieuſe réflexion qui rappro-

che deux objets ſi oppoſés en apparence, *la préſence d'eſprit* & la *célérité d'imagination*, eſt de M. Clément : c'eſt encore un trophée qu'il éleve à ſes dépens, à la gloire de M. de Voltaire, à qui cette heureuſe facilité de faire mieux que d'autres en moins de tems, donne la ſupériorité la plus inconteſtable ſur ſes Rivaux.

Ceux qui penſent fauſſement que la modeſtie ne marche qu'à la ſuite de la médiocrité, ne ſe préviendront pas ſans doute, en faveur de la Tragédie de M. Clément par la lecture de ſa Préface. Ils croiront que l'Auteur mandie des éloges par une fauſſe humilité qu'on regarde ordinairement comme l'unique reſſource des hommes médiocres. Mais en jugeant de la ſorte, ils ne rendront guères de juſtice à la nouvelle *Mérope*.

Le but principal de cette Piéce eſt de tracer une image vive & frappante de l'amour maternel ; il me paroît que l'Auteur y eſt heureuſement parvenu ; il ſeroit difficile de peindre plus vivement les inquiétudes, les allarmes, les tranſports, la fureur, le déſeſpoir, la joïe, le raviſſement d'une mere, que

le ſort d'un fils force à ſe livrer ſucceſſivement à toutes ces différentes paſſions. Mérope eſt d'abord en proye à de mortelles frayeurs, au moindre événement qui peut fonder ſes allarmes. Sa tendreſſe inquiette lui fait voir ſon fils dans tous les malheureux qui ſont pourſuivis par le ſort. Apprend-elle qu'un jeune infortuné, qu'un inconnu vient d'être aſſaſſiné? Un inconnu! dit-elle à ſon Confident,

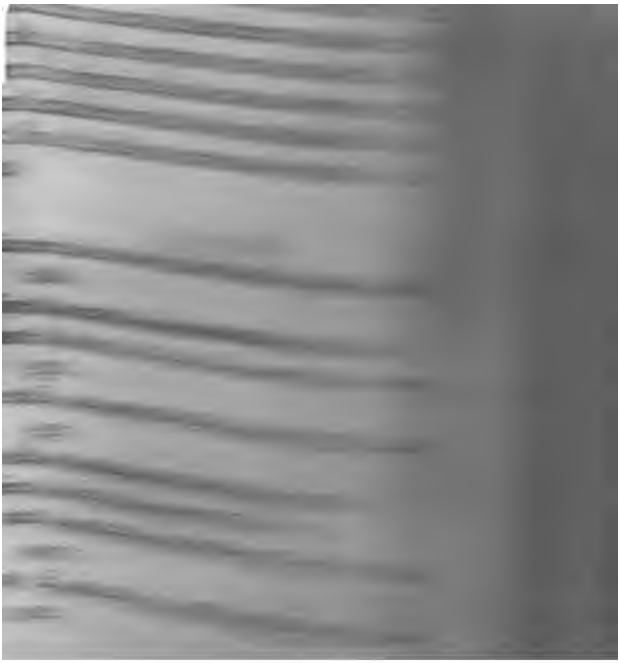
Non, non, c'eſt ton malheureux Maître,
C'eſt mon fils, c'eſt Cresfonte, on l'a trop ſçû connoître.

Pleine de cette idée funeſte, ſa douleur laiſſe appercevoir au Tyran le ſujet qui la cauſe, malgré toutes les raiſons qu'elle a de le lui cacher. Sa tendreſſe éperduë lui fait trahir le ſecret de ſon cœur; mais que de remords n'éprouve-t-elle point, que de reproches cruels ne ſe fait-elle pas, lors qu'un reſte d'eſpoir la rappelle à elle-même!

Je vois encor, je vois un rayon
ce,
J'en ai trop crû peut-être une fois
ce;
Un rapport peu fidèle, un indice
La crainte & la tendreſſe ont égaré
Qu'ai-je fait? Ah! mon fils! ah!
taire!
J'ai parlé de tes jours j'ai trahi le
J'allume le flambeau devant ton
C'eſt moi-même, c'eſt moi qui
ſein.

Un cœur livré à la douleur
chercher du ſoulagement
croiſſement de ſa peine: voil
de Mérope. Elle ſe repréſente
expoſé à mille dangers qu'el
droit partager avec lui.

Loin des yeux de ſa mere, oubli
ture,
De périls en périls, ſans appui, ſans
Ce fils, s'il eſt encore, traîne ſes foibles
De la mort qui le ſuit déja l'ombre
ce,
Déja le fer levé, le meurtrier s'élance,



Je vois encor, je vois un rayon d'eſpéran-
ce,
J'en ai trop crû peut-être une foible apparen-
ce;
Un rapport peu fidéle, un indice trompeur,
La crainte & la tendreſſe ont égaré mon cœur.
Qu'ai-je fait? Ah! mon fils! ah! je n'ai pû me
taire!
J'ai parlé de tes jours j'ai trahi le myſtere;
J'allume le flambeau devant ton aſſaſſin.
C'eſt moi-même, c'eſt moi qui te perce le
ſein.

Un cœur livré à la douleur ſemble chercher du ſoulagement dans l'accroiſſement de ſa peine: voilà le cœur de Mérope. Elle ſe repréſente ſon fils expoſé à mille dangers qu'elle voudroit partager avec lui.

Loin des yeux de ſa mere, oubli de la na-
ture,
De périls en périls, ſans appui, ſans ſecours;
Ce fils, s'il eſt encore, traîne ſes foibles jours;
De la mort qui le ſuit déja l'ombre s'avan-
ce,
Déja le fer levé, le meurtrier s'élance,

Cresfonte, ah ! ſi du moins je pouvois aujourd'hui
Accompagner ſa fuite & mourir avec lui.

La mort même qui eſt la derniere reſſource des malheureux que le ſort accable, la mort ne peut dérober Mérope au ſupplice odieux dont le tyran veut l'accabler en la forçant de l'épouſer. Non, elle ne craint point le tré-pas ;

Mais mourir dans le trouble & dans l'incertitude,
Eſſayer de la mort le tourment le plus rude,
Douter du ſort d'un fils, n'avoir pû le venger,
De ce fils, en mourant, ne voir que le danger,
Au-delà du tombeau craindre la tyrannie,
Deſirer à la fois & la mort & la vie,
De tant de maux divers tout l'effort de ſon cœur,
Toute ſa fermeté ne ſoutient point l'horreur.

Elle ne ſort de ce doute cruel ſur la deſtinée de ſon fils, que pour paſſer

à la certitude affreuſe de ſa mort. Elle ne peut plus en douter ; l'Inconnu qui a été aſſaſſiné, portoit l'anneau qu'elle avoit confié au vieillard qui élevoit en ſecret le jeune Cresfonte.

Après ce coup fatal, que reſte-t'il encore ?
Qu'attens-je eſt-ce la main du monſtre que j'abhorre ?
O manes de mon fils ! ombre de mon époux !
Je vous entens, je vais me réünir à vous.

Son Confident ne lui fait quitter cette réſolution, que dans l'eſpérance de venger Cresfonte ; mais elle ne veut pas lui ſurvivre long-tems.

Vengeons mon fils. Meſſene, & laiſſe-moi mourir.

Je n'ai cité ici que quelques endroits qui expriment vivement l'amour maternel ; c'eſt l'unique point de vûë ſous lequel j'enviſage cette Tragédie ; encore n'ai-je tiré tout ce que je viens d'en rapporter, que des deux premiers Actes ; c'eſt-à-dire, des deux parties qui ſont ordinairement les moins vives, les moins animées, les moins in-

téreſſantes ; quel heureux préjugé pour le reſte de la Piéce ! Il n'eſt pas douteux que ſi la nouvelle *Mérope* eut été jouée ſur notre Théâtre, on ne l'eût reçuë avec applaudiſſement, les larmes qu'y a fait verſer celle de M. de Voltaire, n'euſſent pas ſans doute été épuiſées pour celle-ci. Mais pour juger de l'une & de l'autre, il faudroit qu'on les lût, ou qu'on les vît repreſenter ſans en connoître les Auteurs ; la réputation de M. de Voltaire marche avant lui, & lui aſſure les ſuffrages. Il y a dans la Tragédie de M. Clement une Scène en particulier qui eût produit un effet merveilleux ſur le Théâtre, c'eſt celle où *Iſmene* arrête le bras de Mérope prête à porter à ſon fils le coup mortel. Dans ce moment elles apprennent, l'une qu'Egyſte eſt ſon fils, l'autre que c'eſt ce fils qui eſt ſon Amant. Au même inſtant qu'une mere tendre retrouve un enfant chéri, une Amante paſſionnée reconnoît que l'Amant qu'elle adore va devenir ſon époux. Cette ſituation amenée avec adreſſe & traitée avec art, fait ſur le cœur du Lecteur des impreſſions ſenſibles ; que n'eût-elle pas fait ſur celui

des Spectateurs, ſi elle eût été renduë par Mlle Gauſſin, Mlle Dumenil, ou Mlle Clairon.

En parlant des deux *Méropes*, & des Auteurs qui nous les ont données, on ne ſera peut-être pas fâché que je rapporte ici une petite anecdote qui les regarde l'un & l'autre, quoiqu'elle n'ait aucun rapport avec ces deux Piéces. Les moindres bagatelles, les plus petits traits qui concernent les hommes de Lettres ſont toûjours curieux intéreſſans, ſur-tout lorſqu'ils tiennent par quelque endroit à quelques-uns de leurs Ouvrages. On ſçait que M. de Voltaire ne s'eſt pas borné uniquement au Belles-Lettres; ſon génie univerſel lui a fait embraſſer toutes les Sciences, & pour ſes premiers Eſſais Géométriques, il nous a donné les *Elémens de Newton*. M. Clément craignant alors que ſes ſuccès dans les Sciences abſtraites ne lui fiſſent quitter le cothurne, lui envoya ces Vers.

Laiſſe à Clairaut tracer la ligne
Du rayon qui frappe tes yeux:
Armé d'un verre audacieux

Qu'il aille au cercle radieux
Chercher quelque Treiziéme ſigne ;
Qu'il donne ſon nom glorieux,
A la premiere tache inſigne
Qu'il découvrira dans les Cieux :

Toi, d'un plus aimable délire
Ecoute les tendres leçons ;
D'une autre Muſe qui t'inſpire
Ne dédaigne point les chanſons ;
Quitte ce compas, prens ta Lyre,
Je donnerois tout Pemberton
Et tous les calculs de Newton,
Pour un ſentiment de Zaïre.

Reponſe de M. de Voltaire.

Un certain chantre abandonnoit ſa lyre ;
Nouveau Képler un Téleſcope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendoit y lire
Et décider ſur le vuide & le plein.
Un roſſignol du fond d'un bois voiſin
Interrompit ſon morne & froid délire :
Ses doux accens l'éveillerent ſoudain.
(A la nature il faut qu'on ſe ſoumette.)
Et l'Aſtronome entonnant un refrein,
Reprit ſa lyre & briſa ſa lunette.

M. de Voltaire a toûjours été en

poſſeſſion de recevoir de tous côtés des Vers compoſés en ſon honneur ; nos jeunes gens ſur-tout le regardent comme le Prince du Parnaſſe, & lui rendent en cette qualité tous les hommages dûs à ce rang. M. *Doux*.... n'eſt pas le moins zélé de ſes Partiſans & de ſes Admirateurs ; l'Epître qu'il lui adreſſe ici leur eſt également honorable à l'un & à l'autre.

EPITRE

A M. de Voltaire.

Toûjours la baſſe envie attaqua le mérite,
Toi dont elle s'obſtine à troubler le repos,
VOLTAIRE, laiſſe en paix tes impuiſſans Rivaux
Rabaiſſer tes talens dont l'éclat les irrite.
Enchanté de NANINE & de SEMIRAMIS,
Le Public éclairé, malgré tes ennemis,
Donne encore à tes Vers ces éclatans ſuffrages,
Qu'il prodigua jadis à tes premiers Ouvrages.

Ah! joüis déſormais avec tranquillité
Des lauriers immortels qui couronnent ta tête,
Et que d'un vain ennui l'amertume ſecrette,

Ne vienne plus ſe joindre à ta foible ſanté
Pour nous ravir en toi notre plus grand Poëte.
Rentre dans le ſentier que ta Muſe a quitté,
Ne force point ta Lyre à garder le ſilence;
Elle doit faire encor le charme de ces lieux,
VOLTAIRE, tout Paris avec impatience,
Attend de nouveaux fruits de ta mâle éloquence.
Ceux qu'Apollon combla de ſes dons précieux,
Peuvent mettre à profit les traits des envieux.
Par le bonheur ſouvent une Muſe enyvrée
A ſes Perſécuteurs doit ſes plus doux concerts;
Entre tous les Oiſeaux, c'eſt la ſœur de Térée,
Qui des plus tendres ſons fait retentir les airs.

Oppoſe donc, comme elle, à ta mélancolie,
Les ſons harmonieux de tes ſublimes chants.
Ils calmeront tes maux, & même à ton génie,
Ta langueur prêtera des accords plus touchants.

Je reviens à M. Clement, & puiſque c'eſt de lui principalement qu'il eſt queſtion dans cet article, je dois, avant que de le finir, dire auſſi un mot de

la Traduction qu'il nous a donnée d'une Piéce Angloiſe. C'eſt *le Marchand de Londres, ou l'Hiſtoire de George Barnevvell, Tragédie Bourgeoiſe.* Elle conſerve dans notre langue toute la chaleur, toute la force, toute la véhémence de l'Anglois. Il n'a peut-être point paru de Piéce ſur le Théâtre de Londres, qui ait été ſi univerſellement & ſi ſouvent applaudie. Il eſt vrai qu'elle eſt pleine de ſituations intéreſſantes, de mouvemens pathétiques, des Scènes ſingulieres & frappantes. Son but eſt de montrer qu'un jeune homme qui ſe livre à une femme de mauvaiſe vie, paſſe bien-tôt de l'innocence aux plus grands crimes. Barnewell en effet devient infidéle à ſon ami, perfide à ſon Maître, homicide de ſon Oncle, pour ſatisfaire la cupidité d'une proſtituée, qui enſuite eſt la premiere à le livrer entre les mains de la Juſtice. On imagine aſſez la cataſtrophe de cette Piéce; le Traducteur ne l'a pas renduë. „ La plume, dit-il, me tombe de la „ main; les Scènes ſuivantes repréſen„ tent le lieu de l'exécution; on y voit „ la potence, le bourreau, la popu„ lace, &c. „ Nous ſommes tous per-

ſuadés que nous avons plus de goût en France pour le genre dramatique, qu'on n'en a en Angleterre ; & que le Théâtre de Paris a une grande ſupériorité ſur celui de Londres, il n'y a pas d'apparence que ce ſoit cette *Tragédie Bourgeoiſe* qui nous faſſe changer d'idée.

ARTICLE XX.

TELLIAMED.

DE tout tems les hommes on eu des ſentimens différens ſur ce qui concerne leur origine ; les uns n'enviſageant que cette partie de nous-mêmes qui nous porte vers les objets ſenſibles, ſe ſont perſuadé que nous avions tous été formés dans le ſein de la terre, & qu'elle étoit le principe de notre exiſtence. De-là ces Fables ridicules des Pierres de Deucalion, des Géans de la Terre, & des dents du Dragon de Cadmus.

Les autres ne conſidérant que la nobleſſe & la dignité de notre ame, ſe ſont imaginé qu'elle étoit une portion de la divinité, & que l'homme ne pouvoit avoir pris ſon origine que dans le Ciel. De-là ces Héros & ces Demi-Dieux qui ſe glorifioient tous d'avoir eu Jupiter pour pere ou pour ayeul.

La terre eſt notre tombeau, diſoient quelques autres ; le Ciel eſt notre patrie : ils ſeront un jour l'un & l'autre le lieu de notre repos : c'eſt donc dans l'un

l'un & dans l'autre qu'il eſt naturel de rechercher le principe de notre être.

Peu de perſonnes s'étoient encore aviſées de nous faire ſortir du fond des eaux, c'eſt qu'on n'imaginoit pas ſans doute qu'un ſéjour que nous ne devions jamais habiter, pût être regardé comme le lieu de notre origine: mais grace aux découvertes de M. *Maillet*, nous ſçavons actuellement ce que nous étions avant que de naître, & où étoient nos peres avant qu'ils fuſſent des hommes. Citoyens de l'Océan, ils formerent d'abord un peuple aquatique, & erroient à l'avanture ſur les ondes, avec tout ce qui reſpire ſur notre globe. Nos plus hautes montagnes étoient alors enſévelies ſous les flots; le ſoleil n'en éclairoit point les ſommets, & la terre ne s'étoit pas encore couverte de verdure: les prez, les bois, les campagnes agréables, le parfum des fleurs, le chant des oiſeaux, Cerès, Flore, Zéphir, les Sylvains, tout cela étoit inconnu aux poiſſons nos ancêtres. Tout étoit eau alors, tout étoit mer. La nature n'avoit point fait la ſéparation des élemens, & l'on ne connoiſſoit encore aucune diſtinction

entre le feu, l'air, la terre & l
Les tems ont débroüillé ce cal
la mer devenuë moins avare d
tréſors, en abandonna une partie
contente de la moitié de ſes habit
elle partagea le reſte de ſon En
entre la terre & l'air. Ce n'eſt qu
dégrès, & après une longue ſucce
de ſiécles, qu'elle vit cette dimin
de ſa puiſſance; le Soleil n'éclaira
bord que la pointe de nos montag
& leurs ſommets diſperſés au m
de l'Océan, formoient comme au
de petites Iſles, qui ne s'agrandiſſ
qu'à meſure que la mer rétreciſſo
limites. Chaque ſiécle faiſoit app
voir une diminution ſenſible des
qui environnoient notre globe, &
prolongation proportionnée des
velles terres, qui s'élevoient au-d
de ſa ſurface. Enfin après bien des
liers d'années, après une infinité d
diminutions, de ces augmenta
graduelles, il ſe forma cette gr
étenduë de païs, qui depuis a été
pellé *le Continent*.

une autre partie demandoit d'autres citoyens. Auſſi vit-on alors les races marines deſtinées à repeupler ces Contrées, quitter leurs premieres formes, ſe défaire de leurs anciennes inclinations, prendre de nouveaux goûts, de nouveaux panchans, une figure, une organiſation, une nature toute nouvelle. On vit des tigres, des cerfs, des lions & des hommes, où il n'y avoit eu auparavant que des dauphins, des balaines, des phocas & d'autres animaux de cette eſpêce. Nos campagnes, nos bois, nos montagnes & nos plaines devinrent le ſéjour de ces poiſſons terreſtrifés; & l'homme, qui vraiſemblablement avoit eu ſur eux la prééminence ſous les ondes, conſerva depuis ſur la terre, & tient encore aujourdhui parmi eux le premier rang.

Voilà le grand ſecret de notre origine, le fruit des Obſervations de M. Maillet, l'Expoſition de ſa Doctrine, l'Abrégé de ſon Syſtême, & la partie la plus intéreſſante de ſon Livre, dont je vais rendre compte plus en détail.

L'Auteur, après avoir été Conſul au Grand Caire, où il s'étoit enrichi, vint mourir en Provence, il y a quelques

années. Il avoit fait toute ſa vie une étude particuliere de l'Hiſtoire naturelle ; ſon but principal étoit de connoître l'origine de notre globe ; il nous a laiſſé là-deſſus en mourant des obſervations fort curieuſes, & c'eſt ce que M. *Guer*, déja connu dans la Littérature par pluſieurs Ouvrages, vient de donner au Public ſous le titre de *Telliamed*. Ces obſervations qui, après la mort de M. Maillet, lui étoient tombées entre les mains, n'ont reçû de lui que l'ordre, le ſtyle & la méthode. Il leur a donné la forme & le titre d'*Entretiens*. Un Philoſophe Indien expoſe à un Miſſionnaire François ſon ſentiment ſur la nature du globe que nous habitons, ſur l'origine de l'homme & des animaux, & ſur les divers changemens que nous voyons arriver tous les jours dans toutes les parties de l'univers. C'eſt ce qui fait la matiere de ſix Entretiens qui renferment tout le Syſtême de M. Maillet, & qui forment les deux volumes de cet Ouvrage.

Telliamed fait les honneurs de ſon Livre *à l'illuſtre Cyrano de Bergerac, Auteur des Voyages Imaginaires dans le Soleil*

& dans la Lune. Dans l'Epitre badine qu'il lui addreſſe, le Philoſophe Indien ne nous annonce ces *Entretiens* que comme un tiſſu de rêveries & de viſions : on ne peut pas dire tout-à-fait qu'il nous ait manqué de parole, mais je crois qu'on pourroit lui reprocher de ne les avoir pas écrits dans le même goût que ſon Epitre à *Cyrano*, & de n'y avoir pas répandu aſſez de gayeté & de badinage. Il traite de la maniere la plus grave le ſujet le plus extravagant ; il expoſe un ſentiment ridicule avec tout le ſérieux d'un Philoſophe. Il eſt vrai que jamais la raiſon ne s'accorda ſi bien avec l'imagination, la ſageſſe avec la folie, le bon ſens avec le délire. L'Auteur employe pour établir ſes fictions, des preuves ſi ſolides, que la vérité elle-même auroit de la peine à les déſavoüer ; jamais peut-être on ne raiſonna mieux, on ne prouva plus, & l'on ne perſuada moins. Chaque fait, chaque obſervation, chaque découverte porte avec ſoi toute l'apparence du vrai, & le ſyſtême entier eſt rempli de folies & d'extravagances.

Notre Philoſophe commence d'a-

qui, en les uniſſant, en fait une
de maſſe. On voit auſſi que ces
tieres appliquées les unes ſur le
tres y forment différens lits, des
ches différentes qui gardent toû
le même ordre, la même diſpoſi
tant qu'une cauſe étrangere n'en
ble point l'arrangement.

On apperçoit dans la mer pré
ment la même choſe. Elle forme
ſon ſein des amas de pareilles m
res, liées par le même cîment,
poſées dans le même ſens, formai
mêmes couches, & ſituées dans le
me aſpect : ſi tout cela ne peut
que l'effet du travail de la mer,
donc à la mer auſſi, conclut T
med, que nous devons attribu
formation des terrains apparens d

ıi ſi éloignée, il faut néceſſaire-
nt qu'elle ait ſouffert une diminu-
ı très-conſidérable.
Ce qui rend cette preuve encore
s ſenſible, c'eſt la quantité prodi-
ıſe de corps étrangers, qui ſe trou-
t renfermés dans ces terrains. On
ecouvre des plantes, des fleurs,
reptiles, des coquillages, des ar-
s de poiſſons, & des os de corps
ıains. Tout cela n'a pû pénétrer
s l'intérieur de ces maſſes, que dans
:ems où elles étoient encore mol-
& liquides, & il n'y a que la mer
-même, qui ait pû porter ſi loin
de corps marins & tant de coquil-
:s : preuve évidente de ſon an-
ıne étenduë, & de ſa grande di-
ution.
'elliamed, qui ſent bien que d'at-
uër ce prodige au déluge, c'eſt
/erſer entierement ſon ſyſtême,
ıd le parti de nier tout net ce point
ıotre créance. J'eſpére qu'on vou-
bien me diſpenſer de rapporter ici
·aiſons dont il ſe ſert pour les com-
:re. Mais en ſuppoſant même le
ıge, M. Maillet ſoutient que ces
nomenes, & d'autres ſemblables,

roit le déluge qui ait apporté d
Canton de Berne un vaiſſeau
fait à peu près comme les nôtres
terré à cent braſſes de profond
avec ſes voiles, ſes cordages, ſe
cres, & les corps de quarante p
nes, le tout pétrifié. Du tems d
luge on ne ſe ſervoit point enco
navire, il faut donc que ce ſoit l
qui l'ait dépoſé dans ce Canton
dant ſon ſéjour en Suiſſe.

Telliamed accompagne ce f
quantité d'autres de même nature
n'eſt plus commun, ſelon lui, q
bâtimens pétrifiés, qu'on trouve
une infinité d'endroits. On voit
un rocher eſcarpé de l'Appennin,
torrent a miné par ſa chûte, la
d'un vaiſſeau qui s'avance en d
de ſix coudées.

y fleuriſſoient autrefois ; des bâtimens, des barques pétrifiées ; des vallons remplis de coquillages, & mille autres témoignages certains ; que la mer habitoit autrefois ces Contrées. On peut donc eſpérer, conclut l'Auteur, qu'un jour on paſſera de France en Angleterre à pieds-ſecs, & d'Eſpagne en Afrique. Que de loüis-d'or, que de ducats d'Eſpagne, que de piaſtres Mexicaines ; combien de perles, d'émeraudes, de diamans, de pierres précieuſes nos neveux ne trouveront-ils pas dans les terres qui conduiront d'Europe en Amérique, lorſque les eaux, qui les couvrent aujourdhui, ſe ſeront retirées ?

S'il eſt vrai, comme l'Auteur ſemble l'avoir aſſez bien prouvé, que la mer ait diminué de toute la hauteur de nos terreins, la cauſe de cette diminution ſubſiſtant toûjours, il eſt évident qu'elle doit encore diminuër de même. De ce principe Telliamed conclut, qu'il eſt aiſé de connoître le tems où notre globe a commencé à être habité, & celui où la mer doit être entierement épuiſée ; il ne faut pour cela, que comparer cette diminution

préſente avec l'élevation de nos plus hautes montagnes, & la profondeur de l'Océan.

Mais que devient donc cette prodigieuſe quantité d'eau ? Où ſe retire-t'elle en quittant notre globe ? Quelle partie de l'Univers va-t'elle habiter ? Ne pourroit-il pas ſe faire que la mer augmentât d'un côté, tandis qu'elle diminuë de l'autre ? Qu'elle ne fit que changer de place ? Qu'elle baiſſât même de ſuperficie, ſoit en imbibant la terre, ſoit en rempliſſant de grands creux capables de la contenir, ſans pour cela diminuër de volume ?

Ces objections donnent lieu à Telliamed de nous apprendre d'autres ſecrets dont nous ne nous ſerions jamais douté. Plus on le preſſe, plus il devient ſubtile ; & il défend ſes premieres viſions par des rêveries encore plus ingénieuſes.

D'abord il eſt évident que ſi la mer s'élevoit autrefois au-deſſus de nos plus hauts terreins, ainſi que l'Auteur l'a prouvé, ce prodigieux volume d'eau, qui couvroit leurs ſommets, ne peut avoir paſſé d'une des parties de notre globe à l'autre, à moins qu'on ne ſup-

poſe qu'il y forme des montagnes liquides dont la hauteur s'éleve juſqu'au Ciel ; ce qui eſt tout-à-fait déraiſonnable. De dire que ces eaux ſe ſoient retirées dans le centre du globe où il y a un vuide aſſez vaſte pour les contenir, ce ſentiment eſt pour le moins auſſi inſoutenable que l'autre : on ne ſe perſuadera pas non plus qu'elles ſe ſoïent anéanties, ou qu'elles ayent été changées en un autre élement. Il faut pourtant leur trouver une place ; notre Philoſophe n'en eſt point embarraſſé, & c'eſt ici un des endroits où ſon ſyſtême me paroît le plus ſingulier. Il prétend que tous les globes que nous voyons dans le ciel, ſont abſolument de la même nature que celui que nous habitons. Les uns ſont encore tout couverts d'eau, les autres ne le ſont plus qu'à moitié, il y en a qui ſont déja entierement embraſés, il y en a d'autres enfin où il n'y a plus ni feu ni eau. Ceux qui ſont dans le fort de leur embraſement forment comme autant de ſoleils dont les rayons enlevent aux globes les plus voiſins, des particules d'eau, qu'ils font paſſer avec rapidité vers les plus éloignés ; ceux-ci reçoivent cette eau, en ſont peu à peu

inondés, & ſervent enſuite de reſervoirs, où une autre ſoleil vient puiſer à ſon tour, juſqu'à ce qu'il les ait entierement deſſechés : alors les matieres combuſtibles qu'ils renferment dans leur ſein, s'enflamment, & ils deviennent eux-mêmes des ſoleils qui vont porter la lumiére & la chaleur dans d'autres globes. Quand toutes les matieres propres à entretenir cet embraſement ſont conſumées par les volcans, ces ſoleils s'éteignent tout-à-fait, & ne forment plus que des globes de cendres & de pierres calcinées, qui, par leur légereté ſont portés à l'extrêmité de quelques tourbillons pour y attendre que de nouveaux ſoleils viennent les abreuver de nouvelles eaux.

C'eſt dans le ſein de ces eaux que toutes ces matieres calcinées, qui ſeront reſtées après leur incendie, ces cendres, ces pierres, ces métaux ſeront roulés & agités par les courans des mers. Il ſe formera de tout cela pluſieurs couches de bouë, de ſable, de limon de différentes qualités & de diverſes couleurs ; ces couches compoſeront les carrieres de marbre, d'ardoiſe, de minéraux, & avec elles, les montagnes & les

colines de ces globes. Par la ſucceſſion des tems & les viciſſitudes des tourbillons, les eaux dans leſquelles tout cela ſe ſera formé & arrangé, ceſſeront de croître, & enſuite diminuëront; & c'eſt de leur diminution que ſortiront les montagnes de ces nouvelles terres, ainſi que les nôtres en ont été tirées.

De l'ingénieux arrangement que Telliamed établit parmi tous ces globes, il ſort une lumiere qui lui facilite l'explication de quantité de phénomenes. Les Comêtes, par exemple, ne ſont autre choſe, dans ſon ſyſtême, que les cadavres de ces ſoleils éteints, qui, par leur légereté, paſſent dans d'autres tourbillons, & ſont plus ou moins viſibles, ſelon qu'ils s'approchent plus ou moins de nous dans leur route. Les queuës, les barbes, les chevelures que nous leur voyons, ſont les reſtes de ces matieres combuſtibles qui ne ſont pas encore totalement conſumées.

On explique auſſi très-aiſément dans ce ſyſtême, pourquoi certaines étoiles ont diſparu, & qu'il s'en eſt montré de nouvelles; pourquoi de petites ſe ſont augmentées, & que de grandes ſont

devenuës petites, ainſi que toutes les Hiſtoires nous l'apprennent? Il eſt clair que tout cela ne peut venir que de l'embraſement ou de l'extinction de quelques globes; de l'augmentation ou de la diminution des eaux qui les environnent.

Les volcans du Mont Ethena, les flammes du Mont Veſuve ne ſont autre choſe, dans ce ſentiment, qu'un commencement de cet embraſement général qui dévorera notre globe après l'épuiſement total des eaux de la mer.

Si après la mort de Céſar, la chaleur du ſoleil fut ſi foible pendant près de deux ans, que les choſes néceſſaires à la vie purent à peine parvenir à leur maturité, c'eſt, ſelon Telliamed, parce que les mers du feu qui le conſument, ſe trouverent alors couvertes en partie de la craſſe des matieres qui lui ſervent d'aliment. C'eſt par cette raiſon auſſi qu'on y remarque encore de tems en tems des tâches conſidérables qui en affoibliſſent la lumiere, mais qui ſe diſſipent enſuite par l'activité du feu.

Voici encore comment dans ce ſyſtême on explique l'inclinaiſon de la terre du côté du Nord. Lorſque notre

globe étoit tout couvert d'eau, les deux pôles gardoient entr'eux un équilibre parfait : mais comme dans la partie Septentrionale il s'étoit formé des montagnes beaucoup plus grandes & en bien plus grand nombre, que dans celle qui lui eſt oppoſée, la diminution des eaux a ôté l'équilibre & le poids des montagnes a fait pancher la terre. Si les hommes vouloient tranſporter du Nord au Midi, des pierres ou de la terre en aſſez grande quantité pour rétablir l'équilibre qui s'eſt perdu, ils viendroient à bout de réformer la ſituation de notre globe, & de changer la diſpoſition de la nature.

Ce que les Hiſtoriens nous rapportent touchant la longue durée de la vie des premiers hommes, s'explique de cette façon dans le ſentiment de M. Maillet. La terre étoit alors plus voiſine du ſoleil, & décrivoit par conſéquent un plus petit cercle autour de lui. Devenuë plus légere par la diminution de ſes eaux, elle s'éloigna du centre, & fut portée inſenſiblement vers les extrêmités du tourbillon. Il eſt clair que parcourant actuellement un cercle beaucoup plus grand, elle doit

employer auſſi bien plus de tems à faire ſon cours annuel ; les années ſont donc plus longues aujourdhui qu'elles n'étoient alors, & ſi, par exemple, le cercle que décrit préſentement la terre autour du ſoleil, eſt dix fois plus grand que celui qu'elle parcouroit du tems des premiers hommes, n'eſt-il pas évident qu'un de nos ſiécles équivaut à dix des leurs ? Ils ne vivoient donc pas plus long-tems, quoiqu'ils vécuſſent plus d'années que nous : en effet, peut-on ſe perſuader que des hommes qui habitoient dans des cavernes, qui dormoient ſur des feüilles d'arbre ou ſur la dure, qui ne ſe nourriſſoient que d'herbes ou de fruits produits ſans culture, ayent pû vivre plus long-tems que ceux qui ont trouvé depuis tous les moyens imaginables de conſerver leur vie & de la prolonger ?

Mais voici l'endroit où Telliamed me paroît plus ſingulier, plus intéreſſant, plus curieux : diſons mieux, voici ce qu'il y a de plus fou, de plus inſenſé, de plus extravagant dans ſon ſyſtême. Non content d'avoir retiré la terre du fond des eaux, d'en avoir fait ſor-

tir les montagnes, les colines & tous les terreins apparens de notre globe, l'Auteur va plus loin : il prétend que c'eſt de là auſſi, que les plantes, les animaux, les hommes mêmes tirent leur origine. Il ne manque pas, à ſon ordinaire, d'entaſſer preuves ſur preuves pour établir ſes folies. Je vais en rapporter quelques-unes ; le Public jugera ſi elles ſont de nature à perſuader & à convaincre.

On rencontre des plantes dans la mer, dont l'eſpêce eſt entierement ſemblable à celles qui viennent ſur la terre. Les Pêcheurs des Côtes de Marſeille en ramenent tous les jours dans leurs filets de cent ſortes différentes, ayant toutes leurs fruits pendus à leurs branches ; ce ſont des poires, des pommes, des cériſes, des prunes, des raiſins & des pêches, parmi leſquels il y en a de parfaitement mûrs.

Que l'on compare préſentement les animaux de la mer avec ceux que la terre produit, que l'on confronte enſemble leur figure, leurs diſpoſitions, leurs inclinations reciproques, on trouvera qu'ils ont entr'eux des rapports extrêmement ſenſibles. Les animaux de

la mer ſont de deux genres, les uns s'élevent juſqu'à la ſuperficie des eaux; ils y nagent, s'y promenent & y font leurs chaſſes. Les autres ſe tiennent au fond, rampent dans la vaſe, & ne s'élevent que rarement. Qui peut douter, dit M. Maillet, que du genre volatil des poiſſons, ne ſoient venus nos oiſeaux qui volent dans les airs, & que de ceux qui reſtent au fond de la mer ne proviennent nos animaux terreſtres?

Qu'on ne s'imagine pas que le paſſage du ſéjour des eaux à celui de l'air ſoit fort difficile; rien n'eſt plus aiſé à concevoir. Il arrive ſouvent, ſi on en croit Telliamed, que des poiſſons pouſſés à quelques pas du rivage par les vagues qu'excite une tempête, tombent dans des roſeaux, d'où il ne leur eſt pas poſſible de regagner la mer. Alors leurs nageoires n'étant plus baignées par ſes eaux, ſe deſſechent, ſe fendent, s'allongent & ſe changent en tuyaux qui ſe revêtent d'un petit duvet, ſe couvrent de plume & forment des aîles. La même choſe arrive avec proportion ſur toute leur peau; les petits aîlerons qu'ils ont ſous le ventre deviennent des pieds, il ſe fait encore

quelques legers changemens dans leur figure ; le bec & le cou des uns s'agrandiſſent, ceux des autres ſe racourciſſent : & voilà comme un oiſeau devient un poiſſon.

Le plus difficile eſt fait ; & l'on juge bien préſentement que notre Philoſophe ne doit plus être fort embarraſſé pour ſes autres métamorphoſes : il y a plus loin d'un brochet à un épervier, que d'une couleuvre à une Anguille.

Quant aux animaux à quatre pieds, l'Auteur rapporte une infinité d'exemples, qui prouvent qu'on en trouve dans la mer qui ſont preſque ſemblables à ceux qui vivent ſur la terre. On montroit à Londres, il n'y a que très-peu de tems, un poiſſon qui avoit deux dents pareilles à celles de l'éléphant, & ſur la tête une trompe avec laquelle il attiroit l'eau, & avec l'eau la proye qui lui ſervoit de nourriture.

Dans le ſiécle précedent, on montroit à Copenhague des ours de mer qu'on avoit envoyés au Roi de Danemarx. On les voyoit danſer & jouër entr'eux à peu près comme font ceux qu'on amene quelquefois en France.

Dans la Baſſe Allemagne on nour-

rit dans des baſſins d'eau douce des chiens marins qui ont la figure & le poil de ceux que nous nommons Dannois ; il y en avoit un à Dantzic qui au moindre bruit qu'il entendoit ſur le bord de l'eau levoit la tête, & conſideroit quelle en étoit l'occaſion. Seroit-il abſurde de croire que ces chiens, ces ours, ces éléphans marins ayent pû donner lieu à l'eſpêce des mêmes animaux que nous voyons ſur la terre ?

Mais voici l'article curieux, l'article intéreſſant, l'article qui doit être l'objet de notre principale attention. L'homme le plus beau, le plus noble, le plus parfait de tous les animaux, & le ſeul raiſonnable, n'a-t'il pas eu une origine différente ? Non, répond Telliamed, l'homme ſort de l'eau comme tout ce qui reſpire ; & pourquoi n'auroit-il pas été autrefois, où l'on trouve encore aujourdhui de ſes ſemblables ?

Qu'il y ait des hommes dans la mer, c'eſt ce dont l'Auteur ne doute nullement, & dont il ne veut point que nous doutions nous-mêmes. La quantité de faits qu'il rapporte pour établir celui-ci, formeroit une preuve ſans réplique, ſi l'on pouvoit s'aſſû-

fer de leur vérité. En voici quelques-uns.

L'an 1671. on apperçut vers les Iſles du Diamant un monſtre marin qui avoit la figure humaine depuis le haut juſqu'à la ceinture, & qui par le bas ſe terminoit en poiſſon. Sa tête étoit de la groſſeur & de la forme de celle d'un homme ordinaire. Il avoit des cheveux noirs mêlés de gris ; le viſage plein, le nez gros & camus, les yeux de forme accoûtumée, les oreilles larges, la barbe longue, la poitrine veluë & tout le haut du corps fait abſolument comme le nôtre.

En 1682. on prit à Seſtri un homme marin qui fut vû de tout le peuple, & qui étoit preſque ſemblable à celui dont je viens de parler. On le plaçoit pendant le jour ſur une chaiſe, où il ſe tenoit aſſis fort tranquillement. Il vécut ainſi quelques jours ſans vouloir rien prendre, pleurant & jettant de tems en tems des cris lamentables.

On amena à Emmanuel Roi de Portugal une femme & une fille qu'on avoit pêchées dans la mer ; elles mangeoient ſi peu qu'elles diminuoient à vûë d'œil ; le Roi touché de leur état

ordonna qu'après les avoir attachées avec une chaîne legere on leur laiſſât la liberté de retourner à la mer dans quelque endroit de peu de fond ; elles ne s'y furent pas plûtôt plongées qu'elles jouërent enſemble, & firent cent tours qui témoignoient leur ſatisfaction & leur joye.

M. Maillet rapporte encore cent autres exemples de cette nature, bien conſtatés par des Procès-verbaux & par la dépoſition de pluſieurs témoins oculaires, aprés leſquels il ſemble qu'il n'y a plus qu'à embraſſer le ſentiment du Philoſophe Indien touchant notre ancienne origine, & croire comme lui, que les hommes étoient autrefois des poiſſons.

Mais ſi cela eſt, pourquoi la Tradition de cette origine ne s'eſt-elle pas conſervée parmi nous ? Telliamed répond à cette objection d'une maniere à ôter toute réplique. Les races humaines, dit-il, étoient muettes au ſortir de la mer. Elles errerent long-tems ſur la terre avant que d'aquerir l'uſage de parler. Il eſt clair que ſi elles étoient muettes, il ne leur étoit pas poſſible de nous dire d'où elles venoient.

Il

Il y a à la vérité bien de l'apparence que les premiers hommes qui quitterent l'Océan, ne ſe défirent point d'abord de ce naturel taciturne, qui fait le caractère diſtinctif de la nation aquatique. Ce n'eſt que peu à peu, après bien du tems, après même pluſieurs générations, que leur langue ſe délia, leur goſier ſe façonna, & qu'ils parvinrent à former des ſons. Il y avoit long-tems que les grands-peres ne vivoient plus, lorſque les petits-fils commencerent à parler.

Cependant malgré ce profond ſilence de nos ancêtres ſur le lieu de leur premiere habitation, ce ſecret n'avoit pas laiſſé de percer juſqu'à nous, avant que Telliamed nous l'eût appris. Sans doute que quelqu'un d'eux, des plus entendus s'étoit expliqué par geſtes; mais comme ce langage n'eſt pas toûjours fort intelligible, peu de perſonnes l'ont compris, & nous ne connoiſſons guères que Thalès, Anaxagore & quelques autres en très-petit nombre, qui ayent été dans le ſecret. Mais qu'étoit-il néceſſaire que nos premiers peres parlaſſent, pour nous apprendre une choſe que la nature diſoit

tout haut à qui vouloit l'entendre ? M. Maillet eſt le ſeul qui n'ait pas été ſourd à ſa voix : je crois cependant qu'il nous en a dit un peu plus qu'elle ne lui en a appris. Mais on ne doit regarder tout ceci que comme un ſimple badinage où l'Auteur, en s'égayant, a voulu nous égayer nous-mêmes. Nous avons des connoiſſances ſi vraïes, ſi inconteſtables de la maniere dont Dieu a créé le monde, & dont l'homme a été formé, qu'ils y auroit de la folie de prendre au ſérieux, ce qu'on n'a prétendu nous donner que comme un amuſement Philoſophique.

ARTICLE XXI.

LE MASQUE,

OU ANECDOTES PARTICULIERES

*Du Chevalier de ****

SI l'on ignore aujourdhui les fineſſes de la galanterie ; ſi l'art d'enchaîner les cœurs eſt encore un myſtère parmi nous, ce n'eſt pas faute de livres qui traitent de cette matiere. Eſt-il une Science ſur laquelle on ait tant écrit ? Sur les quays, dans les Bibliothéques, chez les Libraires, dans les Maiſons particulieres, parmi les Petits-Maîtres, les Gens d'Affaires, chez le Magiſtrat, chez l'Homme d'Egliſe, dans les Cloîtres mêmes, & juſques dans les Cellules de nos Vierges Chrétiennes, partout on trouve des préceptes pour ſe conduire ſûrement dans une intrigue amoureuſe, pour forcer le cœur les plus timides à déclarer ſa tendreſſe & le plus indifférent à devenir ſenſible. Ouvrons ces faſtes du cœur François, liſons ces Mémoires nombreux, ces

comme autant de victimes que
mour voit chaque jour immoler ſ
Autels ; & que ce Dieu ne regn
moins en France qu'à Cithére, à
qu'à Amathonte. Nous y verrons
curité de la naiſſance réparée p
puiſſance de l'amour, l'injuſtice
fortune corrigée par ſes largeſſe
les défauts mêmes du corps & d
prit effacés par ſes caprices. Q
gens aſpirent à ces faveurs, &
leur imagination eſt agréableme
tisfaite, lorſqu'un Auteur ingé
raconte une avanture qui leur p
de les eſperer !

Le Chevalier de . . . qui eſt l
ros du Roman dont je vais parler
voit pas beſoin que l'amour fît
lui tous ces prodiges : le noble

penſe des ſervices de ſon pere, le Roi lui donne un Regiment. Il manquoit de bien pour ſoutenir ce nouveau rang, mais ſa tante qui l'aimoit, lui procure de quoi le remplir avec honneur.

S'il fut heureux par les ſoins de l'amitié, il le fut encore plus du côté de l'amour. Sa figure intéreſſante lui avoit fait une conquête ; ſon Amante, dans un Billet qu'elle lui envoie, lui déclare ſa paſſion, & lui propoſe un rendez-vous, ſans cependant ſe faire connoître. Il eſt conduit dans un appartement magnifique, où, lorſqu'il eſt arrivé, il voit venir ſa Maîtreſſe. Sa démarche, ſa taille, tout ce qu'elle laiſſe voir lui paroît d'une beauté raviſſante ; mais elle avoit un maſque de velours qui lui cachoit entierement le viſage. Il fait de vains efforts pour l'engager à ôter ce maſque importun, mais elle juſtifie ſes refus par de raiſons qu'il ne peut condamner, quelque oppoſées qu'elles ſoient à ſes deſirs.

Son Amante ſe diſpoſoit à l'inſtruire des particularités qui la concernoient, lorſque l'arrivée imprévuë d'un Rival l'oblige à ſe retirer précipitamment,

ſans pouvoir rien apprendre de ce qu'il déſiroit ſçavoir. Mais il ne tarde pas à recevoir des nouvelles de l'Inconnuë ; le confident de leur intrigue lui apporte un Billet accompagné d'une bourſe de mille louis. Le Chevalier renvoye les louis, comme il convenoit, & accepte le rendez-vous qu'on lui propoſoit dans la Lettre. On vient lui rapporter l'argent, avec ordre de recevoir ce don, ainſi que tous les autres que ſa Maîtreſſe lui feroit dans la ſuite, *de quelque eſpéce qu'ils fuſſent.* Le lendemain il vole au lieu marqué ; ſon Amante lui apprend qu'il eſt le premier qu'elle ait jamais aimé, & que ſon cœur s'eſt ſenti enflammé dès l'inſtant qu'elle l'a vû : Que l'Hymen l'avoit d'abord unie à un vieillard, illuſtre par ſa naiſſance, ſes dignités & ſes richeſſes ; qu'elle étoit reſtée veuve à vingt ans & maîtreſſe d'un bien conſidérable ; qu'un Prince lui avoit fait l'offre de ſon cœur & de ſa main, mais que ce haut rang qui l'avoit flâtée d'abord, n'avoit plus pour elle aucun attrait ; qu'il falloit ſeulement éviter de donner de la jalouſie à ce Rival dont le pouvoir étoit à craindre, & qu'elle

alloit de ſon côté travailler à leur bonheur commun. En attendant " faites „ vous préſenter chez Porcie, lui dit„ elle en le quittant, c'eſt une Prince„ ſe aimable, je vous y verrai ſou„ vent, mais vous m'y verrez ſans me „ connoître; c'eſt le ſeul moyen que „ j'aie trouvé d'accorder mes intérêts „ & mes plaiſirs; vous ne me verrez „ plus ici que rarement, ma vertu eſt „ dans un danger trop preſſant, il eſt „ plus ſage de ne m'y pas expoſer. „

Le lendemain le Chevalier va chez Porcie: quelle ſituation! il y voit l'objet de ſon amour, mais c'eſt ſans le connoître. Son attention ſe fixe principalement ſur deux perſonnes, l'une ſe nomme *Calinde*, l'autre *Emilie*; il croit appercevoir en elles tous les charmes qu'il avoit remarqués dans l'Inconnuë. Il apprend qu'elles ſont toutes deux de grande naiſſance, toutes deux parentes, jeunes, riches, & veuves toutes deux, mais les manieres mettent entr'elles quelque différence. L'une ſe plaît à enviſager le Chevalier, l'autre ſemble ne pas l'appercevoir. Calinde qui paroît vouloir le captiver ne fait ſur lui aucune impreſſion, il brûle d'a-

mour pour Emilie, qui le dédaigne en apparence. Il ne doute pas que Calinde ne ſoit cette Amante qui l'a prévenu ſi généreuſement ; tout le confirme dans cette idée, & cette idée le déſeſpere, la reconnoiſſance jointe à un reſte d'incertitude le conduit néanmoins encore chez elle : quel objet frappe ſes regards en y arrivant ? C'eſt le portrait de Calinde qu'il apperçoit d'abord ! il n'en peut plus douter, ah ! c'eſt chez Calinde qu'il a des rendez-vous, & cette veuve eſt l'Inconnuë qui l'adore. Mais vis-à-vis ce portrait il voit celui d'Emilie ; ſes doutes renaiſſent, il craint, il eſpere, & cette incertitude qui ne finit qu'avec le Roman, y forme des ſituations fort intéreſſantes.

Le cœur du Chevalier eſt partagé entre l'amour & la reconnoiſſance ; ſi le penchant l'entraîne vers Emilie, il ſuit l'Inconnuë par devoir ; ſi les froideurs de celle qu'il aime le rapprochent de Çalinde, les bienfaits de l'Inconnuë ne peuvent le détacher d'Emilie. Il eſt froid avec Emilie lorſqu'elle ſe cache ſous le maſque, il eſt ardent pour elle, lorſqu'il la retrouve chez Porcie.

Enfin

Enfin ſon incertitude ceſſe avec le déguiſement de ſon Amante ; Emilie eſt cette aimable inconnuë à qui il a tant d'obligation, & pour laquelle il a encore plus d'amour. Elle avoit éloigné tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à leur union, & un prompt Hymen en terminant cette Hiſtoire, met le comble au bonheur de ces deux Amants.

Ceux qui ne liſent les Romans que pour connoître les mœurs & les apprecier, ne trouveront pas dans celui-ci de quoi ſe ſatisfaire pleinement. Il n'aboutit qu'à peindre une ſurpriſe, & à exprimer l'agitation d'un cœur partagé entre l'amour & la reconnoiſſance, encore cette peinture n'eſt-elle pas achevée. On y ſouhaiteroit un plus grand détail ; j'avouë que c'eſt ce qui coûte le plus à un Auteur, mais c'eſt auſſi ce qui aſſûre le ſuccès de ſon Ouvrage ; c'eſt à cette partie principalement, que les Mémoires d'un homme de qualité, les Confeſſions du Comte de... & les égaremens du cœur & de l'eſprit ont dû l'accuëil favorable qu'ils ont reçu du Public.

Les portraits frappés, les deſcrip-

tions brillantes rendent encore ces ſortes d'Ouvrages fort piquans ; l'eſprit eſt un peu enfant, il aime les tableaux, il faut l'amuſer. On en trouve quelques-uns dans *le Maſque*, mais ils ſont trop legerement tracés. Celui de nos Petits-Maîtres peint avec exactitude la frivolité de leur mérite, mais ce portrait devroit être plus neuf, étant ſi commun.

Quoique cet Ouvrage ſoit fort court, il eſt coupé par trois Hiſtoriettes, qui ſont abſolument des hors-d'œuvre, & qui occupent néanmoins preſque le quart du Livre : mais l'Auteur a eu ſoin de les placer de maniere à les faire lire avec plaiſir.

L'intérêt ne me paroît pas aſſez ſoutenu dans ce Roman, on devine trop aiſément la fin de l'intrigue, malgré toutes les raiſons d'incertitude que l'Auteur fournit avec beaucoup d'art, pour menager le plaiſir de la ſurpriſe.

Il faut convenir cependant que ce petit Ouvrage eſt intéreſſant ; il eſt ſemé des reflexions courtes, vives, naturelles & ingénieuſes. En voici quelques-unes.

„ Les actions des autres ſont preſque „ toûjours des crimes à nos yeux, & ſi

„ la vertu n'avoit en elle-même mille
„ douceurs, dont ſes vrais Sectateurs
„ ſont aſſez recompenſés, il ſeroit preſ-
„ que indifférent d'être vertueux ou de
„ ne l'être pas.

„ On croit toûjours que les autres
„ liſent les mouvemens de nos cœurs,
„ mais ſouvent nous nous décelons par
„ les précautions que nous prenons à
„ nous cacher.

„ L'hommage n'eſt agréable que
„ quand nous l'avons deſiré. Le ſexe
„ doit l'attendre; celle qui s'oublie juſ-
„ qu'à faire l'offre de ſon cœur, s'ex-
„ poſe à un juſte refus, & aux plus
„ cruels mépris. „

Le ſtyle de l'Auteur contribuë beaucoup au plaiſir que donne la Lecture de ſon Ouvrage, il eſt ſerré, net & leger. Il a le Dialogue aiſé, vif & ié, la narration coulante & naturelle. Ces talens préviennent en faveur de ce qu'il donnera dans la ſuite, ſi ce Roman n'eſt, comme il le dit, qu'un eſſai de ſa premiere jeuneſſe. C'eſt ordinairement ce tems-là qu'on prend pour faire de pareils Ouvrages; on pourroit ſans doute eſſayer ſes forces dans un genre plus utile. " Le Roman, dit un

„ homme d'eſprit, par lui-même
„ un Ouvrage frivo , mais tout fri-
„ vole qu'il eſt, il exige beaucoup d'eſ-
„ prit & d'art. L'imagination y doit
„ être agréablement exercée par la di-
„ verſité des incidens & des ſituations
„ neuves, hardies, vivement décrites.
„ Le cœur y doit être tantôt touché,
„ tantôt élevé par la nobleſſe ou par
„ la tendreſſe des ſentimens ; l'eſprit
„ y doit être nourri par la juſteſſe &
„ la fineſſe des réflexions. Que ſont la
„ plûpart des Romans ? Cinq ou ſix
„ Hiſtoriettes, la plûpart couſuës ſans
„ art & ſans vraiſemblance ; quelques
„ Reflexions triviales ſemées par-ci-
„ par-là, retournées de cent façons,
„ & qui ſe repetent à chaque page.
„ Certains lieux communs de tendreſ-
„ ſe, de douleur, &c. Au reſte, qu'on
„ n'aille pas attribuër ce que dit ici
„ M. de St. Mard de nos mauvais Ro-
mans en général, aux Anecdotes par-
ticulieres du Chevalier de... Ces traits
ne le caractériſent nullement, & le
plaiſir que cauſe la lecture de ce petit
Ouvrage eſt le plus grand éloge qu'on
puiſſe en faire.

ARTICLE XXII.

LE CARNAVAL DU PARNASSE, BALLET HEROIQUE,

Par M. Fuzelier.

ON nous accuſe quelquefois nous autres Faiſeurs de Critiques, de varier ſouvent dans les jugemens que nous portons ſur le mérite des Ecrivains. On prétend que d'une page à l'autre nous tombons en contradiction avec nous-mêmes, & que les Auteurs changent tellement entre nos mains, qu'ils y prennent tant de formes différentes, qu'il ſemble que nous cherchions à en faire ſucceſſivement les joüets & les idoles du public. On nous fait un crime d'une choſe qui devroit nous mériter des éloges. Les Auteurs varient entre nos mains ; & pourquoi cela ? C'eſt que nous les rendons tels qu'ils ſe montrent à nous : tantôt bons, tantôt mauvais, cela dépend du côté qu'ils nous préſentent. Qu'ils nous donnent toûjours de bons Ouvrages, nous en

dirons toújours du bien ; ſi quelquefois ils nous en donnent de mauvais, quelquefois auſſi nous en dirons du mal. M. Fuzelier a fait autrefois une excellente Comédie & deux Opéra qui ont été univerſellement applaudis : Son *Momus fabuliſte*, ſes *Amours déguiſés*, ſes *Amours des Dieux* ſont des Ouvrages qui lui font beaucoup d'honneur ; on a vû de lui d'autres petites Piéces charmantes & en très-grand nombre, qui toutes lui aſſûrent la qualité d'homme de beaucoup d'eſprit, d'homme de mérite. C'eſt qu'alors il ſe montroit du bon côté ; il a jugé à propos de ſe retourner, & nous avons vû *le Carneval du Parnaſſe*.

Ce Ballet eſt une preuve autentique de la bonne volonté du Public pour les talens de M. Mondonville ; c'eſt un ſujet dont on eſpere infiniment, on veut l'encourager : que ne doit-on pas attendre de ſon travail, maintenant qu'il doit être animé par la reconnoiſſance ?

L'Ouvrage de M. Fuzelier ne paroît guéres ſuſceptible d'un extrait ; dénué d'action, ſans plan, ſans liaiſon, ſans intrigue, comment en faire une

juſte analyſe ? Il y en a qui ont voulu ſoutenir que tout cela n'étoit pas néceſſaire dans un Ballet ; c'eſt par déférence pour eux que je paſſe legerement ſur cet article.

Une chanſon Françoiſe & un air Italien compoſent le Prologue ; il ſe paſſe entre Florine & Clarice : l'une n'aime que le chant leger, l'autre croit n'aimer que le tendre ; un Acteur vêtu à la Françoiſe leur annonce qu'il va les mettre d'accord, & s'explique par ces vers, avec une nobleſſe vraiment Lyrique.

Vous allez entendre un Ouvrage
Qui de vos goûts divers offrira l'aſſemblage...
Ecoutons nos Bergers, ils ſe raſſemblent tous ;
Les champêtres plaiſirs ne ſont pas les moins doux.

Des Bergers en effet viennent célébrer *le Printems*, & après nous avoir appris qu'il eſt *la ſaiſon des fleurs, des plaiſirs & des cœurs*, ils ſe retirent tous, le Prologue finit & l'Ouvrage commence.

La Scène ſe paſſe au pied du Mont-Parnaſſe. Une ritournelle qui peint le

plus redoutable débordement, annonce Momus, le Dieu du badinage & de la plaisanterie. Comme on n'entend point les paroles que chante l'Acteur, on tremble qu'il ne soit question de quelque événement tragique; qu'on se rassure, Momus ne veut que nous faire rire. Son Monologue mérite des éloges, & fait voir que l'Auteur est capable de donner de très-jolies choses quand il veut; on est fâché qu'il ne l'ait pas toûjours voulu dans le cours de cet Opéra. Le Monologue de Momus est peut-être le seul endroit de l'Ouvrage où le Poëte paroisse véritablement inspiré. Ses vœux s'accomplissent dans le moment même qu'il les forme. Les voici:

Précipitez vos eaux, dangereux Hypocrene,
Coulez moins lentement dans le double valon;
Fuyez; dérobez-vous à la soif inhumaine
De plus d'un enfant d'Apollon;
Et par pitié pour nous, laissez *tarir leur veine.*

Apollon paroît alors en Berger. Si ce déguisement est usé, il faut convenir que les vers qui le font connoître, sont très-neufs.

Sous l'habit d'un Berger c'eſt Apollon, *ô Cieux!*
Va-t'il retourner chez Admète?
Phébus le Dieu des Vers ſe déguiſeroit mieux,
S'il préféroit au fer de la houlette
Du redoutable Mars le fer victorieux.

Momus n'eſt pas obligé d'être bon Poëte, & c'eſt, je crois, ce qui peut excuſer la dureté & la mauvaiſe conſtruction de ces vers; mais au moins devroit-il être plus clair, plus intelligible. Apollon lui répond avec la même harmonie. Son habit le déguiſe moins que ſon ſtyle.

Quelque déguiſement que Momus *voulut prendre*,
Bien-tôt à le connoître, *on ſeroit parvenu.*
Mais *ſans ſe déguiſer*, s'il vouloit nous ſurprendre,
Il n'auroit qu'à louër; il ſeroit méconnu.

Après ce début, il nous apprend que *la ſaiſon engage à badiner*, que les Muſes vont faire *briller leurs jeux* & leurs chants, & que pour *ſuſpendre* les traits de Momus, il va voir paroître un *ſpectacle nouveau; Lycoris l'ornera de même que Thalie;* & il y aura,

Des Balets inventés, conduits par Terpſicore.

Cette Scéne finit par un reproche que fait le Dieu des vers à celui de la plaiſanterie, ſur ce qu'il ne trouve *des appas que dans le fiel de la Satyre:* Momus lui répond qu'en effet, il ne trouve des appas que dans le *ſel* de la Satyre; & ces deux mots, *ſel* & *fiel* forment l'accord d'un Duo admirable.

Apollon céde le Théâtre à Thalie qui arrive. Que d'eſprit, de graces, de legereté, de bonne plaiſanterie ne devoit-on pas attendre d'une Scéne entre la Muſe de la Comédie & le Dieu de la Satyre? Mais ni l'un ni l'autre n'étoit en train ce jour-là. Le Divertiſſement arrive & n'arrive pas trop tôt. Il eſt formé par la Comédie Italienne, & la Baſſe-Comédie Françoiſe.

Lycoris, Bergere ingénuë & qui fuit l'amour, vient on ne ſçait pourquoi, au Parnaſſe; mais pour quelle raiſon n'y viendroit-elle pas? Tant d'autres y viennent qui n'y ſont pas invités? Quoi qu'il en ſoit, Lycoris ouvre le ſecond Acte. C'eſt Mlle Chevalier qui jouë ce Rôle, & elle le jouë bien, parce qu'elle ne peut en

jouër mal aucun ; mais qu'elle eſt excellente dans le rôle de Médée ? On ne peut s'empêcher de déſirer, que la houlette qu'on lui a donnée, ne ſoit bien-tôt changée en une baguette magique.

Un deſir curieux attire Momus près d'Apollon : c'eſt le motif qu'il donne à ſon entrée ſur la Scène : c'eſt-à-dire, que parce qu'il cherche Apollon, il vient préciſément où il n'eſt pas. Apollon y paroît cependant quelque tems après, Momus l'apperçoit & ſe cache pour l'écouter. Le Dieu des vers arrête Lycoris qui fait ſemblant de l'éviter : *malgré tout le reſpect du feu qui là dévore, elle ne veut point entendre un langage trop tendre* : elle reſtera cependant, s'il veut chanter. Il obéït, & voilà la pieuſe Lycoris qui lui fait célébrer tour à tour les Dieux pour leſquels elle a une plus particuliere dévotion : elle ſe retire enſuite bruſquement ſans le remercier, à peu près comme le Parterre lorſque la toile eſt baiſſée, & qu'il vient d'être ennuyé d'une mauvaiſe Piéce. Momus ſurprend Apollon qui ſe déſeſpere de n'avoir pas été applau-

di, & le Divertiſſement commence.

Euterpe l'amene, & ce n'eſt point une bagatelle. *Tous les Dieux & les Héros de l'Antiquité, conduits par les Amours, les Graces & les Plaiſirs, forment une marche, & précedent le fils de Venus, porté ſur un trône, aſſis ſur un globe terreſtre, ſoutenu par les quatre parties du monde.* Qu'on ne ſoit point effrayé de cette idée giganteſque, on ne voit rien de tout cela ſur le Théâtre; l'Opéra n'a pas ſuivi l'invention du Poëte, on imagine plus aiſément qu'on n'exécute.

Le public a ſouffert qu'on l'ait privé d'un Duo, d'un chaſſé & d'un pas de deux, dont après les premieres repréſentations on avoit enrichi ce Divertiſſement; il étoit prêt à ſouffrir de plus grands ſacrifices encore, mais on n'a pas voulu abuſer de ſa bonne volonté.

C'eſt un Bal qu'on va voir dans le troiſieme Acte; Momus l'anonce ainſi.

Dans le Bal du double valon,
Momus Berger ſera mieux maſqué qu'Apollon.

Thalie eſt auſſi maſquée en Bergere ; la Muſe & le Dieu ſe méconnoiſſent, s'enflamment, ſe le diſent, ſe démaſquent, ſe moquent l'un de l'autre, & ſe ſéparent. C'eſt ſans doute cette maſcarade qui a fait donner à ce Ballet le nom de *Carnaval,*

Lycoris vient au Bal *en beau* ; elle prend M. Chaſſé pour M. Gelyot, & la voilà déſeſpérée, car Momus la fuit. Apollon ſurvient & on le gronde. On lui déclare *qu'on alloit peut-être l'aimer.* Apollon flâté du *peut-être*, veut ſe juſtifier ; Momus traverſe le Théâtre, & la mépriſe eſt reconnuë. La Scène & l'Acte finiſſent par un Duo, & le Duo eſt léger, ſimple, neuf & charmant. Le Théâtre, pour le Divertiſſement qui ſuit, repréſente une Sale de Bal, & ce ſont les âges, les ſaiſons, le tems qui le forment.

C'eſt ſur ces paroles, que M. Mondonville a fait une muſique aſſez agréable, pour engager le Public à trouver du plaiſir à la repréſentation du Poëme.

Ses ſimphonies en général ont paru variées, légeres, harmonïeuſes ; mais on lui reproche auſſi des défauts. On trouve, par exemple, dans ſa Muſique

un grand nombre de réminiſcences qui feroient regarder tout autre que lui, comme un Muſicien de mémoire; mais la réputation qu'il s'eſt acquiſe par ſes Motets, lui donne à juſte titre, celle d'homme de génie. On lui reproche encore des contre-ſens dans les ritournelles & dans les accompagnemens. La ritournelle qui annonce Thalie, peut ſervir pour amener une Medée: l'accompagnement du premier morceau que chante Apollon, ſeroit très-bien pour une prédiction ſombre de quelque Sibille. Preſque tous les chants ſont détournés, le récitatif dur & eſcarpé, & la Proſodie Françoiſe très-mal ſuivie.

M. Mondonville paroît vouloir marcher ſur les traces d'un grand modéle; on peut exceller dans un genre dont un autre eſt le créateur; Campra a ſuivi Lully ſans l'imiter; il faut que M. Mondonville, ſans copier M. Rameau, faſſe des efforts pour dédommager le Public, lorſqu'il perdra ce beau génie.

La maniere dont ce Ballet a été exécuté fait déja appercevoir avec joye, l'influënce de l'autorité reſpectable, à laquelle l'Académie Royale de Mu-

ſique a été confiée. On ne craint plus maintenant que la pareſſe ou la mauvaiſe volonté traverſent les progrès de l'art & les plaiſirs du Public. Il s'attend déſormais à voir dans les ſujets un zéle égal, beaucoup d'exactitude, & ſur-tout une ſanté plus conſtante pour l'exécution même des Ouvrages de M. Rameau.

C'eſt ici le lieu d'ajoûter quelques obſervations ſur l'Opéra, & de répondre à une partie des reproches qui m'ont été faits à l'occaſion de ce que j'ai dit dans l'article XIII. de ces Feüilles, où j'ai parlé de ce Spectacle. On ſe plaint de ce que je n'y ai point fait mention de Mouret, Muſicien aſſez célébre. J'avouë ma faute, & je la répare avec d'autant plus de plaiſir, que ce Muſicien, parmi un aſſez grand nombre d'ouvrages, en a laiſſé deux au Théâtre, dont l'un eſt comique & original, & l'autre aimable & plein de graces. On ſent bien que je veux parler *des Fêtes Thalie* & *des Amours des Dieux*.

MM. Rebel & Francœur ont auſſi donné des Ouvrages qui ne ſont point ſans mérite; *Pyrame & Thisbé* a eu du

ſuccès ; *Zélindor*, petit Acte fort agréable, eſt chanté dans toutes les ruelles, & vraiſemblablement le Public en ſeroit toûjours charmé, quand même M. Gelyot l'auroit abandonné à ſes doubles.

M. Royer, à qui l'on doit *Zaide*, auroit dû trouver auſſi ſa place dans cet article. Outre l'eſtime que cet Ouvrage lui a mérité, le Concert Spirituel qu'il a rétabli, le met à portée tous les jours de faire connoître ſon goût & ſon talent particulier pour former des ſujets. On lui doit déja Mlle. Chevalier; que n'a-t'il beaucoup de pareilles éleves !

En parlant des Ouvrages Lyriques de M. Roi, j'ai dit qu'il avoit donné 21. Opéra ; c'eſt une erreur de ma part; après un calcul plus exact, je n'en ai trouvé que 17.

Bien des gens m'ont encore reproché d'avoir donné trop de jeu à un certain Acteur, & d'avoir égalé ſon action à ſon chant. Ils prétendent même que par ſon action il n'eſt pas moins au-deſſous des autres Acteurs, qu'il eſt au-deſſus d'eux tous par la beauté de ſa voix. Ils citent pour cela l'autorité du Public ; c'eſt à

lui

lui auſſi que j'en appelle, & ſur ſa déciſion je reglerai mon jugement.

On m'a fait pluſieurs autres reproches dont je ne me ſouviens pas actuellement ; il me ſemble ſeulement qu'il y en avoit quelques-uns qui ſentoient un peu l'eſprit de parti ; je me juſtifierai, ou je paſſerai condamnation ſur les autres quand je me les rappellerai, & que l'occaſion s'en préſentera. Je ſuis charmé qu'on veüille bien ſe donner la peine de me faire appercevoir de mes fautes, & je me ferai toûjours un vrai plaiſir de les déſavoüer. Je ne ſuis point attaché à mon ſentiment, celui des autres me paroît toûjours le meilleur ; & je ſuis d'ailleurs très-perſuadé qu'il y a plus de gloire à ſe retracter de bonne foi, que de honte d'avoir failli.

Je viens de lire dans l'inſtant deux petites Brochures aſſez plaiſantes, dont l'une eſt intitulée *le Retour du Voyage de Saint Cloud*, l'autre *le Déjeuné de la Rapée*. On ſçait combien le Public d'un certain étage a vû avec plaiſir la premiere partie du Voyage ; on a crû que le Retour ne ſeroit pas moins intéreſſant, ce même Public y trouvera auſſi

de vers intitulées *les Bouquets*, qui n
tent pas mal le ſtyle de nos Poiſſa
& où le langage des Dieux s'ace
aſſez bien avec celui de la Halle.

Avant que de finir cet article, j
rai un mot d'une petite Piéce qui
été envoyée il y a peu de tems.
une Epitre adreſſée au Pere *Lateu*
ſuite, par M. *le Clerc de Montmerc*
bons, médiocres & mauvais vers,
teur y célébre trois ſortes de gens
Ecrivains illuſtres de la Societé,
qui ſont ſortis de ſon ſein pour re
dans le monde, & quelques-un
ceux qui ont fait ſous eux leurs étu
Les premiers, comme de raiſon, e
pent plus de la moitié de l'Ouvrag
d'ailleurs eſt bien petit, pour y

ros ; mais qu'eſt-ce que cela, en comparaiſon de cette multitude prodigieuſe d'Auteurs diſtingués que la Societé a produits ? On ne doit donc pas trouver mauvais que M. le Clerc en ait omis un grand nombre : c'eſt une Epitre & non une Illiade qu'il a voulu faire. Mais ce qu'on pourroit peut-être lui reprocher avec raiſon ; c'eſt de ne s'être pas également ſoutenu par tout, & de n'avoir pas toûjours proportionné le mérite de ſes vers à celui de ſes illuſtres héros. En voici, par exemple, qui me paroiſſent foibles.

Des neuf ſçavantes Sœurs, l'illuſtre Favori,
Le docte & ſage BAUDORY,
A ſubi du deſtin la rigueur inflexible ;
O vous, qui recueilliez le fruit de ſes leçons,
Pleurez votre *cher Maître*, *aimables nourriſſons*,
Vous êtes dans cet âge, où le cœur eſt ſenſible,
. . . . . .
. . . . . .
Qu'il vive donc dans votre cœur,
Ce pere ſi cheri que la tombe dévore ;
Dans ſon *brillant* Rival & dans ſon ſucceſſeur,
Vous pouvez tous l'aimer & l'admirer *encore*.

On eſt étonné auſſi que dans un Ouvrage uniquement conſacré à la gloire

TABLE

DES MATIER

Contenuës dans ce premier Volu

ZADIG, OU LA DESTINÉE, *Orientale par* M. DE VOLT

ARISTOMENE, *Tragédie de* M. MONTEL.

LETTRES D'UNE PERUVIENNE, *p dame* DE GRAFFIGNY.

NANINE, *Comédie de* M. DE VOL

Réflexions ſur le Comique larmoya M. DE CHASSIRON.

ŒUVRES DE M. REMOND DE S MARD.

LES AMAZONES, *Tragédie de* DUBOCCAGE.

LE VERITABLE AMI, *ou la Vie* VID SIMPLE.

Hiſtoire du Chevalier du Soleil.

HISTOIRE DU PARLEMENT D' TERRE. *par Monſieur l'Abbé* R.

TABLE 359
A M. DE ***. 138
NS DE LITTERATURE ET DE MO-
ALE, *par M. l'Abbé* TRUBLET. 145
TIQUE DE M. REMOND DE SAINT-
ARD. 155
GE' CRONOLOGIQUE DE L'HIS-
IRE DE FRANCE, *par M. le Préſi-*
t HAINAUT. 175
'OPERA. 195
RICOCHETS, *Eglogue.* 208
EXIONS SUR L'OPERA, *par* M. RE-
ND DE SAINT-MARD. 217
AUX SÇAVANT, *Comédie de M.* DU-
URE. 242
RVATIONS SUR LES GRECS, *par M.*
bbé MABLY. 259
AGE DE LA BAYE DE HUDSON.
278
OPE, *Tragédie de M.* CLEMENT.
289
M. DE VOLTAIRE, *Réponſe à ces*
s. 298
à M. DE VOLTAIRE. 300
archand de Londres, Tragédie An-
ſe, traduite par M. CLEMENT.
302
IAMED, *ou Entretiens d'un Philoſo-*
Indien, &c. 304

LE MASQUE, *ou Anecdotes parti du Chevalier de* ***.
LE CARNAVAL DU PARNASSE, *héroïque par M.* FUZELIER,
Retour de Saint Cloud.
Le Déjeuné de la Rapée.
Epitre au Pere LATOUR, *par* CLERC DE MONT-MERCY.

Fin de la Table du premier Volu